№ 4369A.107

THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
OMNIVM
LVX
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/premiervoyageaut00piga

PREMIER

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

SUR L'ESCADRE DE MAGELLAN

VOYAGES DANS TOUS LES MONDES
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE
Publiée sous la direction de M. Eugène MULLER, conservat. à la Bibliothèque de l'Arsenal.

PREMIER VOYAGE AUTOUR DU MONDE

SUR L'ESCADRE

DE MAGELLAN

PAR

VINCENZO PIGAFETTA

1519-1522

DECOUVERTE DU DÉTROIT DE LE MAIRE, 1615-1617

EXPLORATION DU DÉTROIT DE MAGELLAN, 1621

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1888

769

43699 104

BM
421,829
Nov. 10, 1888

AVANT-PROPOS

Nous réunissons ici trois relations historiques qui, fort curieuses isolément, doivent, en se contrôlant, se commentant, se complétant l'une par l'autre, emprunter un surcroît d'intérêt à se trouver ainsi rapprochées.

C'est d'abord le tableau, à la fois très pittoresque et très méthodique, du premier voyage de circumnavigation terrestre, accompli au commencement du seizième siècle. Cette mémorable expédition, qui constitue un des grands faits géographiques des âges modernes, est citée dans toutes les histoires ; nul n'ignore le nom de l'habile et vaillant navigateur à qui on la doit, — nom resté d'ailleurs attaché à plusieurs points du globe ; — mais rien n'est moins connu que les incidents sans nombre, les péripéties parfois très dramatiques du fameux voyage.

Cela tient, sans doute, à ce que le se cit circonstancié qui en avait été fait, bien que consulté en manuscrit par divers historiens, était resté inédit pendant près de trois siècles.

Quand il fut imprimé (en 1801) à la fois dans le texte original et dans une traduction française, il était trop tard pour que ces mémoires d'un contemporain, d'un participant pussent devenir populaires. La place — si l'on peut ainsi dire — était prise. Histoires et légendes étaient faites, où l'aventureuse navigation de Magellan se trouvait sommairement indiquée comme un événement qui, par un hasard regrettable, malgré son importance majeure, n'avait jamais été narré en détail. Au surplus, le livre très consciencieusement, très savamment présenté avec cartes et figures, appendices philologiques, bibliographiques, etc., partant d'un prix relativement élevé, affectait peut-être un peu trop le caractère d'œuvre érudite pour se répandre à grand nombre.

L'intéressant récit n'était donc resté qu'aux mains de quelques rares curieux; cité à l'oc-

casion, fournissant des épisodes, il ne fut jamais reproduit intégralement : nous le donnons complet, en y joignant, autant que possible, vu les difficultés d'interprétation d'un vieux texte, les éclaircissements qui nous ont paru indispensables.

Vient ensuite, beaucoup plus sommaire, sans frais aucuns de mise en œuvre littéraire, ce que nous pourrions appeler le procès-verbal d'une entreprise moins importante sans doute, mais non moins audacieuse que la première, qu'elle répète en quelque sorte, à cent ans de distance, mais avec la très originale visée d'en amoindrir ou éluder les résultats. (*Voy. la notice spéciale.*) Simple journal de bord, tout bref, tout net, tout positif. Imprimé en plusieurs langues, il fit grand bruit lors de son apparition, mais il est aujourd'hui à peu près oublié.

Enfin, daté du commencement de notre siècle, un recueil d'observations locales portant la lumière, voire la critique, sur celles des assertions des deux anciens voyageurs, qui

ont trait à la lointaine contrée, but principal de leurs expéditions.

Telle est la composition d'un ensemble qui nous paraît devoir offrir une lecture aussi instructive qu'attrayante.

E. M.

PREMIER

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

SUR L'ESCADRE DE MAGELLAN

PENDANT LES ANNÉES 1519 A 1522

PAR VINCENZO PIGAFETTA

PRÉFACE DU TRADUCTEUR[1]

Au quinzième siècle, les Italiens faisaient presque seuls tout le commerce des denrées que l'Asie fournit à l'Europe, et particulièrement des épiceries, c'est-à-dire le poivre, la cannelle, les clous de girofle, le gingembre, la noix muscade, et autres produits végétaux qu'on a toujours tant recherchés et qu'on recherche encore aujourd'hui, moins pour leur saveur agréable que pour leurs vertus. Ces aromates nous venaient de quelques îles placées près de l'équateur, d'où leurs habitants ou leurs voisins les transportaient dans cette partie des Indes qui est entre ces îles et l'Europe, et les marchands d'Europe allaient ensuite les prendre chez eux. Avant que les Arabes eussent occupé et dévasté l'Égypte, le commerce se faisait par la mer Rouge, comme du temps des Phéniciens. Des bords de cette mer on transportait les marchandises aux bords du Nil sur des chameaux, après avoir en vain essayé de creuser des canaux navigables. Le Nil les portait sur des bateaux aux ports de l'Égypte, où les navires de Venise, de Gênes, d'Amalfi et de Pise allaient s'en

1. Cette traduction, parue en 1801 et faite d'après un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, est l'œuvre de Charles Amorette, qui publia en même temps le texte original. Amorette prenait les titres d' « un des bibliothécaires et docteurs du collège Ambrosien, ci-devant secrétaire de la Société patriotique d'agriculture et des arts, un des XL de la Société italienne, membre de l'Institut de Bologne, etc. ».

charger; et lorsque les Arabes, par intolérance religieuse, par despotisme politique ou, pour mieux dire, par une anarchie toujours favorable aux pirates, fermèrent tout passage au commerce dans le golfe Arabique, les marchands se rendirent au golfe Persique, d'où, par l'Euphrate, par l'Indus et par l'Oxus, ils portèrent les denrées de l'Inde dans la mer Caspienne ou dans la mer Noire, et de là dans la Méditerranée. Là les Italiens allaient les chercher pour les répandre sur toutes les côtes de l'Europe, et même dans l'intérieur des terres jusqu'aux régions glacées de la Moscovie et de la Norwège, où ils avaient leurs factoreries.

On s'aperçoit aisément que le prix de ces denrées devait être originairement bien bas, et que la nécessité où l'on était de les payer fort cher était une suite des frais de transport et des dangers qu'on courait, soit sur la mer Rouge, soit dans les déserts, outre le gain que voulaient y faire ceux par les mains desquels ces marchandises passaient. Nous savons par un certain Barthélemy Florentin, négociant, qui avait été vingt-quatre ans aux Indes à la fin du quinzième siècle, qu'elles passaient par douze mains différentes avant d'arriver à nous, et qu'on y gagnait au moins le décuple; mais c'était surtout le monopole qui en haussait excessivement le prix [1]. Lorsque les Arabes insocia-

1. Voici comment l'auteur cité explique la cause du prix élevé qu'atteignaient les épices : « Premièrement, les habitants de l'île appelée Grand-Java les achètent dans les autres îles, où on les rassemble pour les leur vendre. — Secondement, ceux de l'île de Ceylan achètent les épices dans l'île de Java et les apportent chez eux. — Troisièmement, dans l'île de Ceylan on les vend aux marchands de la Chersonèse, qui les gardent en dépôt. — Quatrièmement, les négociants de l'île de Taprobane vont les acheter et les apportent dans leur île. — Cinquièmement, les païens mahométans venant du pays d'Aden achètent les épiceries, en payent les droits et les transportent dans leur pays. — Sixièmement, ceux d'Alger

bles eurent anéanti totalement le commerce de la mer Rouge, les Génois se joignirent à l'empereur schismatique de Constantinople pour établir un commerce exclusif du côté de la mer Noire, par la Tartarie et par la Perse; et lorsque le sultan de l'Égypte, après avoir dompté les Arabes, eut rouvert le chemin du Nil, les Vénitiens, ses alliés, s'emparèrent du commerce des Génois, et fournirent seuls les denrées de l'Inde à l'Europe entière. Enfin, d'un côté ou de l'autre, le monopole rendait toutes les autres nations tributaires des Italiens. Ajoutez à cela que, vers le milieu du seizième siècle, les Maures, ayant conquis les îles qui produisaient presque seules les épiceries, en augmentèrent le prix, dont ils connaissaient mieux que les indigènes toute la valeur.

L'amour du luxe et le désir de diminuer les difficultés et les frais, fit concevoir des projets sur les moyens de se procurer les marchandises des Indes de la première main; ce fut à l'époque de la Renaissance des lettres et lorsque l'art de l'imprimerie, nouvellement inventé, avait déjà répandu davantage les lumières que les anciens nous avaient transmises sur la navigation et sur la figure de la terre. On savait que quelques navigateurs phéniciens, en sortant de la mer Rouge,

les achètent et les transportent par mer et par terre. — Septièmement, les Vénitiens les achètent. — Huitièmement, ils les vendent aux Allemands. — Neuvièmement, les Allemands les vendent à Francfort, Prague et autres lieux. — Dixièmement, en France et autres royaumes. — Onzièmement, ce n'est qu'alors que les épices passent dans les mains des marchands en détail. — Douzièmement, c'est des marchands que les achètent ceux qui en font usage, de sorte qu'on peut voir par là les gains considérables qui doivent en résulter, puisque ces gains se prélèvent douze fois, sans compter qu'on a plusieurs fois à payer des droits s'élevant au moins à un dixième de la valeur. » Martin Behain, *Description du globe terrestre.*

étaient rentrés dans la Méditerranée avec le même navire par le détroit de Gilbraltar; par conséquent on conjecturait que de l'océan Atlantique on pourrait se rendre par mer à l'embouchure de la mer Rouge, et, poussant la navigation à l'est, gagner les îles aux épiceries. D'ailleurs, on savait à n'en pas douter que les anciens avaient connu la sphéricité de la terre et l'existence des antipodes, qui, dans le temps de l'ignorance, avait été regardée non seulement comme une erreur antiphilosophique, mais comme une hérésie. Les voyageurs qui, sur les traces de Marco-Polo, Vénitien [1], avaient parcouru toutes les côtes de l'Asie, s'étaient assurés que la terre formait une courbe de l'est à l'ouest; et les Portugais qui, au commencement du quinzième siècle, avaient visité les côtes de la Guinée, avaient démontré, par l'élévation et l'abaissement de l'étoile polaire et du soleil, que la terre formait une ligne courbe du nord au sud; que par conséquent elle était d'une figure sphérique, et qu'on pouvait en faire le tour.

Tout cela était bien d'accord avec les observations des astrologues, qui, malgré le but ridicule qu'ils se proposaient de deviner l'avenir, avaient fait néanmoins d'assez grands progrès dans l'astronomie. On voit même des récits, vagues à la vérité, de quelques matelots qui prétendaient avoir été transportés aux îles situées entre l'Europe et l'Amérique, et cela jusqu'au nouveau continent, dont le nom même était encore in-

1. Marco-Polo, marchand vénitien, avait visité l'extrême Orient au treizième siècle et avait publié de son voyage une relation devenue célèbre, qui a considérablement influé sur les grands mouvements de découvertes des quinzième et seizième siècles. Cette relation fait partie de la même collection que le présent volume.

connu. Voilà les bases sur lesquelles on fondait l'espoir de parvenir, en sortant du détroit de Gibraltar, immédiatement à Malucho (c'est ainsi qu'on appelait alors les îles aux épiceries, auxquelles nous donnons aujourd'hui le nom de Moluques), en côtoyant l'Afrique, et cinglant ensuite vers l'est, ou en traversant l'océan Atlantique vers l'ouest. On était si persuadé de ne rencontrer aucun obstacle sur cette dernière route, que les plus célèbres géographes de ce temps-là ne séparaient sur leurs cartes par aucun continent, mais simplement par l'Océan parsemé de quelques îles, les côtes occidentales. C'était une erreur sans doute, mais bien pardonnable aux géographes de cette époque : car quoique les anciens eussent mesuré avec assez d'exactitude la circonférence de la terre et laissé même des règles assez certaines pour déterminer la longitude des lieux, on en faisait fort peu de cas, et cela faute de les bien entendre. C'est par suite de cette ignorance de la grandeur de la terre et des longitudes qu'on s'imaginait devoir rencontrer bientôt à l'occident les îles dont on ne connaissait la distance qu'à l'est et au sud.

Cette idée occupait l'esprit de Christophe Colomb, qui joignait aux connaissances théoriques et pratiques de la navigation les lumières qu'il avait recueillies des autres navigateurs, et tout le courage nécessaire pour les grandes entreprises. Persuadé vu la sphéricité de la terre, qu'il ne trouverait pas la moindre difficulté à traverser l'océan Atlantique, à l'aide de la boussole dont il connaissait aussi la déclinaison, ainsi que le moyen de la corriger[1], il demanda aux Génois, ses compa-

1. Chacun sait qu'on entend par déclinaison de la boussole la diffé-

triotes, qui n'avaient que ce moyen pour ranimer leur commerce, des navires pour l'exécution de son projet; mais les Génois, occupés de petites spéculations et tourmentés sans cesse par les factions domestiques, qui les assujettissaient tantôt aux rois de France et tantôt aux ducs de Milan, rejetèrent ses propositions. Il s'adressa alors au roi de Portugal, qui ne l'écouta pas non plus, parce qu'il ne songeait à se rendre aux Moluques qu'en doublant l'Afrique; et ce ne fut qu'après de longues sollicitations que l'Espagne se détermina à lui confier quelques vaisseaux Cependant Colomb ne toucha qu'aux îles de l'Amérique, dont ses successeurs découvrirent le continent, se flattant en vain de trouver un chemin à l'ouest du Mexique et par l'isthme de Panama.

La navigation de Colomb fit naître des contestations entre les Espagnols et les Portugais sur quelques îles qu'on avait découvertes, et plus encore sur les terres qu'on espérait découvrir par la suite. Ces derniers, lorsqu'ils entreprirent leurs navigations sur les côtes de l'Afrique, avaient eu la prévoyance de profiter de l'opinion généralement reçue alors, que le successeur de saint Pierre pouvait, comme vicaire de Jésus-Christ, disposer des royaumes qui n'appartenaient pas à des puissances chrétiennes. Les papes Martin V, Eugène IV et Nicolas V avaient déjà accordé aux Portugais l'empire de tout le pays qu'ils venaient de découvrir sur les côtes de l'Afrique. Alexandre VI, auquel, après le voyage de Colomb, l'Espagne et le Portugal présentè-

rence accidentelle qui se produit dans la direction de l'aiguille vers le pôle nord. Ce phénomène, connu de Christophe Colomb, n'était pas encore de notoriété générale, puisque, ainsi qu'on pourra le voir dans le cours du récit, les pilotes de l'escadre de Magellan n'en avaient qu'une notion assez confuse.

rent en même temps leurs prétentions, traça une ligne qui, en passant par les pôles, coupait en deux le globe terrestre. L'île de Fer, une des Canaries, où Ptolémée avait fixé le premier méridien, était le point par lequel passait cette ligne, qu'on appela ligne de démarcation. Le pape donna donc aux Portugais tout ce qu'ils pourraient conquérir à l'est, et aux Espagnols tout ce qu'ils viendraient à découvrir à l'ouest de cette ligne. Mais lorsque les Portugais se furent rendus maîtres du Brésil et voulurent comprendre cette contrée dans la partie orientale de la ligne, on la porta de 30° à l'ouest de l'île de Fer.

Pendant que l'Espagne étendait à l'ouest ses conquêtes, en même temps que les crimes et les cruautés de ses chefs, les Portugais, guidés, en 1497, par Vasco de Gama, doublèrent le cap de Bonne-Espérance, que Dias, accompagné de Cadamosto, navigateur vénitien, avait découvert en 1486. Ils longèrent l'Afrique orientale et les îles qui sont entre elle et l'Asie, et parvinrent à Calicut [1], qui était l'entrepôt du commerce des épiceries. Dans la suite, non sans avoir des guerres et des combats à soutenir, tant avec les indigènes qu'avec les Maures, qui avaient envahi une grande partie de ce pays, ils poussèrent leur navigation jusqu'aux îles Moluques, et en 1510 ils y formèrent un établissement, pour s'attribuer le commerce presque exclusif du poivre et des clous de girofle, qu'on ne tirait guère d'ailleurs que de ces îles.

Les établissements portugais dans les Indes avaient alors pour gouverneur et vice-roi le duc d'Albuquerque, qui, par ses talents et par son courage, avait su faire

1. Calcutta.

avorter toutes les entreprises des Vénitiens, lesquels, étant les alliés de Soliman le Magnifique, firent tous leurs efforts pour conserver dans la mer Rouge le commerce que les Portugais voulaient transporter à Lisbonne. C'est à la suite de ce vice-roi que Magellan alla passer cinq années aux Indes. Il était gentilhomme portugais et avait cultivé les sciences, mais s'était surtout occupé de tout ce qui a rapport à la navigation, étude fort à la mode parmi les seigneurs portugais ; et ce fut pour se faire connaître à la cour et obtenir un emploi convenable à ses talents qu'il entreprit ce voyage. De Calicut il alla à Sumatra, où il prit un esclave. Il paraît qu'il n'a pas poussé son voyage jusqu'aux Moluques, quoi qu'en disent Angera, Ramusio et d'autres écrivains ; car s'il y eût été, il aurait su qu'elles sont sous la ligne équinoxiale, et n'aurait pas été les chercher, comme il fit, au 14° de latitude septentrionale. Des Indes il revint à Lisbonne. Pendant ce temps, Albuquerque avait envoyé aux Moluques François Serano, ami et parent de Magellan, avec ordre d'y ériger un fort : ce qu'il n'exécuta pas, parce que tous les rois de ces îles, par une ambition bien insensée, prétendaient l'avoir chez eux : et Serano, voulant les soumettre tous en même temps, agissait en souverain, en ne prenant néanmoins que le titre de pacificateur. Nous verrons de quelle manière il fut la victime de son ambition.

J'ignore quels droits pouvait avoir Magellan aux bienfaits de la cour ; mais toute sa conduite semble prouver qu'il possédait autant de courage que de connaissances, quoi qu'en dise le jésuite Maffei, qui l'accuse d'avoir eu plus de vanité que de mérite.

Et si nous ajoutons foi à notre auteur, nous devons

aussi lui accorder beaucoup de modération dans ses prétentions, puisqu'elles se bornaient à demander au roi une augmentation de paye de 6 francs par mois. Comme le roi d'Espagne lui a conféré l'ordre de Saint-Jacques de la Spatha et lui a confié le commandement d'une escadre, il y a tout lieu de croire que, dans les services rendus au Portugal, il avait donné des preuves bien certaines de valeur et d'habileté.

Pendant le séjour de Magellan en Portugal, il était, à ce que nous dit Maffei, en correspondance suivie, autant que l'éloignement le permettait, avec son ami Serano, qui l'invitait à retourner aux Indes et à se rendre même aux Moluques, dont il lui indiquait la distance de Sumatra, île qui lui était bien connue. Mais, s'il est permis de nous prêter aux conjectures et de chercher à deviner les causes par les effets, nous trouverons qu'il est vraisemblable que Magellan s'est plaint à Serano des torts qu'il prétendait avoir reçus de la cour de Lisbonne; que Serano, menacé peut-être par le vice-roi, auquel il n'avait pas obéi dans la construction de la forteresse, lui a proposé de donner ces îles à l'Espagne, et lui a fourni en même temps les lumières qu'il pouvait avoir acquises par les habitants des îles plus orientales, sur la possibilité de trouver le cap du continent rencontré par Colomb et de le doubler ou d'y trouver quelque détroit; d'autant plus que les Portugais y possédaient déjà le Brésil, découvert en 1500 par Cabral, contrée où Jean Carvajo, de qui parle souvent Pigafetta, avait passé quatre ans, et où Jean de Solis, qui cherchait un passage aux Indes, fut assassiné et mangé par les cannibales, avec soixante hommes de son équipage.

Il n'est pas tout à fait improbable que Magellan ait pu avoir, par ces moyens, quelque connnaissance d'un passage de la mer Atlantique dans la mer des Indes ; mais c'est d'une autre manière qu'il s'était assuré de l'existence de ce passage, comme il en fit la confidence à Pigafetta et à ses compagnons de voyage, lorsqu'il se trouva dans le détroit. Pendant qu'il cherchait de l'avancement à la cour de Lisbonne, il continuait à étudier la géographie et la navigation, de façon que, selon notre auteur, il devint un des plus habiles géographes et navigateurs de son temps. C'est à ce titre qu'on lui permit d'examiner tout ce qui avait été recueilli sur ces objets, et qu'on gardait soigneusement dans la trésorerie. L'infant Dom Henri, qui le premier projeta des voyages pour la découverte de pays nouveaux, et ceux qui lui succédèrent, y avaient rassemblé toutes les notions et toutes les cartes géographiques qu'il était possible de se procurer, par le moyen des géographes, des navigateurs et des astronomes, qui, dans l'espoir de récompenses, y venaient déposer leurs découvertes. C'est dans cette trésorerie que Magellan trouva une carte de Martin de Bohême [1] sur laquelle était dessiné le détroit par lequel on passe de la mer Atlantique dans celle qui fut ensuite appelée Pacifique.

Revenons à l'histoire de Magellan et à notre auteur. Soit pour se venger des injustices qu'il croyait lui avoir été faites, soit pour obtenir l'avancement qu'il sollicitait, Magellan alla en Espagne offrir ses services à Charles-Quint, pour conduire une escadre en courant toujours à l'ouest de la ligne de démarcation, jusqu'aux

1. De quels documents ce géographe s'était-il autorisé pour indiquer ce détroit, nous l'ignorons.

îles aux épiceries, qu'on connaissait mieux par les rapports des Italiens qui y avaient été du côté de l'est, que par les relations des Portugais qui s'y étaient établis depuis dix ans, mais qui mettaient le plus grand soin à tenir cachées les découvertes qu'ils avaient faites ; de façon, dit Castagneda[1], qu'on aurait ignoré avec le temps le voyage de Gama, s'il ne se fût pas donné la peine de l'écrire lui-même et de le publier. Charles-Quint, ou plutôt le cardinal Ximenès, son premier ministre, qui gouvernait l'Espagne pendant son absence, écouta favorablement le projet de Magellan, qui non seulement lui fit sentir la possibilité d'y aller par l'ouest, mais lui assura en même temps que les îles aux épiceries étaient dans cette partie du globe qui, par la ligne de démarcation, appartenait à l'Espagne ; car sans cela le cardinal vice-roi n'aurait jamais consenti qu'on envahît un pays que le pape avait donné à d'autres. Pour lui persuader que les Moluques étaient dans l'hémisphère espagnol, Magellan prit non seulement à témoin Christophe Hara qui, ayant aux Indes des maisons de commerce, disait être assuré par les instructions de ses facteurs de la véritable position géographique de ces îles, mais il s'en fit assurer aussi par le fameux astrologue Roderic Faleiro qui, le compas à la main, faisait voir sur la mappemonde que ces îles étaient placées en deçà du 180° de longitude occidentale de la ligne de démarcation. Et comme le cardinal montrait encore quelques doutes sur cet objet, Faleiro donna à Magellan une méthode pour calculer la longitude, afin de ne pas dépasser la ligne. Pour

1. Castagneda a écrit l'*Histoire de la découverte et conquête des Indes par les Portugais* (1554).

dissiper tout scrupule, Faleiro aurait pu s'embarquer avec Magellan ; mais comme il prétendait être astrologue, il s'en excusa en disant qu'il prévoyait que cette navigation lui serait fatale. Elle le fut effectivement à l'astrologue Martin de Séville, qui y alla à sa place, sans prévoir qu'il devait être assassiné, comme il le fut, dans l'île de Zubu.

A peine l'escadre fut-elle dans la mer Pacifique que le chevalier Pigafetta se fit un devoir de marquer sur son journal non seulement la latitude, mais aussi la longitude de la ligne de démarcation ; et pour éviter toute méprise, il avertit que cette ligne est à 30° à l'ouest du premier méridien, qui se trouve lui-même à 3° à l'ouest du cap Vert.

Les Portugais intéressés à déterminer la vraie longitude des Moluques accusaient les Espagnols non seulement d'erreur, mais aussi de mauvaise foi ; et Pierre-Martyr d'Angera, gentilhomme milanais et historiographe de la cour d'Espagne, conte assez plaisamment, dans une de ses lettres, qu'on choisit vingt-quatre astronomes et pilotes, tant portugais qu'espagnols, lesquels, après avoir bien *syllogismé,* conclurent qu'on ne pouvait décider la question qu'à coups de canon. Cependant Charles-Quint calcula qu'il valait mieux vendre à Jean III, roi de Portugal, qui lui en offrit 150,000 pistoles, ses prétendus droits sur les Moluques ; et il les lui céda. Il est certain d'ailleurs que ces îles, placées par Pigafetta entre 160° et 170° de longitude à l'ouest de la ligne de démarcation, sont véritablement au delà du 180° ; par conséquent elles appartenaient au Portugal en vertu de la bulle du pape Alexandre VI. Quoi qu'il en soit de leur véritable position, le roi d'Es-

pagne, persuadé que le Portugal avait usurpé ce qui lui appartenait, et déjà disposé à accorder à Étienne Gomez des caravelles pour aller faire de nouvelles découvertes, ne tarda pas à confier une escadre pour cette importante expédition à Magellan, qui, afin d'éloigner tous les obstacles, choisit le même Gomez pour commander un des vaisseaux, ce dont il eut bientôt lieu de se repentir.

Pendant qu'on traitait cette grande affaire à la cour de Madrid, Antoine Pigafetta, gentilhomme de Vicence, était à Rome, où tous les Italiens qui avaient du génie et aspiraient à faire fortune accouraient, surtout au beau temps de Léon X. Il était d'une famille assez noble, qui tirait son origine de la Toscane, et probablement fils de ce Mathieu Pigafetta, docteur et chevalier, qui fut souvent employé dans l'administration publique de sa patrie. Comme il était avide de gloire autant que de fortune, il se proposa d'aller chercher l'une et l'autre dans des pays éloignés, et même dans le nouveau monde que Colomb et Américic Vespuce venaient de découvir, et où plusieurs Italiens avaient déjà acquis de la renommée et des richesses.

Il suivit en Espagne Mgr François Chiericato, son concitoyen, que la cour de Rome envoyait comme orateur ou ambassadeur à Charles-Quint, pour commencer de là ses voyages. Tout réussit au gré de ses désirs, et l'on peut voir dans l'épître dédicatoire de son ouvrage comment il obtint de monter sur l'escadre de Magellan[1].

1. « L'an 1579, dit Pigafetta dans cette épître dédicatoire adressée à Philippe Villiers de l'Île-Adam, grand maître de Rhodes, j'étais en

Pigafetta n'était certainement pas fort savant, quoique Mazzari, historien vicentin, nous dise qu' « il était célèbre dans toute l'Europe par ses excellentes connaissances dans la philosophie, les mathématiques et l'astrologie » ; mais il n'avait étudié la géographie et l'astronomie qu'autant qu'il était nécessaire pour entendre la manière de se servir de l'astrolabe et déterminer la latitude des lieux ; il connaissait aussi la théorie des phénomènes célestes, pour faire les observations astronomiques par lesquelles on juge de la déclinaison de l'aimant, du sillage d'un vaisseau et des longitudes.

L'envie de s'instruire égalait d'ailleurs le savoir de notre auteur, et le surpassait même. Nous en avons une preuve dans l'étude qu'il fit, pendant son voyage, des différents idiomes des peuples qu'il visita, au point d'en former des vocabulaires plus ou moins étendus, à mesure qu'il en trouvait l'occasion. Il cherchait à tout voir par lui-même, comme il en eut souvent les

Espagne à la cour de Charles-Quint... Or, comme par les livres que j'avais lus, et les entretiens que j'avais eus avec les savants qui fréquentaient la maison de Mgr Chiericato, je savais qu'en naviguant sur l'Océan on voyait des choses merveilleuses, je me déterminai à m'assurer de mes propres yeux de la vérité de tout ce qu'on en racontait, afin de pouvoir faire aux autres le récit de mon voyage, tant pour les amuser que pour leur être utile et me faire en même temps un nom qui fût porté à la postérité. L'occasion s'en présenta bientôt. J'appris qu'on venait d'équiper à Séville une escadre de cinq vaisseaux destinés à aller faire la découverte des îles Moluques, d'où nous viennent les épiceries, et que don Ferdinand Magellan, gentilhomme portugais, qui déjà avait plusieurs fois parcouru l'Océan avec gloire, était nommé capitaine de cette expédition. Je me rendis donc sur-le-champ à Barcelone, pour demander à Sa Majesté la permission d'être de ce voyage. Ce qu'elle m'accorda. De là, muni de lettres de recommandation, je passai à Malaga sur un vaisseau, et de Malaga j'allai par terre à Séville, où j'attendis trois mois que l'escadre fût en état de partir. A mon retour en Italie, Sa Sainteté Clément VII, à qui j'eus l'honneur d'être présenté et de raconter les aventures de mon voyage, me dit que je lui ferais un grand plaisir si je voulais lui donner une copie du journal de mon voyage. »

moyens, dans les missions particulières dont il fut chargé auprès des rois des îles que l'escadre visita. Nous verrons par son récit qu'il ne manquait presque jamais de parcourir les campagnes pour y examiner la culture des plus importantes productions du pays, dont il écrivait l'histoire naturelle le moins mal qu'il pouvait, sans la précision d'un botaniste à la vérité, mais avec toute l'exactitude d'un homme de sens. Ne se bornant point à ce qui se présentait à lui, il cherchait à se faire instruire sur les contrées où l'escadre ne mouillait pas, par les Indiens qui volontairement ou de force naviguaient avec lui. Il faut convenir pourtant qu'il n'avait pas des connaissances assez étendues de l'histoire naturelle et de la physique pour bien apprécier tout ce qu'il voyait et pour distinguer la vérité des fables et des mensonges qu'on lui racontait sur les prodiges, sur les Oreillons, sur les Amazones, sur les Pygmées, etc., dont il nous a fait de bonne foi de risibles descriptions.

Mais quoiqu'il ne fût ni habile physicien, ni bon naturaliste, ni excellent astronome, comme le sont généralement les navigateurs de nos jours, Pigafetta mérite toutefois des éloges pour le soin qu'il a pris de noter jour par jour tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait dire, et tout ce qui arrivait à lui, à ses compagnons de voyage et à l'escadre ; il eut aussi le bonheur de n'être jamais dans l'impossibilité d'écrire ; et tandis que presque tout l'équipage souffrait de longues maladies, il continua à jouir d'une santé assez forte pour faire journellement ses observations, de manière que, lorsque à son retour il arriva aux îles du cap Vert et demanda quel était le jour de la semaine, il ne put

se persuader qu'il s'était trompé d'un jour entier, ayant tenu régulièrement son journal.

Pigafetta n'est pas le seul qui ait été surpris d'avoir perdu un jour en faisant le tour du monde : cette perte, dont on ne pouvait pas douter, paraissait alors si inexplicable, qu'on prétendait plutôt, dit d'Angera, que nos navigateurs n'avaient pas fait le tour de la terre, jusqu'à ce que les astronomes et le cardinal Contarini, le premier, eurent démontré que cela devait arriver à tous ceux qui faisaient le tour du globe en cinglant constamment de l'orient vers l'occident [1].

Au bout de trois ans, des deux cent trente-sept personnes qui formaient l'équipage et de cinq navires qui composaient l'escadre, on ne vit, dit d'Angera, arriver de retour à Séville d'où ils étaient partis que dix-huit hommes et un seul vaisseau délabré et criblé de voies d'eau.

Parmi ces dix-huit personnes se trouvait Pigafetta. Chacun se fit un devoir de raconter tout ce qui était arrivé, d'autant plus que la cour d'Espagne voulait publier la relation d'un voyage aussi important : car personne avant ces navigateurs n'avait fait le tour du monde. Pierre-Martyr d'Angera, dont nous venons de parler, membre du conseil des Indes pour l'empereur, qui avait déjà écrit l'histoire de la navigation de Christophe Colomb, fut chargé de recueillir toutes les notions qu'on pourrait tirer de ce misérable reste de l'équipage. On aura probablement mis dans ses mains tous les journaux qui se trouvaient à bord du vaisseau, surtout ceux des

1. Ce fait, qui fut d'ailleurs une des particularités du voyage de Magellan, est aujourd'hui chroniquement et pratiquement trop bien démontré pour que nous devions nous arrêter à en donner l'explication.

voyageurs qui avaient péri; mais il paraît que Pigafetta garda le sien : car il nous dit lui-même qu'il alla se présenter à l'empereur, à Valladolid, et il est à présumer qu'il lui en aura offert une copie faite de sa propre main, en gardant pour lui-même ses notes originales. Aux ordres que l'empereur donna à d'Angera d'écrire l'histoire de cette expédition se joignirent les demandes du pape Adrien VI, avec lequel il était fort lié lorsque celui-ci occupait à la cour la place de précepteur de Charles-Quint. D'Angera écrivit donc cette histoire, et il nous dit lui-même qu'il envoya son manuscrit à Rome au pape, qui voulait le faire imprimer avec tout le luxe typographique, mais qu'il n'arriva qu'après sa mort. Ramusio ajoute que ce manuscrit fut consumé par les flammes, ou perdu pour jamais dans le sac effroyable que la capitale du monde chrétien essuya en 1527[1].

Le même Ramusio, un des premiers et des plus savants compilateurs de navigations et de voyages, ajoute à ce propos qu'on aurait presque perdu le souvenir d'une si grande entreprise, « si un habile gentilhomme vicentin, appelé messire Antoine Pigafetta, n'en avait pas donné une relation curieuse et détaillée », dont on fit, comme nous le verrons tout à l'heure, un extrait en français, qu'il traduisit lui-même en italien pour le placer dans sa collection. Or ce livre existe

1. Prise de Rome par les bandes d'aventuriers que Charles-Quint avouait comme armée impériale. « Les troupes du duc d'Urbin, dit un historien, se précipitèrent dans la ville, qui fut livrée au plus épouvantable pillage. Et cela ne dura pas un jour, mais dix mois... » Il n'y eut qu'un cri d'indignation dans toute l'Europe à la nouvelle du sac de Rome. L'empereur en témoigna une douleur hypocrite; mais il n'ordonna pas pour cela à ses soldats de lâcher leur proie.

dans la bibliothèque Ambrosienne à Milan, et il paraît que non seulement il n'a jamais été publié, mais qu'il n'a même pas été connu de ceux qui écrivent l'histoire de cette étonnante expédition. Ce n'est pas le journal proprement dit, tel que Pigafetta l'a présenté à l'empereur; mais c'est une relation très étendue qu'il a écrite lui-même étant en Italie, pour obéir aux demandes de Clément VII, auquel il se présenta à Monterosi à son retour, et plus encore à celles du grand maître de Rhodes, de Villers Lisle-Adam [1], auquel sa relation est dédiée. Et comme dans son livre Pigafetta prend le titre de chevalier, que le grand maître de Rhodes lui avait conféré, nous devons en conclure qu'il a écrit cet ouvrage après le 3 octobre de l'an 1524, jour qu'il fut créé chevalier. Mais si nous avons des preuves que ce livre n'a été écrit que quelques années après le retour du voyage, nous avons aussi des notions pour croire que le chevalier Pigafetta avait, en l'écrivant, sous les yeux ses notes originales: car il dit souvent *oggi* (aujourd'hui) en copiant ce qu'il avait dit le jour même que la chose lui était arrivée. D'ailleurs il ne lui aurait pas été possible, en suivant l'ordre du temps plutôt que celui des choses, de conserver la mémoire d'une infinité d'objets nouveaux et d'événements extraordinaires que j'ai quelquefois rapprochés sans les altérer, pour donner plus de suite et d'ensemble à la relation de l'auteur.

Après avoir écrit son livre pour le grand maître de Rhodes, et en avoir présenté au souverain pontife une

1. Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, se défendit héroïquement avec ses chevaliers, dans l'île de Rhodes, contre Soliman, qui l'assiégea pendant une année entière (1522). Forcé de capituler, il se retira en Italie et obtint de Charles-Quint la souveraineté de Malte et de Gozzo pour son ordre (1530).

copie, dont parle Paul Jove[1], il en envoya une autre copie en France à la reine Louise de Savoie (régente du royaume pour son fils François Ier, occupé alors dans la malheureuse guerre de la Lombardie, où il fut fait prisonnier), à laquelle Pigafetta s'était présenté lors de son retour en Italie, pour lui offrir quelques productions de l'autre hémisphère. La reine donna ce livre à traduire en français à Antoine Fabre, Parisien, qui avait la réputation d'être un excellent philosophe et de savoir l'italien, parce qu'il avait été longtemps à Padoue; mais celui-ci, pour s'épargner la peine (*per fuggir la fatiga*), comme le dit naïvement Ramusio[2], n'en fit qu'un extrait et en omit ce qu'il n'entendait peut-être pas; le reste fut imprimé en français avec beaucoup de fautes. Malgré tous ces défauts, Ramusio, qui voulait insérer, comme j'ai déjà dit, dans sa grande collection cette navigation, la traduisit en italien, et la publia avec deux autres relations de moindre importance.

On pourrait soupçonner que notre manuscrit est le même que celui qui a été présenté par l'auteur au grand maître de Rhodes : car il est passablement bien écrit, en caractères qu'on appelait dans ce temps-là *cancelleresco*[3], sur du bon papier, petit in-folio; les cartes géographiques en sont enluminées, et le livre même est assez proprement relié. On pourrait croire aussi que c'est la copie qui a été présentée au pape, d'après ce que Paul Jove dit que Pigafetta lui offrit,

1. Paul Jove, auteur d'une *Histoire contemporaine de 1494 à 1547* (en latin), publiée à Florence en 1550.

2. Auteur d'un recueil des *Navigations et Voyages* (en italien), publié à Venise en 1563.

3. Caractères de chancellerie, grande écriture aussi correcte que possible.

tant par écrit qu'en peinture, les choses les plus remarquables des pays qu'il avait visités. Ajoutez à cela que notre bibliothécaire Sassi, qui, en 1712, fit le catalogue de nos manuscrits, écrivit au titre de celui-ci : « C'est peut-être l'original. » Cependant, malgré toutes ces conjectures, je pense que notre manuscrit n'est qu'une copie de ceux qui ont été présentés aux personnes illustres dont nous venons de parler.

Or c'est la traduction de ce manuscrit que je vais publier. Je l'ai d'abord, pour ainsi dire, traduit en bon italien, de sa langue originelle, qui est un mélange d'italien, de vénitien et d'espagnol : car si je l'avais donné tel qu'il est dans le manuscrit, au lieu d'instruire en amusant, ce voyage aurait certainement ennuyé et rebuté le lecteur... De l'italien je l'ai traduit en français. Je n'ignore pas que dans les narrations de notre voyageur il y a souvent des choses qui semblent inutiles, mais je dirai, avec le président Desbrosses, qu'on est surtout curieux de savoir comment les choses ont été vues et qu'il faut respecter les observations des plus anciens voyageurs, quoiqu'elles manquent souvent d'une juste étendue; et comme des écrivains célèbres nous ont fait parvenir, même en donnant des extraits, les fautes et les méprises de leurs auteurs, j'ai pensé qu'il fallait en cela suivre leur exemple en publiant ce voyage.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

SUR L'ESCADRE DE MAGELLAN

LIVRE PREMIER

DÉPART DE SÉVILLE JUSQU'A LA SORTIE DU DÉTROIT DE MAGELLAN

Le capitaine général Ferdinand Magellan[1] avait résolu d'entreprendre un long voyage sur l'Océan, où les vents soufflent avec fureur et où les tempêtes sont très fréquentes. Il avait résolu aussi de s'ouvrir un chemin qu'aucun navigateur n'avait connu jusqu'alors; mais il se garda bien de faire connaître ce hardi projet, dans la crainte qu'on ne cherchât à l'en dissuader par l'aspect des dangers qu'il aurait à courir et à décourager son équipage. Aux périls attachés naturellement à cette entreprise se joignait un désavantage de plus pour lui : c'est que les capitaines des quatre autres vaisseaux qui devaient être sous son commandement étaient ses ennemis, par la seule raison

1. Pigafetta écrit *Magaglianes,* les Portugais écrivent *Magalhaens* les Espagnols *Magallanes,* et les Français *Magellan.*

qu'ils étaient Espagnols et que Magellan était Portugais.

Avant de partir, il fit quelques règlements, tant pour les signalements que pour la discipline. Pour que l'escadre allât toujours de conserve, il établit pour les pilotes et les maîtres les règles suivantes. Son vaisseau devait toujours précéder les autres; et pour qu'on ne le perdît point de vue pendant la nuit, il avait un flambeau de bois, appelé *farol,* attaché à la poupe de son vaisseau. Si, outre le farol, il allumait une lanterne ou un morceau de corde de jonc[1], les autres navires devaient en faire autant, afin qu'il s'assurât par là qu'ils le suivaient. — Lorsqu'il faisait deux autres feux, sans le farol, les navires devaient changer de direction, soit pour ralentir leur course, soit à cause du vent contraire. — Quand il allumait trois feux, c'était pour ôter la bonnette, qui est une partie de voile qu'on place sous la grande voile, quand le temps est beau, pour serrer mieux le vent et accélérer la marche. On ôte la bonnette quand on prévoit la tempête ; car il faut alors l'amener, pour qu'elle n'embarrasse pas ceux qui doivent carguer la voile. — S'il allumait quatre feux, c'était un signe qu'il fallait amener toutes les voiles; mais lorsqu'elles étaient pliées, ces quatre feux avertissaient de les déployer. — Plusieurs feux ou quelques coups de bombarde[2] servaient d'avertissement que nous étions près de

1. Corde formée d'une espèce de sparte bien roui dans l'eau et séché ensuite au soleil ou à la fumée.

2. Pigafetta dit toujours *bombarde,* nom que l'on donnait alors aux pièces d'artillerie de tout calibre qu'on chargeait de pierres ou bien de boulets.

terre ou de bas-fonds, et qu'il fallait par conséquent naviguer avec beaucoup de précaution. Il y avait un autre signal pour indiquer quand il fallait jeter l'ancre.

On faisait trois quarts chaque nuit : le premier au commencement de la nuit, le second, qu'on appelle *medora* (moyenne heure), à minuit, et le troisième vers la fin de la nuit. Par conséquent tout l'équipage était partagé en trois quarts : le premier quart était sous les ordres du capitaine, le pilote présidait au second, et le troisième appartenait au maître. Le commandant général exigea la plus sévère discipline de l'équipage, afin de s'assurer par là de l'heureux succès du voyage.

Lundi matin 10 août de l'an 1519, l'escadre ayant à bord tout ce qui lui était nécessaire, ainsi que son équipage composé de deux cent trente-sept hommes, on annonça le départ par une décharge d'artillerie, et on déploya la voile du trinquet. Nous descendîmes le fleuve Bétis jusqu'au pont de Guadalquivir, en passant près de Jean-d'Alfarax, autrefois ville des Maures très peuplée, où il y avait un pont, dont il ne reste plus de vestige, à l'exception de deux piliers qui sont debout sous l'eau et auxquels il faut bien prendre garde ; et pour ne rien risquer on ne doit naviguer dans cet endroit qu'avec l'aide de pilotes et à la haute marée.

En continuant de descendre le Bétis, on passe près de Coria et de quelques autres villages, jusqu'à San-Lucar, château appartenant au duc de Medina-Sidonia. C'est là qu'est le port qui donne sur l'Océan, à dix lieues du cap Saint-Vincent, par le 37° de latitude septen-

trionale [1]. De Séville à ce port il y a dix-sept à vingt lieues [2].

Quelques jours après, le capitaine général et les capitaines des autres vaisseaux vinrent de Séville à San-Lucar sur les chaloupes, et on acheva d'approvisionner l'escadre. Tous les matins on descendait à terre pour entendre la messe dans l'église de Notre-Dame de Barrameda, et avant de partir le capitaine voulut que tout l'équipage allât à confesse.

Le 20 septembre nous partîmes de San-Lucar, courant vers le sud-ouest, et le 26 nous arrivâmes à une des îles Canaries, qu'on appelle Ténériffe, située sur le 28° de latitude septentrionale. Nous nous arrêtâmes trois jours dans un endroit propre à faire de l'eau et du bois : ensuite nous entrâmes dans un port de la même île qu'on appelle Monte-Rosso, où nous passâmes deux jours.

On nous raconta un phénomène singulier de cette île : c'est qu'il n'y pleut jamais et qu'il n'y a ni source d'eau ni rivière, mais qu'il y croît un grand arbre dont les feuilles distillent continuellement des gouttes d'une eau excellente, qui est recueillie dans une fosse au pied de l'arbre, et c'est là que les insulaires vont

1. Avons-nous besoin de faire remarquer que si les degrés de latitude indiqués au cours du récit correspondent à ceux des cartes actuelles, les longitudes ont pour point de départ le premier méridien passant par l'île de Fer, qui avait été établi par l'ancien géographe Ptolemée? Les papes, ainsi que nous l'avons vu dans la préface du traducteur, avaient basé sur ce méridien la ligne de démarcation pour le partage des conquêtes faites ou à faire par les Espagnols et les Portugais, après la découverte du nouveau monde. L'île de Fer, une des Canaries, est à 20° 30' à l'ouest du méridien de Paris.

2. La lieue dont il est ici question équivaudrait à peu près à l'ancienne lieue commune de France. Peut-être le traducteur y a-t-il ramené les mesures indiquées par l'auteur.

puiser l'eau et que les animaux tant domestiques que sauvages viennent s'abreuver. Cet arbre est toujours environné d'un brouillard épais, qui sans doute fournit l'eau à ses feuilles [1].

Le lundi 3 octobre, nous fîmes voile directement vers le sud. Nous passâmes entre le cap Vert et ses îles situées par le 14° 30′ de latitude septentrionale. Après avoir couru plusieurs jours le long de la côte de Guinée, nous arrivâmes par le 8° de latitude septentrionale, où il y a une montagne qu'on appelle Sierra-Leone. Nous éprouvâmes là des vents contraires ou des calmes plats avec de la pluie jusqu'à la ligne équinoxiale, et ce temps pluvieux dura soixante jours, contre l'opinion des anciens.

Par le 14° de latitude septentrionale, nous essuyâmes plusieurs rafales impétueuses qui, jointes aux cou-

1. L'auteur attribue par erreur à l'île de Ténériffe, qui n'est pas d'ailleurs aussi complètement aride, la production d'un phénomène, en apparence légendaire, dont maint auteur ancien a fait honneur à cette île de Fer qui a dénommé le premier méridien. L'*arbre à eau* ou *arbre saint* de l'île de Fer a longtemps joui d'une célébrité universelle. Le mystique Jérôme Cardan et le rationaliste chancelier Bacon s'en sont notamment occupés, le premier pour y voir un miracle de la nature, le second pour révoquer en doute un fait dont il ne trouvait pas l'explication. L'arbre à eau a-t-il réellement existé dans l'île de Fer, qui depuis bien longtemps, en tout cas, ne le possède plus? Des faits analogues bien avérés permettent de croire à la véracité du phénomène. Par exemple, dans les mêmes régions océaniques, l'île de l'Ascension était absolument privée d'eau et partant impropre à l'acclimation de toutes sortes d'animaux sauvages. L'île n'avait point d'arbres. Un colon y planta des acacias, qui presque aussitôt devinrent autant d'arbres *saints,* condensant le brouillard, ruisselant d'eau limpide assez abondante pour remplir des petites citernes, ou les faisans introduits dans l'île et jusque-là privés d'eau, purent boire. Aujourd'hui l'île, boisée sur tous les points, ne connaît plus la sécheresse. Dans les États-Unis de Colombie, à Loreto (Pérou), on signalait, il y a quelques années, un arbre que les naturels appellent l'*arbre à pluie,* dont le feuillage condense si bien l'humidité de l'atmosphère que tout à l'entour le sol est transformé en véritable marécage.

rants, ne nous permirent pas d'avancer. A l'approche de ces rafales nous avions la précaution d'amener toutes les voiles, et nous mettions le vaisseau de travers jusqu'à ce que le vent fût tombé.

Pendant les jours sereins et calmes, de gros poissons qu'on appelle *tiburoni* (requins, ou chiens de mer) nageaient près de notre vaisseau. Ces poissons ont plusieurs rangées de dents terribles, et si malheureusement ils rencontrent un homme dans la mer, ils le dévorent sur-le-champ. Nous en prîmes plusieurs avec des hameçons de fer; mais les gros ne sont point du tout bons à manger, et les petits ne valent pas grand'chose.

Dans les temps orageux, nous vîmes souvent ce qu'on appelle le Corps-Saint, c'est-à-dire Saint-Elme. Pendant une nuit fort obscure, il nous apparut comme un beau flambeau sur la pointe du grand arbre, où il s'arrêta pendant deux heures, ce qui nous était d'une grande consolation au milieu de la tempête. Au moment de sa disparition il jeta une si grande lumière, que nous en fûmes, pour ainsi dire, aveuglés [1]. Nous nous crûmes perdus; mais le vent cessa à l'instant même.

Nous avons vu des oiseaux de plusieurs espèces. Quelques-uns paraissaient n'avoir point de croupion, d'autres ne font point de nid parce qu'ils n'ont point

1. Les feux *Saint-Elme*, qui de toute antiquité ont donné lieu à toutes sortes d'assertions superstitieuses, sont parfaitement expliqués aujourd'hui comme résultant d'effluves électriques. Les marins anciens y voulaient voir Castor et Pollux. Les modernes l'attribuaient à monseigneur saint Elme quand une seule lueur se produisait, et à d'autres saints lorsqu'il s'en montrait plusieurs. Cette apparition leur semblait toujours d'heureux augure.

de pattes; mais la femelle pond et couve ses œufs sur le dos du mâle au milieu de la mer [1]. Il y en a d'autres qu'on appelle *cagassela* ou *caca uccello,* qui vivent des excréments des autres oiseaux, et j'ai vu souvent moi-même un de ces oiseaux en poursuivre un autre, sans jamais l'abandonner, jusqu'à ce que celui-ci lâchât à la fin sa fiente, dont il s'emparait avidement [2]. J'ai vu aussi des poissons volants et d'autres poissons assemblés en si grand nombre qu'ils paraissaient former un banc dans la mer.

Lorsque nous eûmes dépassé la ligne équinoxiale, en approchant du pôle antarctique, nous perdîmes de vue l'étoile polaire. Nous mîmes le cap entre le sud et le sud-ouest et fîmes route jusqu'à la terre qu'on appelle la Terre de Verzin (Brésil)[3], par le 23° 30′ de latitude méridionale. Cette terre est une continuation de celle où est le cap Saint-Augustin [4], par le 8° 30′ de la même latitude.

Ici nous fîmes une abondante provision de poules, de patates, d'une espèce de fruit qui ressemble au cône du pin, mais qui est extrêmement doux et d'un goût exquis (ananas), de roseaux fort doux (canne à sucre),

1. Le narrateur applique ici à des oiseaux de mer la légende imaginée pour les oiseaux du paradis, dont il sera question plus loin.

2. Le *stercoraire,* ainsi nommé parce qu'il semble se nourrir de la fiente d'autres oiseaux, est une sorte de parasite qui, n'étant pas organisé pour la pêche, se met à la piste des oiseaux pêcheurs, qu'il harcèle quand ils sortent de l'eau jusqu'à ce qu'ils lui aient abandonné leur proie. C'est cette proie, qu'ils laissent tomber, qu'on a pris pour la fiente dont les autres s'emparent.

3. Le *verzino* ou *bois de Brésil* est le nom qu'on donnait à un bois rouge qu'on tirait autrefois d'Asie et d'Afrique. Les mêmes arbres s'étant trouvés en grande abondance sur un point de la côte américaine, cette côte en reçut le nom, qu'elle a gardé.

4. Cap formant la pointe orientale extrême de l'Amérique du Sud, près de Pernambouc.

de la chair d'*anta*[1], laquelle ressemble à celle de la vache, etc. Nous fîmes ici d'excellents marchés : pour un hameçon ou pour un couteau on nous donnait cinq à six poules, deux oies pour un peigne; pour un petit miroir, ou une paire de ciseaux nous obtenions assez de poissons pour nourrir dix personnes; pour un grelot ou pour un ruban les indigènes nous apportaient une corbeille de patates : c'est le nom qu'on donne à des racines qui ont à peu près la forme de nos navets et dont le goût approche de celui des châtaignes. Nous changions aussi chèrement les figures des cartes à jouer; pour une seule de ces images on me donna six poules, et encore s'imagina-t-on avoir fait une très bonne affaire.

Nous entrâmes dans ce port[2] le jour de Sainte-Lucie, 13e du mois de décembre. Nous avions alors, à midi, le soleil à notre zénith, et nous souffrions bien plus de la chaleur que nous ne l'avions fait en passant la ligne.

La terre du Brésil, qui abonde en toutes sortes de denrées, est aussi étendue que l'Espagne, la France et l'Italie prises ensemble : elle appartient au roi de Portugal.

Les Brésiliens ne sont pas chrétiens; mais ils ne sont pas non plus idolâtres, car ils n'adorent rien; l'instinct naturel est leur unique loi. Ils vivent très longtemps, car les vieillards parviennent ordinairement jusqu'à cent quarante ans[3]. Ils vont tout nus, les femmes aussi

1. Tapir.
2. Aujourd'hui Rio-de-Janeiro.
3. Américi Vespuce raconte dans une de ses lettres comment au moyen de cailloux ces peuples lui firent le calcul de leurs années, et comment ils lui donnèrent des preuves de leur longévité en lui présentant le fils, le père, le grand-père, le bisaïeul et le trisaïeul tous vivants.

bien que les hommes. Leurs habitations sont de longues cabanes qu'ils nomment *boï*, et ils se couchent sur des filets de coton appelés *hamaks*, attachés par les deux bouts à de grosses poutres [1]. Leur âtre ou cheminée est par terre. Un de ces *boïs* contient quelquefois jusqu'à cent hommes, avec leurs femmes et leurs enfants; il y a par conséquent toujours beaucoup de bruit. Leurs barques, qu'ils appellent *canots*, sont formées d'un tronc d'arbre creusé au moyen d'une pierre tranchante : car les pierres leur tiennent lieu de fer, dont ils manquent. Ces arbres sont si grands qu'un seul canot peut contenir jusqu'à trente et même quarante hommes, qui voguent avec des rames semblables aux pelles de nos boulangers. A les voir si noirs, tout nus, sales et chauves, on les prendrait pour des matelots du Styx. Les hommes et les femmes sont bien bâtis et conformés comme nous. Ils mangent quelquefois de la chair humaine, mais seulement celle de leurs ennemis. Ce n'est ni par besoin ni par goût qu'ils s'en nourrissent, mais par un usage qui, à ce qu'ils nous dirent, s'est introduit chez eux de la manière suivante. Une vieille femme n'avait qu'un seul fils, qui fut tué par les ennemis. Quelque temps après, le meurtrier de son fils fut fait prisonnier et conduit devant elle : pour se venger, cette mère se jeta comme un animal féroce sur lui et lui déchira une épaule avec les dents. Cet homme eut le bonheur non seulement de se tirer des mains de cette vieille femme et de s'évader, mais aussi

1. Le *hamac*, devenu d'usage général dans les aménagements maritimes, serait par conséquent emprunté aux sauvages. Il en est d'ailleurs question dans le récit des voyages de Christophe Colomb, par Fernand Colomb, fils du grand navigateur.

de s'en retourner chez les siens, auxquels il montra l'empreinte des dents sur son épaule et leur fit croire (peut-être le croyait-il lui-même) que les ennemis avaient voulu le dévorer tout vif. Pour ne pas céder en férocité aux autres, ils se déterminèrent à manger réellement les ennemis qu'ils prendraient dans les combats, et ceux-ci en firent autant. Cependant ils ne les mangent pas sur-le-champ, ni vivants ; mais ils les dépècent et les partagent entre les vainqueurs. Chacun porte chez soi la portion qui lui est échue, la fait sécher à la fumée, et chaque huitième jour il en fait rôtir un morceau pour le manger. J'ai appris ce fait de Jean Carvajo, notre pilote, qui avait passé quatre ans au Brésil.

Les Brésiliens se peignent le corps et surtout le visage d'une étrange manière et de différentes façons, les femmes aussi bien que les hommes. Ils ont les cheveux courts, et n'ont de poil sur aucune partie de leur corps, parce qu'ils s'épilent. Ils ont une espèce de veste faite de plumes de perroquet tissues ensemble, et arrangées de façon que les grandes pennes des ailes et de la queue leur forment un cercle sur les reins, ce qui leur donne une figure bizarre et ridicule. Presque tous les hommes ont la lèvre inférieure percée de trois trous par lesquels ils passent de petits cylindres de pierre longs de deux pouces. Les femmes et les enfants n'ont pas cet ornement incommode. Ajoutez à cela qu'ils sont entièrement nus. Leur couleur est plutôt olivâtre que noire. Leur roi porte le nom de *cacique*.

On trouve dans ce pays un nombre infini de perroquets, de manière qu'on nous en donnait huit ou dix

pour un petit miroir. Ils ont aussi de très beaux chats maimous, jaunes, semblables à de petits lions [1].

Ils mangent une espèce de pain rond et blanc, mais que nous ne trouvions pas de notre goût, fait avec la moelle, ou plutôt avec l'aubier qu'on trouve entre l'écorce et le bois d'un certain arbre [2], et qui a quelque ressemblance avec du lait caillé. Ils ont aussi des cochons qui nous parurent avoir le nombril sur le dos [3], et de grands oiseaux dont le bec ressemble à une cuiller, mais qui n'ont point de langue [4].

Quelquefois pour avoir une hache ou un coutelas ils nous offraient pour esclaves une et même deux de leurs jeunes filles; mais ils ne nous présentèrent jamais leurs femmes. Elles sont chargées des travaux les plus pénibles, et on les voit souvent descendre de la montagne avec des corbeilles fort lourdes sur la tête; mais elles ne sont jamais seules; leurs maris, qui en sont très jaloux, les accompagnent toujours, avec des flèches dans une main et un arc dans l'autre. Cet arc est de bois de Brésil ou de palmier noir. Si les femmes ont des enfants, elles les placent dans un filet de coton suspendu à leur cou. Je pourrais dire bien d'autres choses sur leurs mœurs, mais je les passerai sous silence pour ne pas être trop prolixe.

Ces peuples sont extrêmement crédules et bons, et il serait facile de leur faire embrasser le christianisme. Le hasard fit que l'on conçut pour nous de la vénéra-

1. Grand singe, dit *singe lion*, que les Brésiliens nommaient *aquiqui*.
2. Le sagou, dont il sera encore parlé.
3. Le *pecari*, qui a sur le dos une sorte de glande d'où sécrète une matière à odeur plus ou moins fétide.
4. Sorte de canards dits spatules, qui toutefois ne sont pas dépourvus de langue.

tion et du respect. Il régnait depuis deux mois une grande sécheresse dans le pays, et comme ce fut au moment de notre arrivée que le Ciel leur donna de la pluie, ils ne manquèrent pas de l'attribuer à notre présence. Lorsque nous débarquâmes pour dire la messe à terre, ils y assistèrent en silence et avec un air de recueillement; et voyant que nous mettions à la mer nos chaloupes, qui demeuraient attachées aux côtés du vaisseau ou qui le suivaient, ils s'imaginèrent que c'étaient les enfants du vaisseau et que celui-ci les nourrissait.

Nous passâmes treize jours dans ce port; ensuite nous reprîmes notre route, et allâmes côtoyant ce pays jusque par le 34° 40′ de latitude méridionale, où nous trouvâmes une grande rivière d'eau douce[1]. C'est là qu'habitent les cannibales ou mangeurs d'hommes. Un d'eux, d'une figure gigantesque et dont la voix ressemblait à celle d'un taureau, s'approcha de notre navire pour rassurer ses camarades, qui, dans la crainte que nous voulussions leur faire du mal, s'éloignaient du rivage et se retiraient avec leurs effets dans l'intérieur du pays. Pour ne pas laisser échapper l'occasion de leur parler et de les voir de près, nous sautâmes à terre au nombre de cent hommes et les poursuivîmes pour en arrêter quelques-uns; mais ils faisaient de si grandes enjambées, que, même en courant et sautant, nous ne pûmes jamais parvenir à les joindre.

Cette rivière contient sept petites îles : dans la plus grande, qu'on appelle Cap de Sainte-Marie, on trouve

1. Rivière de la Plata.

des pierres précieuses. On avait cru autrefois que cette eau n'était pas une rivière, mais un canal, par lequel l'eau passait dans la mer du Sud; mais on s'assura bientôt que ce n'était qu'un fleuve, qui a dix-sept lieues de large à son embouchure. C'est ici que Jean de Solis, qui allait à la découverte de nouvelles terres comme nous, fut mangé avec soixante hommes de son équipage, par les cannibales, auxquels il s'était trop fié[1].

En côtoyant toujours cette terre vers le pôle antarctique, nous nous arrêtâmes à deux îles[2] que nous ne trouvâmes peuplées que d'oies et de loups marins. Les premières y sont en si grand nombre et si peu farouches, que dans une heure de temps nous en fîmes une abondante provision pour les équipages des cinq vaisseaux. Elles sont noires et paraissent couvertes également par tout le corps de petites plumes, sans avoir aux ailes les pennes nécessaires pour voler; et en effet elles ne volent pas et se nourrissent de poisson; elles sont si grasses que nous étions obligés de les écorcher pour les plumer. Leur bec ressemble à une corne[3].

Les loups marins[4] sont de différentes couleurs et de la grosseur à peu près d'un veau, dont ils ont aussi la

1. J. Diaz de Solis, dont il est parlé dans la préface du traducteur, avait découvert le Yucatan avec Pinto en 1507; il explorait les côtes du Brésil et la baie de la Plata, quand il fut massacré par les Quérandis, lesquels faisaient usage d'une sorte de fronde redoutable que les Espagnols ont désignée depuis sous le nom de *bolas*.

2. Ils s'arrêtèrent à la *baie du Désir* ou *port Désiré*, où se trouvent deux îles appelées, à cause des animaux dont il va être question, *île des Pingouins* et *île des Lions*.

3. Des pingouins.

4. Des phoques ou des otaries.

tête. Leurs oreilles sont courtes et rondes, et leurs dents très longues. Ils n'ont point de jambes, et leurs pattes, qui sont attachées au corps, ressemblent assez à nos mains, avec de petits ongles; mais elles sont palmipèdes, c'est-à-dire que les doigts en sont attachés ensemble par une membrane comme les pattes d'un canard. Si ces animaux pouvaient courir, ils seraient fort à craindre, car ils montrèrent beaucoup de férocité. Ils nagent fort vite et ne vivent que de poisson.

Nous essuyâmes un terrible orage au milieu de ces îles, pendant lequel les feux de Saint-Elme, de Saint-Nicolas et de Sainte-Claire[1] se firent voir plusieurs fois à la pointe des mâts; et au moment de leur disparition on voyait diminuer à l'instant la fureur de la tempête. En nous éloignant de ces îles pour continuer notre route, nous parvînmes par le 49° 30′ de latitude méridionale, où nous trouvâmes un bon port; et comme nous approchions de l'hiver, nous jugeâmes à propos d'y passer la mauvaise saison.

Deux mois s'écoulèrent pendant lesquels nous n'aperçûmes aucun des habitants de ce pays. Un jour que nous nous y attendions le moins, un homme de figure gigantesque se présenta à nous. Il était sur le sable, presque nu, et chantait et dansait en même temps, en se jetant de la poussière sur la tête[2]. Le capitaine envoya à terre un de nos matelots avec ordre de faire les mêmes gestes, comme une marque d'amitié et de

1. Les effluves électriques se produisant cette fois à la pointe de plusieurs mâts, saint Nicolas et sainte Claire sont mis en cause.

2. « Les habitants de la mer du Sud, lisons-nous dans les Voyages du capitaine Cook, se jetaient de l'eau sur la tête en signe de paix. »

paix, ce qui fut très bien compris, et le géant se laissa paisiblement conduire dans une petite île, où le capitaine était descendu. Je m'y trouvai aussi avec plusieurs autres. Il témoigna beaucoup d'étonnement en nous voyant, et, levant le doigt, il voulait nous dire sans doute qu'il croyait que nous étions descendus du ciel.

Cet homme était si grand que notre tête touchait à peine à sa ceinture. Il était d'une belle taille; son visage était large et teint de rouge, si ce n'est qu'il avait les yeux entourés de jaune et deux taches en forme de cœur sur les joues. Ses cheveux, qui étaient en petite quantité, paraissaient blanchis avec quelque poudre. Son habit, ou plutôt son manteau, était fait de fourrures bien cousues ensemble d'un animal qui abonde dans ce pays, comme nous avons eu l'occasion de le voir par la suite. Cet animal à la tête et les oreilles d'une mule, le corps d'un chameau, les jambes d'un cerf et la queue d'un cheval, et il hennit comme ce dernier[1]. Cet homme portait aussi une espèce de chaussure faite de la même peau. Il tenait dans la main gauche un arc court et massif, dont la corde, un peu plus grosse que celle d'un luth, était faite d'un boyau du même animal; de l'autre main il portait des flèches de roseau courtes, ayant d'un côté des plumes comme les nôtres, et de l'autre, au lieu du fer, la pointe d'une pierre à fusil blanche et noire. Ils forment de la même es-

1. Cet animal est le huanac ou guanac, type du genre lama (*camelus lacma*). Les lamas sont les chameaux du nouveau monde; beaucoup plus petits et moins forts que le chameau ordinaire, dont ils se distinguent surtout par l'absence de bosses dorsales et par la séparation complète des doigts. Ils doivent à cette dernière disposition, qui les assimile aux chèvres, la grande facilité de gravir les escarpements. (Voir plus loin, dans la dernière partie du volume, une note du voyage d'Ant. de Cordova.)

pèce de pierre des outils tranchants pour travailler le bois.

Le capitaine général lui fit donner à manger et à boire, et, parmi les autres bagatelles et bijoux, il lui fit présenter un grand miroir d'acier. Le géant, qui n'avait pas la moindre idée de ce meuble, et qui pour la première fois sans doute voyait sa figure, recula si effrayé qu'il jeta par terre quatre de nos gens qui étaient derrière lui. On lui donna des grelots, un petit miroir, un peigne et quelques grains de verroterie; ensuite on le remit à terre, en le faisant accompagner par quatre hommes bien armés.

Son camarade, qui avait refusé de monter sur le vaisseau, le voyant de retour à terre, courut avertir et appeler les autres, qui, s'apercevant que nos gens armés s'approchaient d'eux, se rangèrent en file, étant sans armes et presque nus : ils commencèrent aussitôt leur danse et leur chant, pendant lesquels ils levaient l'index vers le ciel pour nous faire entendre qu'ils nous regardaient comme des êtres descendus d'en haut; ils nous montrèrent en même temps une poudre blanche dans des marmites d'argile et nous la présentèrent, n'ayant autre chose à nous donner à manger. Les nôtres les invitèrent par des signes à venir sur nos vaisseaux et offrirent de les aider à y porter ce qu'ils voudraient prendre avec eux. Ils y vinrent en effet; mais les hommes, qui ne tenaient que leur arc et leurs flèches, avaient tout chargé sur leurs femmes, comme si elles eussent été des bêtes de somme. Les femmes ne sont pas si grandes que les hommes, mais en revanche elles sont plus grosses. Elles sont peintes et habillées de la même manière que leurs maris. Elles

n'étaient rien moins que belles à nos yeux; cependant leurs maris en étaient fort jaloux.

Elles conduisaient quatre des animaux dont j'ai déjà parlé; mais c'étaient des petits, qu'elles menaient avec une espèce de licou. On se sert de ces petits pour attraper les grands : on les lie à un arbrisseau; les grands viennent jouer avec eux, et des hommes cachés dans les broussailles les tuent à coups de flèches. Les habitants du pays, hommes et femmes, au nombre de dix-huit, ayant été invités par nos gens à se rendre près de nos vaisseaux, se partagèrent des deux côtés du port, et nous amusèrent en faisant la chasse dont il est question.

Six jours après, nos gens, occupés à faire du bois pour la provision de l'escadre, virent un autre géant vêtu comme ceux que nous venions de quitter et armé également d'un arc et de flèches. En s'approchant d'eux, il se touchait la tête et le corps, ensuite il levait les mains au ciel, gestes que nos gens imitèrent. Le capitaine général, qui en fut averti, envoya l'esquif à terre pour le conduire sur l'îlot qui était dans le port, et où l'on avait bâti une maison pour y établir une forge et un magasin pour quelques marchandises.

Cet homme était plus grand et mieux fait que les autres; il avait aussi les manières plus douces; il dansait et sautait si haut et avec tant de force que ses pieds s'enfonçaient de plusieurs pouces dans le sable. Il passa quelques jours avec nous. Nous lui apprîmes à prononcer le nom de Jésus, l'oraison dominicale, etc., ce qu'il parvint à faire aussi bien que nous, mais d'une voix très forte. Enfin nous le baptisâmes en lui don-

nant le nom de Jean. Le capitaine général lui fit présent d'une chemise, d'une veste, de caleçons de drap, d'un bonnet, d'un miroir, d'un peigne, de grelots et autres bagatelles. Il retourna vers les siens en paraissant fort content de nous.

Le lendemain il amena au capitaine un de ces grands animaux dont nous avons parlé, et reçut d'autres présents, pour qu'il nous en donnât encore quelques autres; mais depuis ce jour nous ne le vîmes plus. Nous soupçonnâmes même ses camarades de l'avoir tué, parce qu'il s'était attaché à nous. Au bout de quinze jours nous vîmes venir à nous quatre de ces hommes : ils étaient sans armes; mais nous sûmes ensuite qu'ils les avaient cachées derrière les buissons, où elles nous furent indiquées par deux d'entre eux que nous arrêtâmes. Ils étaient tous peints, mais de différentes manières.

Le capitaine voulut retenir les deux plus jeunes et les mieux faits, pour les conduire avec nous pendant notre voyage et les amener même en Espagne; mais voyant qu'il était difficile de les arrêter par la force, il usa de l'artifice suivant. Il leur donna une grande quantité de couteaux, miroirs, grains de verroterie, de façon qu'ils en avaient les deux mains pleines; il leur offrit deux de ces anneaux de fer qui servent à enchaîner; et quand il vit qu'ils les désiraient beaucoup (car ils aiment passionnément le fer) et que d'ailleurs ils ne pouvaient plus les prendre avec les mains, il leur proposa de les leur attacher aux jambes, pour les porter plus facilement chez eux : ils consentirent à tout; et alors nos gens leur appliquèrent les cercles de fer et en fermèrent les anneaux, de sorte qu'ils se trouvèrent enchaînés. Aussitôt

qu'ils s'aperçurent de cette supercherie, ils devinrent furieux, soufflant hurlant et invoquant Setebos, qui est leur démon principal, pour qu'il vînt à leur secours[1].

Non contents d'avoir ces hommes, le capitaine désirait d'avoir leurs femmes, pour porter en Europe cette race de géants : à cet effet, il ordonna d'arrêter les deux autres pour les obliger à conduire nos gens à l'endroit où demeuraient leurs femmes : neuf de nos hommes les plus forts suffirent à peine pour les jeter à terre et les lier ; et même l'un d'eux parvint encore à se délivrer, tandis que l'autre fit de si grands efforts que nos gens le blessèrent légèrement à la tête, mais l'obligèrent enfin à les conduire chez les femmes de nos deux prisonniers. Ces femmes, ayant appris tout ce qui était arrivé à leurs maris, jetèrent des cris si violents que nous les entendîmes de bien loin. Jean Carvajo, pilote, qui était à la tête de nos gens, voyant qu'il était tard, ne se soucia point de prendre alors la femme chez laquelle il avait été conduit; mais il y resta la nuit en faisant bonne garde. Pendant ce temps vinrent deux autres hommes, qui, sans témoigner ni mécontentement ni surprise, passèrent le reste de la nuit avec eux; mais à la pointe du jour, ayant dit quelques mots aux femmes, dans un instant tous prirent la fuite, hommes, femmes, enfants, et ces derniers couraient même plus lestement que les autres. Ils nous abandonnèrent leur hutte et tout ce qu'elle contenait. Cependant un des

1. Les malheureux auraient pu s'indigner à moins. Baptiser des hommes, leur apprendre l'oraison dominicale, et, à la première occasion, les enchaîner sous prétexte de cadeaux gracieux à leur faire, les retenir captifs comme bêtes curieuses : n'était-ce pas justifier toutes les plus vives hostilités?

hommes conduisit loin de nous les petits animaux qui leur servaient pour la chasse, et un autre caché dans un buisson blessa à la cuisse avec une flèche empoisonnée un de nos hommes, qui mourut à l'instant. Quoique nos gens eussent fait feu sur les fuyards, ils ne purent point les attraper, parce qu'ils ne couraient jamais sur la même ligne, mais sautaient de côté et d'autre et allaient aussi vite qu'un cheval au grand galop. Nos gens brûlèrent la hutte de ces sauvages et enterrèrent leur mort.

Tout sauvages qu'ils sont, ces Indiens ne manquent pas d'avoir une espèce de médecine. Quand ils ont mal à l'estomac, par exemple, au lieu de se purger comme nous ferions, ils se fourrent une flèche assez avant dans la bouche pour exciter le vomissement, et rendent une matière verte mêlée de sang. Le vert provient d'une espèce de chardon dont ils se nourrissent. S'ils ont mal à la tête, ils se forment une entaille au front, et font la même chose sur toutes les parties du corps où ils ressentent de la douleur, afin de faire sortir une grande quantité de sang de l'endroit où ils souffrent. Leur théorie, qui nous a été expliquée par un de ceux que nous avions pris, vaut bien leur pratique : la douleur, disent-ils, est causée par le sang qui ne veut plus rester dans telle ou telle partie du corps; c'est par conséquent en l'en faisant sortir que la douleur doit cesser.

Ils ont les cheveux coupés en forme d'auréole comme les moines, mais plus longs, et soutenus autour de la tête par un cordon de coton, dans lequel ils placent leurs flèches lorsqu'ils vont à la chasse. Il paraît que leur religion se borne à adorer le diable. Ils prétendent

que lorsqu'un d'eux est au moment de mourir, dix à douze démons apparaissent, dansant et chantant autour de lui. Un d'entre eux qui fait plus de tapage que les autres est le chef, ou grand diable, qu'ils nomment Setebos; les petits s'appellent Cheleule. Ils sont peints comme les habitants du pays. Notre géant prétendait avoir vu une fois un démon avec des cornes et des poils si longs qu'ils lui couvraient les pieds; il jetait, ajouta-t-il, des flammes par la bouche.

Ces peuples sont vêtus, comme je l'ai déjà dit, de la peau d'un animal, et c'est de la même peau qu'ils couvrent leurs huttes, qu'ils transportent là où il leur convient le mieux, n'ayant point de demeure fixe, mais allant, comme les Bohémiens, s'établir tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Ils vivent ordinairement de viande crue et d'une racine douce qu'ils appellent *capac*. Ils sont grands mangeurs : les deux que nous avions pris mangeaient chacun une corbeille pleine de biscuit par jour, et buvaient un demi-seau d'eau d'une haleine. Ils mangeaient les souris toutes crues, même sans les écorcher. Notre capitaine donna à ce peuple le nom de *Patagons* [1]. Nous passâmes dans ce port, auquel nous donnâmes le nom de Saint-Julien [2], cinq mois, pendant lesquels il ne nous arriva aucune autre aventure que celle dont je viens de parler.

A peine eûmes-nous mouillé dans ce port que les capitaines des quatre autres vaisseaux firent un complot pour tuer le capitaine général. Ces traîtres étaient Jean

1. Ou grands pieds. Le nom de Patagonie fut ensuite donné au pays, qui fréquemment aussi fut appelé Terre Magellane ou Magellanique.
2. Qu'il a conservé.

de Carthagène, vehador[1] de l'escadre; Louis de Mendoza, trésorier; Antoine Cocca, et Gaspard de Casada. Le complot fut découvert : on écartela le premier, et le second fut poignardé. On pardonna à Gaspard de Casada, qui quelques jours après médita une nouvelle trahison. Alors le capitaine général, qui n'osait pas lui ôter la vie, parce qu'il avait été créé capitaine par l'empereur lui-même, le chassa de l'escadre et l'abandonna sur la terre des Patagons, avec un prêtre son complice[2].

Il nous arriva dans cet endroit un autre malheur. Le vaisseau *le Saint-Jacques*, qu'on avait détaché pour aller reconnaître la côte, fit naufrage parmi les rochers; cependant tout l'équipage se sauva comme par miracle. Deux matelots vinrent par terre au port où nous étions, nous apprendre ce désastre, et le capitaine général y envoya sur-le-champ des hommes avec quelques sacs de biscuit. L'équipage s'arrêta pendant deux mois dans l'endroit du naufrage pour recueillir les débris du vaisseau et les marchandises que la mer jetait successivement sur le rivage, et pendant ce temps on leur apportait de quoi subsister, quoique la distance fut de cent milles, et le chemin très incommode et fatigant, au milieu des épines et des broussailles, à travers lesquelles on était obligé de passer la nuit, n'ayant d'autre boisson que la glace qu'on était

1. *Vehador* en ancien portugais signifiait l'économe d'une société d'honneur. Quelques écrivains ont prétendu que ce Jean de Carthagène était évêque. Mais outre que Pigafetta n'aurait pas omis de signaler cette circonstance, il est probable que Magellan, par respect pour sa dignité ecclésiastique, ne l'eût pas châtié aussi cruellement.

2. On verra plus loin que ces deux hommes furent repris par un des vaisseaux retournant en Espagne.

forcé de casser, ce qui ne se faisait même pas sans peine.

Quant à nous, nous n'étions pas si mal dans ce port, quoique certains coquillages fort longs qu'on y trouvait en grande abondance ne fussent pas mangeables; quelques-uns contenaient des perles, mais fort petites. Nous trouvâmes aussi dans les environs des autruches [1], des renards, des lapins beaucoup plus petits que les nôtres, et des moineaux. Les arbres y donnent de l'encens.

Nous plantâmes une croix sur la cime d'une montagne voisine, que nous appelâmes Monte-Cristo, et prîmes possession de cette terre au nom du roi d'Espagne.

Nous partîmes enfin de ce port, et côtoyant la terre par le 50° 40′ de latitude méridionale, nous vîmes une rivière d'eau douce, où nous entrâmes [2]. Toute l'escadre faillit y faire naufrage à cause des vents furieux qui soufflaient et qui rendaient la mer fort grosse; mais Dieu et les Corps-Saints (c'est-à-dire les feux qui resplendissaient sur la pointe des mâts) nous secoururent et nous sauvèrent. Nous y passâmes deux mois pour approvisionner les vaisseaux d'eau et de bois. Nous nous y fournîmes aussi d'une espèce de poisson, long à peu près de deux pieds et fort couvert d'écailles, qui était assez bon à manger, mais nous ne pûmes pas en prendre la quantité qu'il nous aurait fallu. Avant d'abandonner cet endroit, le capitaine ordonna que

1. L'autruche de l'Amérique méridionale ou nandou, beaucoup plus petite que celle d'Afrique : les Brésiliens l'appelaient *nhauduguacu*. C'est le *rhea Americana* des naturalistes.

2. Rivière de Sainte-Croix, ainsi nommée parce que l'expédition y arriva le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Croix.

chacun de nous allât à confesse et communiât en bon chrétien.

En continuant notre route vers le sud, le 21 du mois d'octobre, étant par le 52° de latitude méridionale, nous trouvâmes un détroit que nous appelâmes le détroit des Onze-Mille-Vierges [1], parce que ce jour-là leur était consacré. Ce détroit, comme nous le vîmes par la suite, est long de quatre cent quarante milles ou cent dix lieues maritimes, qui sont de quatre milles chacune ; il a une demi-lieue de large, tantôt plus et tantôt moins, et va aboutir à une autre mer, que nous appelâmes mer Pacifique [2]. Ce détroit est environné de montagnes très élevées et chargées de neige ; et il est aussi très profond, de sorte que nous ne pouvions y jeter l'ancre que fort près de terre, par vingt-cinq à trente brasses d'eau.

Tout l'équipage était si persuadé que ce détroit n'avait point d'issue à l'ouest, qu'on ne se serait pas avisé même de la chercher, sans les grandes connaissances du capitaine général. Cet homme, aussi habile que courageux, savait qu'il fallait passer par un détroit fort caché, mais qu'il avait vu représenté sur une carte faite par Martin de Bohême, très excellent cosmographe, que le roi de Portugal gardait dans sa trésorerie.

Aussitôt que nous entrâmes dans cette eau, que l'on croyait n'être qu'une baie, le capitaine envoya

1. Ce détroit n'est autre que le détroit de Magellan proprement dit, qui a pris depuis le nom du célèbre navigateur. Le nom que Magellan lui avait donné est resté en partie au cap qui domine l'entrée de cette passe, et s'appelle sur les cartes *cap des Vierges*.

2. Ce nom est resté au vaste Océan qui s'étend à l'occident du continent américain. On aura plus loin la raison de ce baptême.

deux vaisseaux, le *Saint-Antoine* et la *Conception,* pour examiner où elle finissait où aboutissait; tandis que nous, avec la *Trinité* et la *Victoire,* les attendîmes à l'entrée

A la nuit il survint une terrible bourrasque, qui dura trente-six heures, et nous contraignit d'abandonner les ancres, et de nous laisser entraîner dans la baie au gré des flots et du vent. Les deux autres vaisseaux, qui furent aussi agités que nous, ne purent parvenir à doubler un cap pour nous rejoindre; de façon qu'en s'abandonnant aux vents, qui les portaient toujours vers le fond de ce qu'ils supposaient être une baie, ils s'attendaient à y échouer d'un moment à l'autre. Mais à l'instant qu'ils se croyaient perdus, ils virent une petite ouverture qu'ils prirent pour une anse de la baie, où ils s'enfoncèrent; et voyant que ce canal n'était pas fermé, ils continuèrent à le parcourir et se trouvèrent dans une autre baie, dans laquelle ils poursuivirent leur route, jusqu'à ce qu'ils se trouvèrent dans un autre détroit, d'où ils passèrent dans une autre baie encore plus grande que les précédentes. Alors, au lieu d'aller jusqu'au bout, ils jugèrent à propos de revenir rendre compte au capitaine général de ce qu'ils avaient vu.

Deux jours s'étaient passés sans que nous vissions reparaître les deux vaisseaux envoyés à la recherche du fond de la baie, de manière que nous les crûmes submergés par la tempête que nous venions d'essuyer; et voyant de la fumée à terre, nous conjecturâmes que ceux qui avaient eu le bonheur de se sauver avaient allumé des feux pour nous annoncer leur existence et leur détresse. Mais pendant que nous étions dans cette incertitude sur leur sort, nous les vîmes, cinglant à pleines

voiles et pavillons flottants, revenir vers nous ; et lorsqu'ils furent plus près, ils tirèrent plusieurs coups de bombarde en poussant des cris de joie. Nous en fîmes autant, et quand nous eûmes appris d'eux qu'ils avaient vu la continuation de la baie, ou, pour mieux dire, du détroit, nous nous joignîmes à eux pour continuer notre route s'il était possible.

Quand nous fûmes entrés dans la troisième baie dont je viens de parler, nous vîmes deux débouchés ou canaux, l'un au sud-est et l'autre au sud-ouest. Le capitaine général envoya les deux vaisseaux *le Saint-Antoine* et *la Conception* au sud-est, pour reconnaître si ce canal aboutissait à une mer ouverte. Le premier partit aussitôt et fit force de voiles sans vouloir attendre le second, qu'il voulait laisser en arrière, parce que le pilote avait l'intention de profiter de l'obscurité de la nuit pour rebrousser chemin et s'en retourner en Espagne par la même route que nous venions de faire.

Ce pilote était Etienne Gomez, qui haïssait Magellan par la seule raison que lorsque celui-ci vint en Espagne faire à l'empereur la proposition d'aller aux îles Moluques par l'ouest, Gomez avait demandé et était sur le point d'obtenir des caravelles pour une expédition dont il aurait été le commandant : cette expédition avait pour but de faire de nouvelles découvertes; mais l'arrivée de Magellan fit qu'on lui refusa sa demande et qu'il ne put obtenir qu'une place subalterne de pilote ; ce qui l'irritait néanmoins le plus, c'était de se trouver sous les ordres d'un Portugais. Pendant la nuit il se concerta avec les autres Espagnols de l'équipage. Ils mirent aux fers et blessèrent même le capitaine du vaisseau, Alvaro de Meschita, cousin germain du capi-

taine général, et le conduisirent ainsi en Espagne. Ils comptaient y amener aussi l'un des deux géants que nous avions pris, et qui était sur leur vaisseau; mais nous apprîmes à notre retour qu'il mourut en approchant de la ligne équinoxiale, dont il ne put supporter la grande chaleur[1].

Le vaisseau *la Conception*, qui ne pouvait suivre de près le *Saint-Antoine*, ne fit que croiser dans le canal pour attendre son retour; mais ce fut en vain.

Nous étions entrés avec les deux autres vaisseaux dans l'autre canal qui nous restait au sud-ouest, et, poursuivant notre navigation, nous parvînmes à une rivière que nous appelâmes la rivière des Sardines, à cause de l'immense quantité de ce poisson que nous y vîmes. Nous y mouillâmes pour attendre les deux autres vaisseaux, et y passâmes quatre jours; mais pendant ce temps on expédia une chaloupe bien équipée pour aller reconnaître le cap de ce canal, qui devait aboutir à une autre mer. Les matelots de cette embarcation revinrent le troisième jour et nous annoncèrent qu'ils avaient vu le cap où finissait le détroit, et une grande mer, c'est-à-dire l'Océan[2]. Nous en pleurâmes tous de joie. Ce cap fut appelé *il capo Dezeado* (cap Désiré), parce qu'en effet depuis longtemps nous désirions le voir.

Nous retournâmes en arrière pour rejoindre les deux autres vaisseaux de l'escadre, et ne trouvâmes que la

1. Ce vaisseau, qui retourna en effet en Espagne, prit à son bord, en repassant au port Saint-Julien, les deux hommes que Magellan avait abandonnés.

2. Ce détroit, d'ailleurs fort sinueux, et offrant de grandes difficultés de navigation aux navires à voiles, n'a pas moins de cinq cents kilomètres de longueur.

Conception. On demanda au pilote Jean Serano ce que l'autre navire était devenu. Il nous répondit qu'il le croyait perdu, parce qu'il ne l'avait plus revu du moment qu'il avait embouqué le canal. Le capitaine général donna ordre alors de le chercher partout, mais particulièrement dans le canal où il avait pénétré : il renvoya la *Victoire* jusqu'à l'embouchure du détroit, en ordonnant, si on ne le trouvait pas, de planter dans un endroit bien éminent un étendard au pied duquel on devait placer, dans une petite marmite, une lettre qui indiquait la route qu'on allait tenir, afin qu'il pût suivre l'escadre. Cette manière de s'avertir en cas de séparation avait été arrêtée au moment de notre départ. On planta de la même manière deux autres signaux sur des lieux éminents dans la première baie et sur une petite île de la troisième, dans laquelle nous vîmes quantité de loups marins et d'oiseaux. Le capitaine général avec la *Conception* attendit le retour de la *Victoire* près de la rivière des Sardines, et fit planter une croix sur une petite île, au pied de deux montagnes couvertes de neige, d'où la rivière tire son origine.

En cas que nous n'eussions pas découvert ce détroit pour passer d'une mer à une autre, le capitaine général avait déterminé de continuer sa route au sud jusque par le 75° de latitude méridionale, où pendant l'été il n'y a point de nuit, ou du moins très peu, comme il n'y a point de jour en hiver. Pendant que nous étions dans le détroit, nous n'avions que trois heures de nuit, et c'était au mois d'octobre [1].

1. Notons que les navigateurs, se trouvant dans l'hémisphère austral,

La terre de ce détroit, qui à gauche tourne au sud-est, est basse. Nous lui donnâmes le nom de détroit des Patagons. A chaque demi-lieue, on y trouve un port sûr, de l'eau excellente, du bois de cèdre, des sardines et une grande abondance de coquillages. Il y avait aussi des herbes, dont quelques-unes étaient amères, mais d'autres étaient bonnes à manger, surtout une espèce de céleri doux, qui croît autour des fontaines, dont nous nous nourrîmes faute de meilleurs aliments. Enfin je crois qu'il n'y a pas au monde de meilleur détroit que celui-là [1].

Au moment où nous débouchions dans l'Océan, nous fûmes témoins d'une chasse curieuse que quelques poissons faisaient à d'autres poissons. Il y en a de trois espèces, c'est-à-dire des dorades et des bonites [2], qui poursuivent les poissons appelés *colondrins* [3], espèce de poissons volants. Ceux-ci, quand ils sont poursuivis, sortent de l'eau, déploient leurs nageoires, qui sont assez longues pour leur servir d'ailes, et volent à la distance d'un coup d'arbalète; ensuite ils retombent dans l'eau. Pendant ce temps, leurs ennemis, guidés par leur ombre, les suivent, et au moment qu'ils rentrent dans l'eau, ils les prennent et les mangent. Ces

avaient les saisons en opposition avec celles de l'hémisphère boréal, et par conséquent les plus longs jours dans les derniers mois de l'année.

1. On verra dans la dernière partie du volume que cet éloge des diverses conditions du détroit n'est pas absolument mérité.

2. Espèce de thon.

3. Poissons de la famille des *Esoces,* dont notre brochet commun est le type. Les *Exocets* ou poissons volants ont les nageoires pectorales très développées, qui leur permettent de s'élancer loin de l'eau et de se maintenir en l'air tant que ces appendices conservent leur humidité; leur semblant de vol a pour but d'échapper aux poissons voraces qui les poursuivent, mais le plus souvent ils n'évitent ce premier danger que pour devenir la proie de certains oiseaux de mer qui les guettent.

poissons volants ont au delà d'un pied de long et sont une excellente nourriture.

Pendant le voyage j'entretenais le mieux que je pouvais le géant patagon qui était sur notre vaisseau, et, au moyen d'une espèce de pantomime, je lui demandai le nom patagon de plusieurs objets, de manière que je parvins à en former un petit vocabulaire. Il s'y était si bien accoutumé qu'à peine me voyait-il prendre la plume et le papier, qu'il venait aussitôt me dire les noms des objets qu'il avait sous les yeux et des opérations qu'il me voyait faire. Il nous fit voir, entre autres, la manière dont on allume le feu dans son pays : c'est-à-dire en frottant un morceau de bois pointu contre un autre, jusqu'à ce que le feu prenne à une espèce de moelle d'arbre, qu'on place entre les deux morceaux de bois. Un jour que je lui montrai la croix et que je la baisai, il me fit entendre par ses gestes que Setebos m'entrerait dans le corps et me ferait mourir. Lorsqu'il se sentit à l'extrémité dans sa dernière maladie, il demanda la croix, qu'il baisa, et nous pria de le faire baptiser; ce que nous fîmes, en lui donnant le nom de Paul.

LIVRE II

SORTIE DU DÉTROIT JUSQU'A LA MORT DU CAPITAINE MAGELLAN ET NOTRE DÉPART DE ZUBU

Le mercredi 28, novembre, nous débouquâmes du détroit pour entrer dans la grande mer, à laquelle nous donnâmes ensuite le nom de mer Pacifique, et dans laquelle nous naviguâmes pendant le cours de trois mois et vingt jours, sans goûter d'aucune nourriture fraîche. Le biscuit que nous mangions n'était plus du pain, mais une poussière mêlée de vers qui en avaient dévoré toute la substance, et qui de plus était d'une puanteur insupportable, étant imprégné d'urine de souris. L'eau que nous étions obligés de boire était également putride et puante. Nous fûmes même contraints, pour ne pas mourir de faim, de manger des morceaux de cuir de bœuf, dont on avait recouvert la grande vergue pour empêcher que le bois ne rongeât les cordes. Ces cuirs, toujours exposés à l'eau, au soleil et aux vents, étaient si durs qu'il fallait les faire tremper pendant quatre à cinq jours dans la mer pour les rendre un peu tendres; ensuite nous les mettions sur de la braise pour les manger. Souvent même nous avons été réduits à nous nourrir de sciure de bois; et les souris même, si dégoûtantes pour

l'homme, étaient devenues un mets si recherché qu'on les payait jusqu'à un demi-ducat la pièce.

Ce n'était pas là tout encore. Notre plus grand malheur était de nous voir attaqués d'une espèce de maladie par laquelle les gencives se gonflaient au point de surmonter les dents tant de la mâchoire supérieure que de l'inférieure, et ceux qui en étaient attaqués ne pouvaient prendre aucune nourriture[1]. Dix-neuf d'entre nous en moururent, et parmi eux était le géant patagon et un Brésilien, que nous avions conduits avec nous. Outre les morts, nous avions vingt-cinq à trente matelots malades, qui souffraient des douleurs dans les bras, dans les jambes et dans quelques autres parties du corps; mais ils en guérirent. Quant à moi, je ne puis trop remercier Dieu de ce que pendant tout ce temps et au milieu de tant de malades je n'ai pas éprouvé la moindre indisposition.

Pendant cet espace de trois mois et vingt jours, nous parcourûmes à peu près quatre mille lieues dans cette mer, que nous appelâmes Pacifique, parce que durant le temps de notre traversée nous n'essuyâmes pas la moindre tempête[2]. Nous ne découvrîmes non plus pendant ce temps aucune terre, excepté deux îles désertes, où nous ne trouvâmes que des oiseaux et des arbres, et par cette raison nous les désignâmes par le nom d'*îles Infortunées*.[3] Nous ne trouvâmes point de fond le

1. Effets ordinaires du scorbut, maladie que rendait autrefois très fréquente la mauvaise alimentation des longues traversées, notamment l'usage des viandes salées.

2. Comme le remarque avec raison le traducteur, le nom que cette mer reçut pour avoir été favorable aux navires de Magellan n'implique pas qu'elle justifie régulièrement une pareille dénomination. Bougainville Cook, par exemple, ne l'auraient certes pas baptisée ainsi.

3. Pigafetta ne donne pas des renseignements assez précis pour qu'il

long de leurs côtes et ne vîmes que plusieurs requins. Elles sont à deux cents lieues l'une de l'autre. La première est par le 15° de latitude méridionale; la seconde par le 9°. D'après le sillage de notre vaisseau, que nous prîmes par le moyen de la chaîne de la poupe (bloc), nous parcourions chaque jour soixante à soixante-dix lieues; et si Dieu et sa sainte Mère ne nous eussent pas accordé une heureuse navigation, nous aurions tous péri de faim dans une si vaste mer. Je ne pense pas que personne à l'avenir veuille entreprendre un pareil voyage [1].

Si en sortant du détroit nous avions continué à courir vers l'ouest, sur le même parallèle, nous aurions fait le tour du monde, et, sans rencontrer aucune terre, nous serions revenus par le cap Désiré au cap des Onze-Mille-Vierges, qui tous les deux sont par le 50° de latitude méridionale.

Le pôle antarctique n'a pas les mêmes étoiles que le pôle arctique; mais on y voit deux amas de petites étoiles nébuleuses, qui paraissent des *nubécules,* à peu de distance l'une de l'autre [2]. Au milieu de ces amas de petites étoiles on en découvre deux fort grandes et fort brillantes, mais dont le mouvement est peu apparent : elles indiquent le pôle antarctique [3]. Quoique l'aiguille

soit possible de déterminer la position des *îles Infortunées,* mais d'après des cartes qui accompagnaient le manuscrit sur lequel la traduction a été faite, il semblerait indiquer que ces îles appartiennent à l'archipel de la Société.

1. Cinquante-six ans s'écoulèrent avant qu'aucun autre navigateur fît le tour du globe. Ce fut Drake qui, en 1578, traversa cette mer le premier après Magellan.

2. Les astronomes ont donné à ces groupes stellaires le nom de *Nuées de Magellan.*

3. Les étoiles qui correspondent à l'axe polaire antarctique sont toutes, contrairement à ce qui est dit ici, fort peu apparentes.

aimantée déclinât un peu du véritable nord, elle cherchait cependant toujours le pôle arctique ; mais elle n'agissait pas avec autant de force que lorsqu'elle est vers son propre pôle. Lorsque nous fûmes en pleine mer, le capitaine général indiqua à tous les pilotes le point où ils devaient aller, et leur demanda quelle route ils pointaient sur leurs cartes. Tous lui répondirent qu'ils pointaient selon les ordres qu'il leur avait donnés : il répliqua qu'ils pointaient à faux et qu'il fallait aider l'aiguille, parce que, se trouvant dans le sud, elle n'avait pas, pour chercher le véritable nord, autant de force qu'elle en avait du côté du nord même[1]. Étant au milieu de la mer, nous découvrîmes à l'ouest cinq étoiles fort brillantes placées exactement en forme de croix[2].

Nous naviguâmes entre l'ouest et le nord-ouest-quart-nord-ouest, jusqu'à ce que nous arrivâmes sous la ligne équinoxiale, à 122° de longitude de la ligne de démarcation. Cette ligne de division est à 30° à l'ouest du premier méridien, qui est à 3° à l'ouest du cap Vert.

Dans notre route nous rangeâmes les côtes de deux îles très élevées, dont l'une est par le 20° de latitude

1. Assertion erronée : l'aiguille subit là comme ailleurs, et avec autant de force, l'influence magnétique : mais l'expérience seule a pu déterminer pour les diverses régions du globe les conditions de déclinaison avec lesquelles les navigateurs doivent compter.

2. C'est la célèbre *croix du Sud,* que dès le commencement du quatorzième siècle Dante a mentionnée dans son poème (*Purgat.*, ch. 1er), sur quoi l'on a voulu prétendre que l'auteur de la *Divine Comédie* avait le don de vision surnaturelle. Mais la croix du Sud devenant visible dès qu'on arrive vers le 10° en deçà de l'équateur, et par conséquent se montrant à l'horizon des caps avancés de l'Inde, que visitaient alors les marchands italiens, rien d'étonnant à ce que cette constellation ait été signalée au poète par le récit verbal ou écrit d'un de ses compatriotes.

méridionale, et l'autre par le 15°. La première s'appelle Cipangu, et la seconde Sumbdit-Pradit[1].

Après que nous eûmes dépassé la ligne, nous naviguâmes entre l'ouest et le nord-ouest-quart-ouest. Ensuite nous courûmes deux cents lieues à l'ouest; après quoi nous changeâmes de nouveau de direction en courant à quart de sud-ouest, jusqu'à ce que nous fûmes par le 13° de latitude septentrionale. Nous espérions arriver par cette route au cap de Gatticara, que les cosmographes ont placé sous cette latitude ; mais ils se sont trompés, ce cap étant à 12° plus au nord[2]. Il faut cependant leur pardonner cette erreur, puisqu'ils n'ont pas, comme nous, visité ces parages.

Lorsque nous eûmes couru soixante-dix lieues dans cette direction, étant par le 12° de latitude septentrionale et par le 146° de longitude, le 6 de mars, qui était un mercredi, nous découvrîmes au nord-ouest une petite île et ensuite deux autres au sud-ouest[3]. La première était plus élevée et plus grande que les deux autres. Le capitaine général voulait s'arrêter à la plus grande pour y prendre des rafraîchissements et des provisions; mais cela ne nous fut pas possible, parce que les insulaires venaient sur nos vaisseaux et volaient tantôt une chose et tantôt une autre, sans qu'il nous fût possible de les en empêcher. Ils voulaient nous obliger à amener nos voiles et à nous rendre à terre ; ils eurent même l'adresse d'enlever l'esquif qui était attaché à notre arrière. Alors le capitaine irrité fit une

1. On a beaucoup discuté, mais sans pouvoir s'accorder, sur la position de ces deux îles. Marco-Polo donne ce nom de Cipangu au Japon.

2. Autre sujet à discussion sans issue.

3. Probablement l'île de *Guahan*, au sud du groupe des îles *Mariannes*.

descente à terre avec quarante hommes armés, brûla quarante à cinquante maisons, ainsi que plusieurs de leurs canots, et leur tua sept hommes. Il recouvra de cette manière l'esquif; mais il ne jugea pas à propos de s'arrêter dans cette île après tous ces actes d'hostilité. Nous continuâmes donc notre route dans la même direction.

Au moment où nous descendions à terre pour y punir les insulaires, nos malades nous prièrent que si quelqu'un des habitants venait à être tué, on leur en apportât les intestins, étant persuadés qu'ils serviraient à les guérir en peu de temps.

Lorsque nos gens blessaient les insulaires avec leurs flèches, de manière à les traverser d'outre en outre, ces malheureux tâchaient de retirer ces flèches de leur corps tantôt par un bout et tantôt par l'autre; après quoi ils les regardaient avec surprise, et souvent ils mouraient de la blessure; ce qui ne laissait pas de nous faire pitié. Cependant lorsqu'ils nous virent partir, ils nous suivirent avec plus de cent canots, et nous montraient du poisson, comme s'ils voulaient nous le vendre ; mais lorsqu'ils étaient près de nous, ils nous lançaient des pierres et prenaient la fuite. Nous passâmes à pleines voiles au milieu d'eux; mais ils surent éviter avec beaucoup d'adresse nos vaisseaux. Nous vîmes aussi dans leurs canots des femmes qui pleuraient et s'arrachaient les cheveux, probablement parce que nous avions tué leurs maris.

Ces peuples ne connaissent aucune loi et ne suivent que leur propre volonté. Il n'y a parmi eux ni roi ni chef. Il n'adorent rien, et vont tout nus. Quelques-uns d'entre eux ont une longue barbe, des cheveux noirs

noués sur le front et qui leur descendent jusqu'à la ceinture. Ils portent aussi de petits chapeaux de palmier. Ils sont grands et fort bien faits. Leur teint est d'une couleur olivâtre ; mais on nous dit qu'ils naissaient blancs et qu'ils devenaient bruns avec l'âge. Ils ont l'art de se colorer les dents de rouge et de noir, ce qui passe chez eux pour une beauté. Les femmes sont jolies, d'une belle taille et moins brunes que les hommes. Elles ont les cheveux fort noirs, plats et tombant à terre. Elles ne sont vêtues que d'un tablier étroit de toile, ou plutôt d'une écorce mince comme du papier, qu'on tire de l'aubier du palmier. Elles ne travaillent que dans leurs maisons à faire des nattes et des corbeilles avec les feuilles de palmier, et d'autres ouvrages semblables pour l'usage domestique. Les uns et les autres s'oignent les cheveux et tout le corps d'huile de coco et de séséli.

Ce peuple se nourrit d'oiseaux, de poissons volants, de patates, d'une espèce de figues longues d'un demi-pied, de cannes à sucre et d'autres fruits semblables. Leurs maisons sont de bois, couvertes de planches, sur lesquelles on étend les feuilles de leurs figuiers, longues de quatre pieds. Ils ont des chambres assez propres avec des solives et des fenêtres, et leurs lits assez doux sont faits de nattes de palmier très fines étendues sur de la paille assez molle. Ils n'ont pour toute arme que des lances, garnies par le bout d'un os pointu de poisson. Les habitants de ces îles sont pauvres, mais très adroits et surtout voleurs habiles ; c'est pourquoi nous les appelâmes *îles des Larrons* [1].

1. Elles furent ensuite appelées *îles des Voiles*, à cause du grand nombre de navires qui hantaient constamment ces parages ; mais du temps de Philippe IV, roi d'Espagne, on les nomma *îles Mariannes*, en l'hon-

Leur amusement est de se promener avec leurs femmes dans des canots semblables aux gondoles des environs de Venise; mais ils sont beaucoup plus étroits; tous sont peints en noir, en blanc ou en rouge. La voile est faite de feuilles de palmier cousues ensemble et a la forme d'une voile latine. Elle est toujours placée d'un côté, et du côté opposé, pour donner un équilibre à la voile et en même temps pour soutenir le canot, ils attachent une grosse poutre pointue d'un côté avec des perches en travers pour la soutenir [1]. C'est ainsi qu'ils naviguent sans danger. Leur gouvernail ressemble à une pelle de boulanger, c'est-à-dire que c'est une perche au bout de laquelle est attachée une planche. Ils ne font point de différence entre la proue et la poupe, et c'est pourquoi ils ont un gouvernail à chaque bout. Ils sont bons nageurs et ne craignent pas de se hasarder en pleine mer comme des dauphins.

Ils furent si émerveillés et si surpris de nous voir, que nous eûmes lieu de croire qu'ils n'avaient vu jusqu'alors d'autres hommes que les habitants de leurs îles.

Le seizième jour du mois de mars, au lever du soleil, nous nous trouvâmes près d'une terre élevée à trois cents lieues des îles des Larrons. Nous nous aperçûmes bientôt que c'était une île. Elle se nomme Zamal [2].

neur de sa femme, Marie d'Autriche. Beaucoup de cartes, même modernes, leur ont cependant conservé — pour ainsi dire en sous-titre — le nom que leur avait donné Magellan. L'ensemble des îles dont les Mariannes font partie est d'ailleurs appelé archipel de Magellan.

1. C'est le balancier, fort bien imaginé par ces peuples, pour ne pas chavirer avec des embarcations très étroites portant des voiles de nattes assez pesantes. Cook a fait un grand éloge de ces canots à balancier.

2. Sur les cartes modernes, Samar, une des îles principales du groupe des Philippines.

Derrière cette île il y en a une autre qui n'est point habitée, et nous sûmes ensuite qu'on l'appelait Humunu. C'est ici que le capitaine général voulut prendre terre le lendemain pour faire aiguade avec plus de sûreté, et jouir de quelque repos après un si long et si pénible voyage. Il y fit aussitôt dresser deux tentes pour les malades, et ordonna de tuer une truie [1].

Le lundi 18 du mois, dans l'après-dîner, nous vîmes venir vers nous une barque avec neuf hommes. Le capitaine général ordonna que personne ne fît le moindre mouvement ou ne dît le moindre mot sans sa permission. Quand ils furent à terre, leur chef s'adressa au capitaine général en lui témoignant par des gestes le plaisir qu'il avait de nous voir. Quatre des plus ornés d'entre eux restèrent auprès de nous; les autres allèrent appeler leurs compagnons, qui étaient occupés à la pêche, et revinrent avec eux.

Le capitaine, les voyant si paisibles, leur fit donner à manger et leur offrit en même temps quelques bonnets rouges, de petits miroirs, des peignes, des grelots, des boccassins [2], quelques bijoux d'ivoire et autres bagatelles semblables. Les insulaires, charmés de la politesse du capitaine, lui donnèrent du poisson, un vase plein de vin de palmier, qu'ils appellent *uraca*, des bananes longues de plus d'une palme, d'autres plus petites et de meilleur goût, et deux fruits du cocotier. Ils nous indiquèrent en même temps par des gestes qu'ils n'avaient alors rien d'autre à nous offrir, mais que dans quatre jours ils reviendraient à nous, et nous ap-

1. Prise sans doute à l'île des Larrons, où les cochons étaient très nombreux à l'état sauvage et domestique.
2. Espèce de toile fort en usage en ce temps-là.

porteraient du riz, qu'ils appellent *umai,* des noix de coco et d'autres vivres.

Les noix de coco sont les fruits d'une espèce de palmier, dont ils tirent leur pain, leur vin, leur huile et leur vinaigre. Pour avoir le vin, ils font à la cime du palmier une incision qui pénètre jusqu'à la moelle, et d'où sort goutte à goutte une liqueur qui ressemble au moût blanc, mais qui est un peu aigrelet. On reçoit cette liqueur dans les tuyaux d'un roseau de la grosseur de la jambe, qu'on attache à l'arbre, et qu'on a soin de vider deux fois par jour, le matin et le soir. Le fruit de ce palmier est de la grosseur de la tête d'un homme, quelquefois même il est plus gros. Sa première écorce, qui est verte, a deux doigts d'épaisseur : elle est composée de filaments, dont ils se servent pour faire des cordes pour amarrer leurs barques. Ensuite on trouve une seconde écorce plus dure et plus épaisse que celle de la noix. Ils brûlent cette écorce, et en tirent une poudre pour leur usage. Il y a dans l'intérieur une moelle blanche de l'épaisseur d'un doigt, qu'on mange en guise de pain avec la viande et le poisson. Dans le centre de la noix et au milieu de cette moelle on trouve une liqueur limpide, douce et corroborative. Si, après avoir versé cette liqueur dans un vase, on la laisse reposer, elle prend la consistance d'une pomme. Pour avoir de l'huile on prend la noix, dont on laisse putréfier la moelle avec la liqueur ; ensuite on la fait bouillir, et il en résulte une huile épaisse comme du beurre. Pour obtenir du vinaigre, on laisse reposer la liqueur seule, laquelle étant exposée au soleil devient acide et semblable au vinaigre qu'on fait avec du vin blanc. Nous en faisions aussi une liqueur

qui ressemblait au lait de chèvre, en grattant la moelle, la détrempant dans sa liqueur même et la passant ensuite par un linge. Les cocotiers ressemblent aux palmiers qui portent les dattes; mais leurs troncs n'ont pas un si grand nombre de nœuds, sans être cependant bien lisses. Une famille de dix personnes peut subsister avec deux cocotiers en faisant alternativement chaque semaine des trous à l'un et laissant reposer l'autre, afin qu'un écoulement continuel de la liqueur ne le fasse pas périr. On nous a dit qu'un cocotier vit un siècle entier.

Les insulaires se familiarisèrent beaucoup avec nous, et c'est par ce moyen que nous pûmes apprendre d'eux les noms de plusieurs choses, et surtout des objets qui nous environnaient. C'est d'eux aussi que nous apprîmes que leur île s'appelait Zuluan. Elle n'est pas fort grande. Ils étaient polis et honnêtes. Par amitié pour notre capitaine, ils le conduisirent dans leurs canots aux magasins de leurs marchandises, tels que clous de girofle, cannelle, poivre, noix muscade, macis, or, etc., etc., et nous firent connaître par leurs gestes que les pays vers lesquels nous dirigions notre course fournissaient abondamment de toutes ces denrées. Le capitaine général les invita à son tour à se rendre sur son vaisseau, où il étala tout ce qui pouvait les flatter par la nouveauté. Au moment qu'ils allaient partir il fit tirer un coup de bombarde, qui les épouvanta étrangement; de sorte que plusieurs étaient sur le point de se jeter à la mer pour s'enfuir; mais on n'eut pas beaucoup de peine à leur persuader qu'ils n'avaient rien à craindre, de sorte qu'ils nous quittèrent assez tranquillement et même de bonne grâce, en nous as-

surant qu'ils reviendraient incessamment, comme ils nous l'avaient promis auparavant. L'île déserte sur laquelle nous nous étions établis est nommée Humunu par les insulaires, mais nous l'appelâmes l'*Aiguade aux bons indices* (*Acquada da li buoni segnali*), parce que nous y avions trouvé deux fontaines d'une eau excellente, et que nous aperçûmes les premiers indices d'or dans ce pays. On y trouve aussi du corail blanc, et il y a des arbres dont les fruits, plus petits que nos amandes, ressemblent aux pignons de pin[1]. Il y a aussi plusieurs espèces de palmiers, dont quelques-unes donnent des fruits bons à manger, tandis que d'autres n'en produisent point.

Ayant aperçu autour de nous une quantité d'îles, le cinquième dimanche de carême, qu'on appelle de Lazare, nous leur donnâmes le nom d'archipel de Saint-Lazare[2]. Il est par le 10° de latitude septentrionale et à 161° de longitude de la ligne de démarcation.

Le vendredi 22 du mois, les insulaires tinrent parole, et vinrent avec deux canots remplis de noix de coco, d'oranges, une cruche pleine de vin de palmier, et un coq pour nous faire voir qu'ils avaient des poules. Nous achetâmes tout ce qu'ils apportèrent. Leur chef était un vieillard; son visage était peint, et il avait des pendants d'oreilles d'or. Ceux de sa suite avaient des bracelets d'or aux bras et des mouchoirs autour de la tête.

1. Peut-être le pistachier.

2. On les a appelées ensuite *Philippines*, du nom de Philippe d'Autriche, fils de Charles-Quint. La position qui leur est ici attribuée par Pigafetta semble avoir été à dessein mal indiquée, dans le but de laisser en deçà de la *ligne de démarcation* cet archipel, qui est en réalité au delà, et qui dès lors, de par la décision papale, devait être attribué aux Portugais.

Nous passâmes huit jours près de cette île, et le capitaine allait journellement à terre visiter les malades, à qui il portait du vin de cocotier qui leur faisait beaucoup de bien.

Les habitants des îles près de celle où nous étions avaient de si grands trous aux oreilles, et le bout en était si allongé qu'on pouvait y passer le bras [1].

Ces peuples sont de couleur olivâtre et généralement assez replets. Ils se tatouent et se graissent tout le corps avec de l'huile de cocotier et de gengeli, pour se garantir, disent-ils, du soleil et du vent. Ils ont les cheveux noirs et si longs qu'ils leur tombent sur la ceinture. Leurs armes sont des coutelas, des boucliers, des massues et des lances garnies d'or. Pour instruments de pêche, ils ont des dards, des harpons et des filets faits à peu près comme les nôtres. Leurs embarcations ressemblent aussi à celles dont nous nous servons.

Le lundi saint 25 mars, je courus le plus grand danger. Nous étions sur le point de faire voile, et je voulais pêcher; ayant, pour me placer commodément, mis le pied sur une vergue mouillée par la pluie, le pied me glissa, et je tombai dans la mer sans être aperçu de personne. Heureusement la corde d'une voile qui pendait dans l'eau se présenta à moi; je m'y attachai, et criai avec tant de force qu'on m'entendit et qu'on vint me sauver avec l'esquif; ce qu'il ne faut pas attribuer sans doute à mon propre mérite, mais à la protection miséricordieuse de la très sainte Vierge.

Nous partîmes le même jour, et, gouvernant entre l'ouest et le sud-ouest, nous passâmes au milieu de

1. Plusieurs navigateurs ont cité des faits analogues pour divers peuples de l'océan Pacifique.

quatre îles appelées Cenalo, Huinangan, Ibusson et Abarien.

Le jeudi 28 mars, ayant vu pendant la nuit du feu dans une île, le matin nous mîmes le cap sur elle; et lorsque nous en fûmes à peu de distance, nous vîmes une petite barque, qu'on appelle *boloto,* avec huit hommes, s'approcher de notre vaisseau. Le capitaine avait un esclave natif de Sumatra : il essaya de leur parler dans la langue de son pays; ils le comprirent et vinrent se placer à quelque distance de notre vaisseau, mais ils ne voulurent pas monter sur notre bord et semblaient même craindre de nous approcher trop. Le capitaine, voyant leur méfiance, jeta à la mer un bonnet rouge et quelques autres bagatelles attachées sur une planche. Ils les prirent et en témoignèrent beaucoup de joie, mais ils partirent aussitôt, et nous sûmes ensuite qu'ils s'étaient empressés d'aller avertir leur roi de notre arrivée.

Deux heures après, nous vîmes venir à nous deux *balangais* (nom qu'ils donnent à leurs grandes barques), tout remplis d'hommes. Le roi était dans le grand, sous une espèce de dais formé de nattes. Quand le roi fut près de notre vaisseau, l'esclave du capitaine lui parla; ce qu'il comprit très bien, car les rois de ces îles parlent plusieurs langues. Il ordonna à quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient de monter sur le vaisseau; mais il resta lui-même dans son balangai, et aussitôt que les siens furent de retour, il partit.

Le capitaine fit un accueil fort affable à ceux qui étaient montés sur le vaisseau, et leur donna aussi quelques présents. Le roi l'ayant su, avant de partir, voulut donner au capitaine un lingot d'or et une cor-

beille pleine de gingembre; mais le capitaine, en le remerciant, refusa d'accepter ce présent. Vers le soir nous allâmes avec l'escadre mouiller près de la maison du roi.

Le jour suivant, le capitaine envoya à terre l'esclave qui lui servait d'interprète, pour dire au roi que s'il avait quelques vivres à nous envoyer, nous les payerions bien, en l'assurant en même temps que nous n'étions pas venus vers lui pour commettre des hostilités, mais pour être ses amis. Sur cela, le roi vint lui-même au vaisseau dans notre chaloupe, avec six ou huit de ses principaux sujets. Il monta à bord, embrassa le capitaine, et lui fit présent de trois vases de porcelaine [1] pleins de riz cru et couverts de feuilles, de deux dorades assez grosses et de quelques autres objets. Le capitaine lui offrit à son tour une veste de drap rouge et jaune faite à la turque et un bonnet rouge fin. Il fit aussi quelques présents aux hommes de sa suite : aux uns il donna des miroirs, aux autres des couteaux. Ensuite il fit servir le déjeuner et ordonna à l'esclave interprète de dire au roi qu'il voulait vivre en frère avec lui, ce qui parut lui faire grand plaisir.

Il étala ensuite devant le roi des draps de différentes couleurs, des toiles, des couteaux et autres marchandises. Il lui fit voir aussi toutes les armes à feu jusqu'à la grosse artillerie, et ordonna même de tirer quelques coups de canon, dont les insulaires furent fort

1. L'archipel des Philippines étant relativement voisin des côtes et des îles chinoises, on s'explique ce don d'un vase de porcelaine, comme s'expliquera plus tard la possession par les indigènes de beaucoup d'objets provenant évidemment des industries chinoise et japonaise. Nous verrons bientôt d'ailleurs une jonque (navire chinois) signalée dans les ports de l'archipel.

épouvantés. Il fit armer de toutes pièces un d'entre nous, et chargea trois hommes de lui donner des coups d'épée et de stylet, pour montrer au roi que rien ne pouvait blesser un homme armé de cette manière; ce qui le surprit beaucoup, et, se tournant vers l'interprète, il lui fit dire au capitaine qu'un tel homme pourrait combattre contre cent.

« Oui, répondit l'interprète au nom du capitaine, et chacun des trois vaisseaux a deux cents hommes armés de cette façon. »

On lui fit examiner ensuite séparément chaque pièce de l'armure et toutes nos armes, en lui montrant la manière dont on s'en servait.

Après cela le capitaine le conduisit au château d'arrière, et s'étant fait apporter la carte et la boussole, il lui expliqua, à l'aide de l'interprète, comment il avait trouvé le détroit pour venir dans la mer où nous étions, et combien de lunes il avait passé en mer sans apercevoir la terre.

Le roi, étonné de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, prit congé du capitaine, en le priant d'envoyer avec lui deux des siens pour leur faire voir, à son tour, quelques particularités de son pays. Le capitaine me nomma avec un autre pour accompagner le roi.

Lorsque nous mîmes pied à terre, le roi leva les mains au ciel, et se tourna ensuite vers nous; nous en fîmes autant, ainsi que tous ceux qui nous suivaient. Le roi me prit alors par la main, et un des principaux en fit de même à mon camarade, et nous nous rendîmes ainsi sous une espèce de hangar fait de roseaux, où était un balangai qui avait environ cinquante pieds de long et qui ressemblait à une galère. Nous nous

assîmes sur la poupe, et tâchâmes de nous faire entendre par des gestes, parce que nous n'avions point d'interprète avec nous. Ceux de la suite du roi l'entouraient, se tenant debout, armés de lances et de boucliers.

On nous servit alors un plat de chair de porc, avec une grande cruche pleine de vin. A chaque bouchée de viande nous buvions une écuelle de vin, et lorsqu'on ne vidait pas entièrement l'écuelle (ce qui n'arrivait guère), on versait le reste dans une autre cruche. L'écuelle du roi était toujours couverte, et personne n'osait y toucher que lui et moi. Toutes les fois que le roi voulait boire, il levait avant de prendre l'écuelle les mains au ciel, les tournait ensuite vers nous, et au moment qu'il la prenait avec la main droite, il étendait vers moi la gauche le poing fermé, de manière que la première fois qu'il fit cette cérémonie, je crus qu'il allait me donner un coup de poing; et il restait dans cette attitude pendant tout le temps qu'il buvait; m'étant aperçu que tous les autres l'imitaient en cela, j'en fis autant avec lui. Ce fut ainsi que nous fîmes notre repas, et je ne pus me dispenser de manger de la viande quoique ce fût un vendredi saint.

Avant que l'heure de souper n'arrivât, je présentai au roi plusieurs choses que j'avais sur moi pour cet effet, et lui demandai en même temps les noms de plusieurs objets dans leur langue : ils furent surpris de me les voir écrire.

Le souper vint : on porta de grands plats de porcelaine, dont l'un contenait du riz, et l'autre du porc cuit dans son bouillon. On suivit en soupant les mêmes cérémonies qu'au goûter. Nous passâmes de là au palais du roi, qui avait la forme d'une meule de foin. Il

était couvert de feuilles de bananier et se trouvait soutenu par quatre grosses poutres, assez loin de terre pour que nous eussions besoin d'une échelle pour y monter.

Quand nous y fûmes, le roi nous fit asseoir sur des nattes de roseaux avec les jambes croisées, comme les tailleurs sur leur table. Une demi-heure après, on apporta un plat de poisson rôti coupé par morceaux, du gingembre qu'on venait de cueillir et du vin. Le fils aîné du roi étant survenu, il le fit asseoir à notre côté. On servit alors deux autres plats, un de poisson cuit dans son bouillon et l'autre de riz, pour en manger avec le prince héréditaire. Mon compagnon de voyage but sans mesure et s'enivra.

Leurs chandelles sont faites d'une espèce de résine d'arbre qu'ils appellent *anime,* qu'on enveloppe dans des feuilles de palmier ou de figuier.

Le roi, après nous avoir fait signe qu'il voulait se coucher, s'en alla et nous laissa avec son fils, avec qui nous dormîmes sur une natte de roseaux, ayant la tête appuyée sur des oreillers faits de feuilles d'arbre.

Le lendemain, le roi vint me voir dans la matinée, et, m'ayant pris par la main, me conduisit dans l'endroit où nous avions soupé la veille, pour y déjeuner ensemble ; mais comme notre chaloupe était venue nous chercher, je fis mes excuses au roi et partis avec mon compagnon. Le roi était de très bonne humeur ; il nous baisa les mains, et nous baisâmes les siennes.

Son frère, qui était roi d'une autre île, vint avec nous accompagné de trois hommes. Le capitaine général le retint à dîner et lui fit présent de plusieurs bagatelles.

Le roi, qui nous accompagna, nous dit qu'on trouvait dans son île des morceaux d'or gros comme des noix, et même comme des œufs, mêlés avec de la terre qu'on passait au crible pour les trouver, et que tous les vases et même quelques ornements de sa maison étaient de ce métal. Il était vêtu fort proprement selon l'usage du pays, et c'était le plus bel homme que j'aie vu parmi ces peuples. Ses cheveux noirs lui tombaient sur les épaules; un voile de soie lui couvrait la tête, et il portait aux oreilles deux anneaux d'or. De la ceinture jusqu'aux genoux il était couvert d'un drap de coton brodé en soie ; il portait au côté une espèce de dague ou d'épée qui avait un manche d'or fort long ; le fourreau était de bois très bien travaillé. Sur chacune de ses dents on voyait trois taches d'or, de manière qu'on aurait dit qu'il avait toutes ses dents liées avec ce métal[1]. Il était parfumé de storax et de benjoin. Sa peau était peinte, mais le fond en était olivâtre.

Il fait son séjour ordinaire dans une île où sont les pays de Butuan et de Mindanas ; mais quand les deux rois veulent conférer ensemble, ils se rendent dans l'île de Massana, où nous étions actuellement. Le premier s'appelle rajah (roi) Colambu, et l'autre rajah Siagu.

Le jour de Pâques, qui était le dernier du mois de mars, le capitaine général envoya le matin de bonne heure à terre l'aumônier avec quelques matelots pour y faire les préparatifs nécessaires pour dire la messe, et en même temps il dépêcha l'interprète vers le roi pour lui dire que nous nous rendrions dans l'île, non

1. D'après un voyageur, certains habitants de Macassar se faisaient arracher les dents pour les remplacer par des dents d'or.

pour dîner avec lui, mais pour remplir une cérémonie de notre culte. Le roi approuva tout et nous envoya deux porcs tués.

Nous descendîmes à terre au nombre de cinquante, n'ayant pas notre entière armure, mais étant cependant armés et habillés le plus proprement possible; au moment où nos chaloupes touchèrent au rivage, on tira six coups de bombarde en signe de paix. Nous sautâmes à terre, où les deux rois, qui étaient venus à notre rencontre, embrassèrent le capitaine et le mirent au milieu. Nous allâmes ainsi, en marchant en ordre, jusqu'à l'endroit où l'on devait dire la messe, qui n'était pas fort éloigné du rivage.

Avant qu'on commençât la messe, le capitaine jeta de l'eau musquée sur les deux rois. Au temps de l'oblation, ils allèrent comme nous baiser la croix; mais ils ne firent point l'offrande. A l'élévation, ils adorèrent l'eucharistie avec les mains jointes, imitant toujours ce que nous faisions. Dans ce moment, les vaisseaux, ayant reçu le signal, firent une décharge générale de l'artillerie. Après la messe, quelques-uns d'entre nous communièrent, et ensuite le capitaine fit exécuter une danse avec des épées, ce qui fit beaucoup de plaisir aux deux rois.

Après cela, il fit apporter une grande croix garnie des clous et de la couronne d'épines, devant laquelle nous nous prosternâmes, et les insulaires nous imitèrent encore en cela. Alors le capitaine fit dire aux rois, par l'interprète, que cette croix était l'étendard qui lui avait été confié par son empereur, pour la planter partout où il aborderait; et que par conséquent il voulait l'élever dans cette île, à laquelle ce signe serait

d'ailleurs favorable, parce que tous les vaisseaux européens qui dorénavant viendraient la visiter connaîtraient en le voyant que nous y avions été reçus comme amis, et ne feraient aucune violence ni à leurs personnes ni à leurs propriétés, et que, dans le cas même où quelqu'un d'entre eux serait pris, il n'aurait qu'à montrer la croix pour qu'on lui rendît sur-le-champ la liberté. Il ajouta qu'il fallait placer cette croix sur la sommité la plus élevée des environs, afin que chacun pût la voir, et que chaque matin il fallait l'adorer. Il ajouta qu'en suivant ce conseil, ni la foudre ni l'orage ne leur feraient désormais aucun mal. Les rois, qui ne doutaient nullement de tout ce que le capitaine venait de leur dire, le remercièrent, et le firent assurer, par l'interprète, qu'ils étaient parfaitement satisfaits et que ce serait avec plaisir qu'ils exécuteraient ce qu'il venait de leur proposer.

Il leur fit demander quelle était leur religion, s'ils étaient Maures ou Gentils[1]. Ils répondirent qu'ils n'adoraient aucun objet terrestre; mais, levant les mains jointes et les yeux au ciel, ils firent entendre qu'ils adoraient un Être suprême, qu'ils appelaient Abba; ce qui fit un grand plaisir à notre capitaine. Alors le rajah Colambu, levant les mains vers le ciel, lui dit qu'il aurait bien désiré de lui donner quelques preuves de son amitié. L'interprète lui ayant demandé pourquoi il y avait si peu de vivres, il répondit que cela venait de ce qu'il ne faisait pas sa résidence dans cette île, où il ne venait que pour la chasse ou pour y avoir des entretiens avec son frère, et que sa résidence

1. Mahométans ou païens.

ordinaire était dans une autre île, où demeurait aussi sa famille.

Le capitaine dit au roi que s'il avait des ennemis, il se joindrait volontiers à lui avec ses vaisseaux et ses guerriers pour les combattre. Le roi lui fit répondre qu'il était véritablement en guerre avec les habitants de deux îles; mais que ce n'était pas alors le temps propre de les attaquer, et il le remercia. On résolut d'aller l'après-midi planter la croix sur le sommet d'une montagne, et la fête finit par le feu de nos mousquetaires, qui s'étaient formés en bataillons; après quoi le roi et le capitaine général s'embrassèrent, et nous retournâmes sur nos vaisseaux.

Dans l'après-dîner nous descendîmes tous à terre en simple gilet, et, accompagnés des deux rois, nous montâmes sur le sommet de la montagne la plus élevée des environs et y plantâmes la croix. Pendant ce temps le capitaine fit connaître les avantages qui devaient en résulter pour les insulaires. Nous adorâmes tous la croix, et les rois en firent autant. En descendant nous traversâmes des champs cultivés, et nous nous rendîmes à l'endroit où était le balangai, dans lequel les rois firent apporter des rafraîchissements.

Le capitaine général avait déjà demandé quel était dans les environs le port le plus propre pour ravitailler ses vaisseaux et pour y trafiquer avec ses marchandises. On lui dit qu'il y en avait trois, savoir : Ceylon, Zubu et Calagan[1], mais que Zubu était le meilleur; et comme il était décidé de s'y rendre, on lui offrit des

1. Ceylan est l'île de Leyte, dont Pigafetta fait par erreur deux îles distinctes; Calagan est le port de Caragaz, dans l'île de Mindanao; Zubu est l'île actuellement nommée Cebou.

pilotes pour le conduire. La cérémonie de l'adoration de la croix étant finie, le capitaine fixa au lendemain notre départ, et offrit aux rois de leur laisser un otage pour répondre des pilotes jusqu'à ce qu'il les eût renvoyés. Les rois y consentirent.

Le matin, lorsque nous étions sur le point de lever l'ancre, le roi Colambu nous fit dire qu'il viendrait volontiers nous servir lui-même de pilote, mais qu'il était obligé de différer encore de quelques jours pour faire la récolte du riz et d'autres produits de la terre; il priait en même temps le capitaine de vouloir bien lui envoyer des gens de son équipage pour l'aider à achever plus vite ce travail. Le capitaine lui envoya effectivement quelques hommes; mais les rois avaient tant mangé et tant bu le jour précédent que, soit que leur santé en eût été altérée, soit par suite d'ivresse, ils ne purent donner aucun ordre, et nos gens se trouvèrent par conséquent à rien faire. Pendant les deux jours suivants ils travaillèrent beaucoup, et on acheva la besogne.

Nous passâmes sept jours dans cette île, pendant lesquels nous eûmes occasion d'observer les usages et coutumes des habitants. Ils ont le corps peint, et vont tout nus, se couvrant seulement d'un morceau de toile. Les femmes portent un jupon d'écorce d'arbre qui leur descend de la ceinture en bas. Leurs cheveux sont noirs et leur tombent quelquefois jusque sur les pieds. Leurs oreilles sont trouées et ornées de bagues et de pendants d'or. Ils sont grands buveurs, et mâchent toujours un fruit appelé *areca,* qui ressemble à une poire; ils le coupent par quartiers et l'enveloppent dans des feuilles du même arbre, appelé *betre* (bétel), qui res-

semblent à celles du mûrier, et ils y mêlent un peu de chaux[1]. Après qu'ils l'ont bien mâché ils le crachent, et leur bouche devient toute rouge. Il n'y a aucun de ces insulaires qui ne mâche le fruit du betre, lequel, à ce qu'on prétend, leur rafraîchit le cœur; on assure même qu'ils mourraient s'ils voulaient s'en abstenir. Les animaux de cette île sont les chiens, les chats, les cochons, les chèvres et les poules; et on y trouve pour végétaux comestibles le riz, le millet, le panis, le maïs, les noix de coco, l'orange, le citron, la banane et le gingembre. Il y a aussi de la cire.

L'or y est en abondance, ainsi que le prouveront deux faits dont j'ai été témoin. Un homme nous apporta une jatte de riz et des figues, et demanda en échange un couteau. Le capitaine, au lieu du couteau, lui offrit quelques pièces de monnaie, et entre autres, une double pistole d'or; mais il les refusa et préféra le couteau. Un autre offrit un gros lingot d'or massif pour avoir six fils de grains de verroterie; mais le capitaine défendit expressément de faire cet échange, de peur que cela ne donnât à comprendre à ces insulaires que nous appréciions plus l'or que le verre et nos autres marchandises.

L'île de Massana[2] est par le 9° 40′ de latitude nord, et à 162° de longitude occidentale de la ligne de démarcation. Elle est à vingt-cinq lieues de l'île de Humunu.

De là, dirigeant au sud-est, nous partîmes et pas-

1. Cet usage est encore presque général dans ces régions.

2. Les cartes modernes n'indiquent aucune île dont le nom soit analogue à celui-ci. Même observation pour la plupart des îles indiquées au paragraphe suivant.

sâmes au milieu de cinq îles qu'on appelle Ceylon, Rohol[1], Canigan, Baybay et Gatigan. Dans cette dernière nous vîmes des chauves-souris aussi grosses que des aigles. Nous en tuâmes une, que nous mangeâmes et à laquelle nous trouvâmes un goût de poulet. Il y a aussi des pigeons, des tourterelles, des perroquets, et d'autres oiseaux noirs et gros comme une poule, qui font des œufs aussi gros que ceux du canard et qui sont fort bons à manger. On nous dit que la femelle pond ses œufs dans le sable et que la chaleur du soleil suffit pour les faire éclore. De Massana à Gatigan il y a vingt lieues.

Nous partîmes de Gatigan en mettant le cap à l'ouest; et comme le roi de Massana, qui voulut être notre pilote, ne pouvait pas nous suivre avec sa pirogue, nous l'attendîmes près de trois îles appelées Polo, Ticobon et Pozon. Lorsqu'il nous eut rejoints, nous le fîmes monter avec quelques-uns de sa suite sur notre vaisseau, ce qui lui fit grand plaisir, et nous nous rendîmes à l'île de Zubu. De Gatigan à Zubu il y a quinze lieues.

Le dimanche 7 avril, nous entrâmes dans le port de Zubu. Nous passâmes près de plusieurs villages, où nous vîmes des maisons construites sur les arbres. Quand nous fûmes près de la ville, le capitaine fit arborer tous les pavillons et amener toutes les voiles, et l'on fit une décharge générale de l'artillerie; ce qui causa une grande alarme parmi les insulaires.

Le capitaine envoya alors un de ses élèves avec l'interprète comme ambassadeur au roi de Zubu. En arrivant à la ville, ils trouvèrent le roi environné d'un

1. Bojol.

peuple immense alarmé du bruit des bombardes. L'interprète commença par rassurer le roi, en lui disant que c'était notre usage et que ce bruit n'était qu'un salut en signe de paix et d'amitié pour honorer en même temps le roi et l'île. Ce propos rassura tout le monde.

Le roi fit demander par son ministre à l'interprète ce qui pouvait nous attirer dans son île et ce que nous voulions. L'interprète répondit que son maître, qui commandait l'escadre, était capitaine au service du plus grand roi de la terre, et que le but de son voyage était de se rendre à Malucco; mais que le roi de Massana, où il avait touché, lui ayant fait de grands éloges de sa personne, il était venu pour avoir le plaisir de lui rendre visite, et en même temps pour prendre des rafraîchissements en donnant en échange de nos marchandises.

Le roi lui fit dire qu'il était le bienvenu; mais qu'il l'avertissait en même temps que tous les vaisseaux qui entraient dans son port pour y trafiquer devaient commencer par lui payer un droit : en preuve de quoi il ajouta qu'il n'y avait pas quatre jours que ce droit avait été payé par une jonque de Siam, qui y était venue prendre des esclaves et de l'or; il appela ensuite un marchand maure qui venait aussi de Siam, pour le même objet, afin qu'il témoignât la vérité de ce qu'il venait d'avancer[1].

L'interprète répondit que son maître, étant le capitaine d'un si grand roi, ne payerait de droit à aucun roi de la terre : que très le roi de Zubu voulait la paix,

1. Cet archipel était, comme on voit, en relations suivies avec les peuples du continent.

il avait apporté la paix; mais que s'il voulait la guerre, il lui ferait la guerre. Le marchand de Siam, s'approchant alors du roi, lui dit en son langage : *Cata raja chita,* c'est-à-dire : *Seigneur, prenez bien garde à cela. Ces gens-là* (il nous croyait Portugais) *sont ceux qui ont conquis Calicut, Malacca et toutes les Grandes-Indes.* L'interprète, qui avait compris ce que le marchand venait de dire, ajouta que son roi était encore beaucoup plus puissant, tant par ses armées que par ses escadres, que le roi de Portugal, dont le Siamois avait voulu parler: que c'était le roi d'Espagne et l'empereur de tout le monde chrétien; et que s'il eût préféré l'avoir plutôt pour ennemi que pour ami, il aurait envoyé un nombre assez considérable d'hommes et de vaisseaux pour détruire son île entière. Le Maure confirma au roi ce que venait de dire l'interprète. Le roi, se trouvant alors embarrassé, dit qu'il se concerterait avec les siens et donnerait le lendemain sa réponse. En attendant il fit apporter au député du capitaine général et à l'interprète un déjeuner de plusieurs mets, tous composés de viande, dans des vases de porcelaine.

Après le déjeuner, nos députés revinrent à bord et nous firent le rapport de tout ce qui leur était arrivé. Le roi de Massana, qui après celui de Zubu était le plus puissant roi de ces îles, se rendit à terre pour annoncer au roi les bonnes dispositions de notre capitaine général à son égard.

Le jour suivant, l'écrivain de notre vaisseau et l'interprète allèrent à Zubu. Le roi vint au-devant d'eux accompagné de ses chefs, et, après avoir fait asseoir nos deux députés devant lui, il leur dit que, convaincu par ce qu'il venait d'entendre, non seulement il ne prétendait

aucun droit, mais que, si on l'exigeait, il était prêt à se rendre lui-même tributaire de l'empereur. On lui répondit alors qu'on ne lui demandait d'autre droit que le privilège d'avoir le commerce exclusif de son île. Le roi y consentit, et les chargea d'assurer notre capitaine que s'il voulait être véritablement son ami, il n'avait qu'à se tirer un peu de sang du bras droit et le lui envoyer, et qu'il en ferait autant de son côté; ce qui serait de part et d'autre le signe d'une amitié loyale et solide. L'interprète l'assura que tout cela se ferait comme il le désirait. Le roi ajouta alors que tous les capitaines ses amis qui venaient dans son port lui faisaient des présents, et qu'ils en recevaient d'autres en retour; qu'il laissait au capitaine le choix de donner le premier ces présents ou de les recevoir. L'interprète répondit que puisqu'il paraissait mettre tant d'importance à cet usage, il n'avait qu'à commencer; ce que le roi consentit à faire.

Le mardi au matin, le roi de Massana vint à bord de notre vaisseau avec le marchand maure, et, après avoir salué le capitaine de la part du roi de Zubu, il lui dit qu'il était chargé de le prévenir que le roi était occupé à rassembler tous les vivres qu'il pouvait trouver pour lui en faire présent, et que dans l'après-midi il lui enverrait son neveu avec quelques-uns de ses ministres pour établir la paix. Le capitaine les remercia, et il leur fit en même temps voir un homme armé de pied en cap, en leur disant que dans le cas qu'il fallût combattre, nous nous armerions tous de la même manière. Le Maure fut saisi de peur en voyant un homme armé de cette façon; mais le capitaine le tranquillisa en l'assurant que nos armes étaient aussi avantageuses

à nos amis que fatales à nos adversaires, que nous étions en état de dissiper tous les ennemis de notre roi et de notre foi avec autant de facilité que nous en avions à nous essuyer la sueur du front avec un mouchoir. Le capitaine prit ce ton fier et menaçant pour que le Maure allât en rendre compte au roi.

Effectivement, après dîner nous vîmes venir à notre bord le neveu du roi, qui était son héritier, avec le roi de Massana, le Maure, le gouverneur ou ministre et le prévôt-major avec huit chefs de l'île, pour contracter une alliance de paix avec nous. Le capitaine les reçut avec beaucoup de dignité : il s'assit dans un fauteuil de velours rouge, donnant des chaises de la même étoffe au roi de Massana et au prince : les chefs durent s'asseoir sur des chaises de cuir, et les autres sur des nattes.

Le capitaine fit demander par l'interprète si c'était leur coutume de faire les traités en public, et si le prince et le roi de Massana avaient les pouvoirs nécessaires pour conclure un traité d'alliance avec lui. On répondit qu'ils y étaient autorisés, et qu'on pouvait en parler en public. Le capitaine leur fit sentir alors tous les avantages de cette alliance, pria Dieu de la confirmer dans le ciel, et ajouta plusieurs autres choses qui inspirèrent de l'amour et du respect pour notre religion.

Il demanda si le roi avait des enfants mâles. On lui répondit qu'il n'avait que des filles, dont l'aînée était la femme de son neveu, qui était alors son ambassadeur, et qui, à cause de ce mariage, était regardé comme prince héréditaire. En parlant de la succession parmi eux, on nous apprit que quand les frères ont un

certain âge, on n'a plus de considération pour eux, et que le commandement passe alors aux fils. Ce discours scandalisa le capitaine, qui condamna cet usage, attendu que Dieu, qui a créé le ciel et la terre, disait-il, a expressément ordonné aux enfants d'honorer leurs père et mère, et menaçait de châtier du feu éternel ceux qui transgressent ce commandement, et pour leur faire mieux sentir la force de ce précepte divin, il leur dit que nous étions tous également descendus d'Adam et d'Ève. Il ajouta d'autres passages de l'histoire sacrée, qui firent grand plaisir à ces insulaires, et excitèrent en eux le désir d'être instruits des principes de notre religion; de manière qu'ils prièrent le capitaine de leur laisser, à son départ, un ou deux hommes capables de les enseigner, et qui ne manqueraient pas d'être bien honorés parmi eux. Mais le capitaine leur fit entendre que la chose la plus essentielle pour eux était de se faire baptiser, ce qui pouvait se faire avant son départ; qu'il ne pouvait maintenant laisser parmi eux aucune personne de son équipage, mais qu'il reviendrait un jour leur conduire plusieurs prêtres et moines pour les instruire sur tout ce qui regarde notre sainte religion. Ils témoignèrent leur satisfaction à ces discours, et ajoutèrent qu'ils seraient bien contents de recevoir le baptême, mais qu'ils voulaient auparavant consulter leur roi à ce sujet. Le capitaine leur dit alors qu'ils eussent soin de ne pas se faire baptiser par la seule crainte que nous pouvions leur inspirer, ou par l'espoir d'en tirer des avantages temporels, parce que son intention n'était pas d'inquiéter personne parmi eux pour avoir préféré de conserver la foi de ses pères; il ne dissimula pas cependant que ceux qui se feraient

chrétiens seraient les plus aimés et les mieux traités. Tous s'écrièrent alors que ce n'était ni par crainte ni par complaisance pour nous qu'ils allaient embrasser notre religion, mais par un mouvement de leur propre volonté.

Le capitaine leur promit alors de leur laisser des armes et une armure complète, d'après l'ordre qu'il en avait reçu de son souverain; mais il les avertit en même temps qu'il fallait baptiser aussi leurs femmes, sans quoi ils devaient se séparer d'elles, s'ils ne voulaient pas tomber en péché. Ayant su qu'ils prétendaient avoir de fréquentes apparitions du diable, qui leur faisait grand'peur, il les assura que s'ils se faisaient chrétiens, le diable n'oserait plus se montrer à eux qu'au moment de la mort. Ces insulaires, émus et persuadés de tout ce qu'ils venaient d'entendre, répondirent qu'ils avaient pleine confiance en lui; sur quoi le capitaine, pleurant d'attendrissement, les embrassa tous.

Il prit alors entre ses mains la main du prince et celle du roi de Massana, et dit que par la foi qu'il avait en Dieu, par la fidélité qu'il devait à l'empereur, son seigneur, et par l'habit même qu'il portait [1], il établissait et promettait une paix perpétuelle entre le roi d'Espagne et le roi de Zubu. Les deux ambassadeurs firent la même promesse.

Après cette cérémonie on servit à déjeuner; ensuite les Indiens présentèrent au capitaine de la part du roi de Zubu de grands paniers pleins de riz, des cochons, des chèvres et des poules, en faisant leurs excuses de

1. Magellan, qui était commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, avait dû naturellement revêtir pour la circonstance l'habit de cérémonie.

ce que le présent qu'ils offraient n'était pas plus digne d'un si grand personnage.

De son côté le capitaine général donna au prince un drap blanc de toile très fine, un bonnet rouge, quelques fils de verroterie et une tasse de verre dorée, le verre étant très recherché par ces peuples. Il ne fit aucun présent au roi de Massana, parce qu'il venait de lui donner une veste de couleur et quelques autres choses. Il fit aussi des présents à toutes les personnes qui accompagnaient les ambassadeurs.

Après que les insulaires furent partis, le capitaine m'envoya à terre avec un autre porter les présents destinés au roi, lesquels consistaient en une veste de soie jaune et violette faite à la turque, un bonnet rouge et quelques fils de grains de cristal, le tout dans un plat d'argent, avec deux tasses de verre dorées que nous portions à la main.

En arrivant dans la ville, nous trouvâmes le roi dans son palais, accompagné d'un grand cortège. Il était assis par terre sur une natte de palmier. Son corps était tout nu, n'ayant qu'un voile brodé à l'aiguille autour de la tête, un collier de grand prix au cou, et aux oreilles deux grands cercles d'or entourés de pierres précieuses. Il était petit, replet et peint de différentes manières par le moyen du feu. Il mangeait à terre, sur une autre natte, des œufs de tortue contenus dans deux vases de porcelaine, ayant devant lui quatre cruches pleines de vin de palmier couvertes d'herbes odoriférantes. Dans chacune de ces cruches il y avait un tuyau de roseau, par le moyen duquel il buvait.

Après que nous eûmes rendu notre salut au roi, l'interprète lui dit que le capitaine son maître le faisait

remercier du présent qu'il venait de lui faire, et lui envoyait en retour quelques objets, non comme une récompense, mais comme une marque de l'amitié sincère qu'il venait de contracter avec lui. Après ce préambule, nous lui endossâmes la veste, lui mîmes sur la tête le bonnet, et lui présentâmes les autres dons que nous avions pour lui. Avant de lui offrir les tasses de verre, je les baisai et les élevai au-dessus de ma tête. Le roi en fit de même en les recevant. Ensuite il nous fit manger de ses œufs et boire de son vin avec les tuyaux dont il se servait. Pendant que nous mangions, ceux qui étaient venus sur le vaisseau lui rapportèrent tout ce que le capitaine avait dit touchant la paix, et de quelle manière il les avait exhortés à embrasser le christianisme.

Le roi voulut aussi nous donner à souper; mais nous nous excusâmes et prîmes congé de lui. Le prince son gendre nous conduisit dans sa propre maison, où nous trouvâmes quatre filles qui faisaient de la musique à leur manière; une battait un tambour pareil aux nôtres, mais posé par terre; l'autre avait auprès d'elle deux timbales et dans chaque main une espèce de cheville ou petite massue dont l'extrémité était garnie de toile de palmier, dont elle frappait tantôt sur l'une, et tantôt sur l'autre; la troisième battait de la même manière une grande timbale; la quatrième tenait à la main deux petites cymbales, qu'elle frappait alternativement l'une contre l'autre, et qui rendaient un son fort doux. Elles se tenaient toutes si bien en mesure qu'on devait leur supposer une grande intelligence de la musique. Ces timbales, qui sont de métal ou de bronze, se fabriquent dans le pays du *Sign'o Magno,* et

leur tiennent lieu de cloches; on les appelle *agon* [1]. Ces insulaires jouent aussi d'une espèce de violon dont les cordes sont de cuivre.

Ces filles étaient fort jolies, et presque aussi blanches que nos Européennes; et quoiqu'elles fussent déjà adultes, elles n'en étaient pas moins nues; quelques-unes avaient cependant un morceau de toile d'écorce d'arbre qui leur descendait depuis la ceinture jusqu'aux genoux, mais les autres étaient dans une parfaite nudité; le trou de leurs oreilles était fort grand et se trouvait garni d'un cercle de bois pour l'élargir davantage et lui donner de la rondeur. Elles avaient les cheveux longs et noirs, et se ceignaient la tête d'un petit voile. Elles ne portent jamais de souliers ni aucune autre chaussure. Nous goûtâmes chez le prince, et nous retournâmes ensuite à nos vaisseaux.

Un de nos gens étant mort pendant la nuit, je retournai le mercredi matin chez le roi avec l'interprète, pour lui demander la permission de l'enterrer, et de nous indiquer un lieu pour cela. Le roi, que nous trouvâmes environné d'un nombreux cortège, nous répondit que, puisque le capitaine pouvait disposer de lui et de tous ses sujets, à plus forte raison il pouvait disposer de sa terre. J'ajoutai que pour enterrer le mort, nous devions consacrer l'endroit de la sépulture et y planter une croix. Le roi non seulement y donna son consentement, mais ajouta qu'il adorerait, comme nous, la croix.

On consacra le mieux qu'il fut possible la place même de la ville destinée à servir de cimetière aux

1. Ce sont des gongs chinois. Le *Sinus Magnus* de Ptolémée correspond à la mer de Chine.

chrétiens, selon les rites de l'Église, afin d'inspirer aux Indiens une bonne opinion de nous, et y enterrâmes ensuite le mort. Le même soir nous en enterrâmes un autre.

Ayant débarqué ce jour-là beaucoup de nos marchandises, nous les mîmes dans une maison que le roi prit sous sa protection, ainsi que quatre hommes que le capitaine y laissa pour trafiquer en gros. Ce peuple, qui est ami de la justice, a des poids et des mesures. Ses balances sont faites d'un bâton de bois soutenu au milieu par une corde. D'un côté est le bassin de la balance attaché à un bout du bâton par trois petites cordes ; de l'autre il y a un poids en plomb équivalant au poids du bassin. Du même côté on attache des poids qui représentent des livres, des demi-livres, des tiers, etc., et on met sur le bassin les marchandises qu'on veut peser. Ils ont aussi leurs mesures de longueur et de capacité.

Ces insulaires sont adonnés au plaisir et à l'oisiveté. Nous avons déjà dit la manière dont les filles battent des timbales; elles jouent aussi d'une espèce de musette qui ressemble beaucoup à la nôtre, et qu'ils appellent *subin*.

Leurs maisons sont faites de poutres, de planches et de roseaux, et il y a des chambres comme chez nous. Elles sont bâties sur pilotis; de manière qu'au-dessous il y a un vide, qui sert d'étable et de poulailler, pour les cochons, les chèvres et les poules.

On nous dit qu'il y a dans ces mers des oiseaux noirs semblables à des corbeaux, qui, lorsque la baleine paraît à la surface de l'eau, attendent qu'elle ouvre la gueule pour se jeter dedans, et vont directement lui

arracher le cœur, qu'ils emportent ailleurs pour s'en nourrir. La seule preuve qu'ils nous donnaient de ce fait était qu'on voit l'oiseau noir mangeant le cœur de la baleine et qu'on trouve la baleine morte sans cœur[1]. Ils ajoutaient que cet oiseau s'appelle *lagan*, qu'il a le bec dentelé, la peau noire, mais que sa chair est blanche et bonne à manger.

Le vendredi nous ouvrîmes notre magasin et exposâmes toutes nos marchandises, que les insulaires admiraient avec étonnement. Pour le bronze, le fer et autres grosses marchandises, ils nous donnaient de l'or. Nos bijoux et autres petits objets se troquaient contre du riz, des cochons, des chèvres et autres comestibles. On nous donnait dix pièces d'or, chacune de la valeur d'un ducat et demi, pour quatorze livres de fer. Le capitaine général défendit de montrer trop d'empressement pour l'or ; sans cet ordre chaque matelot aurait vendu tout ce qu'il possédait pour se procurer ce métal, ce qui aurait ruiné pour toujours notre commerce.

Le roi ayant promis à notre capitaine d'embrasser la religion chrétienne, on avait fixé pour cette cérémonie le dimanche 14 avril. On dressa pour cet effet, dans la place que nous avions déjà consacrée, un échafaud garni de tapisseries et de branches de palmier. Nous fûmes à terre au nombre de quarante, outre deux hommes armés de pied en cap qui précédaient la bannière royale. Au moment où nous mîmes pied à terre, les vaisseaux firent une décharge de toute l'artillerie, ce qui ne laissa pas d'épouvanter les insu-

1. On trouve un conte analogue dans les légendes chinoises.

laires. Le capitaine et le roi s'embrassèrent. Nous montâmes sur l'échafaud, où il y avait pour eux deux chaises de velours vert et bleu. Les chefs des insulaires s'assirent sur des coussins, et les autres sur des nattes.

Alors le capitaine fit dire au roi que parmi les autres avantages dont il allait jouir en se faisant chrétien, il aurait celui de vaincre plus facilement ses ennemis. Le roi répondit qu'il était bien content de se faire chrétien, même sans cette raison ; mais qu'il aurait été fort charmé de pouvoir se faire respecter de certains chefs de l'île, qui refusaient de lui être soumis, en disant qu'ils étaient hommes comme le roi et qu'ils ne voulaient pas lui obéir. Le capitaine, les ayant fait appeler, leur fit dire par l'interprète que s'ils n'obéissaient pas au roi comme à leur souverain, il les ferait tous tuer et donnerait leurs biens au roi. A cette menace tous les chefs promirent de reconnaître l'autorité du roi.

Le capitaine promit de son côté au roi qu'à son retour en Espagne il reviendrait dans ces pays avec des forces beaucoup plus considérables, et qu'il le rendrait le plus puissant monarque de toutes ces îles, récompense qu'il croyait lui être due comme ayant le premier embrassé la religion chrétienne. Le roi, levant les mains au ciel, le remercia et le pria instamment de laisser chez lui quelques gens pour l'instruire dans les mystères et les devoirs de la religion chrétienne ; ce que le capitaine promit de faire, mais à condition qu'on confierait deux fils des principaux de l'île, pour les conduire avec lui en Espagne, où ils apprendraient la langue espagnole, afin de pouvoir à leur retour donner une idée de ce qu'ils auraient vu.

Après avoir planté une grande croix au milieu de la place, on publia un avis que quiconque voulait embrasser le christianisme devait détruire toutes ses idoles et mettre la croix à leur place. Tous y consentirent. Le capitaine, prenant alors le roi par la main, le conduisit vers l'échafaud, où on l'habilla entièrement en blanc, et on le baptisa, avec le roi de Massana, le prince son neveu, le marchand maure et autres, au nombre de cinq cents. Le roi, qui se nommait rajah Humabon, fut appelé Charles, du nom de l'empereur. Les autres reçurent d'autres noms. On célébra ensuite la messe, après laquelle le capitaine invita le roi à dîner; mais celui-ci s'en excusa, et nous accompagna jusqu'aux chaloupes, qui nous ramenèrent à l'escadre, qui fit une autre décharge de toute l'artillerie. Après dîner nous allâmes en grand nombre à terre avec notre aumônier pour baptiser la reine et d'autres femmes. Nous montâmes avec elles sur le même échafaud. Je fis voir à la reine une petite statue qui représentait la Vierge avec l'enfant Jésus, ce qui lui plut beaucoup et l'attendrit. Elle me la demanda pour la mettre à la place de ses idoles, à quoi je consentis volontiers[1]. On donna à la reine le nom de Jeanne, d'après la mère de l'empereur; le nom de Catherine à la femme du prince, et celui d'Élisabeth à la reine de Massana. Nous baptisâmes ce jour-là près de huit cents personnes, hommes, femmes et enfants.

1. Le traducteur remarque, d'après l'*Histoire des voyages*, que cette statue dut au hasard ou aux soins de quelque habitant qui la respectait comme une idole d'être conservée jusqu'en 1598, époque ou les missionnaires espagnols la retrouvèrent et la mirent en vénération. Ce fut même pour cela qu'ils donnèrent le nom de Jésus à la ville qui se bâtit à cet endroit.

La reine, jeune et belle personne, était vêtue entièrement d'un drap blanc et noir, ayant la tête garnie d'un grand chapeau fait de feuilles de palmier en forme de parasol surmonté d'une triple couronne formée des mêmes feuilles, qui ressemblait à la tiare du pape, et sans laquelle elle ne sort jamais. Elle avait la bouche et les ongles peints d'un rouge très vif. Vers le soir, le roi et la reine vinrent sur le rivage où nous étions, et entendirent avec plaisir le bruit innocent des bombardes qui les avait tant effrayés précédemment.

Pendant ce temps tous les habitants de Zubu et des îles voisines furent baptisés. Il y eut cependant un village dans une des îles dont les habitants refusèrent d'obéir au roi et à nous : après l'avoir brûlé, on y planta une croix, parce que c'était un village d'idolâtres; si les habitants eussent été des Maures, c'est-à-dire mahométans, on y aurait dressé une colonne de pierres, pour désigner l'endurcissement de leur cœur.

Le capitaine général descendait tous les jours à terre pour y entendre la messe, à laquelle accouraient aussi plusieurs nouveaux chrétiens, auxquels il faisait une espèce de catéchisme, en leur expliquant plusieurs points de notre religion.

Un jour la reine vint aussi dans toute sa pompe à la messe. Elle était précédée de trois jeunes filles, lesquelles tenaient à la main trois de ses chapeaux; elle était vêtue d'un habit blanc et noir et d'un grand voile de soie à raies d'or, qui lui couvrait la tête et les épaules. Elle était accompagnée de plusieurs femmes, dont la tête était ornée d'un petit voile surmonté d'un chapeau : tout le reste de leur corps et leurs pieds même étaient nus. Leurs cheveux étaient épars. La reine, après avoir

fait la révérence à l'autel, s'assit sur un coussin de soie brodée, et le capitaine versa sur elle, ainsi que sur les femmes de sa suite, de l'eau de rose musquée, odeur qui plaît infiniment aux femmes de ces pays.

Afin que le roi fût plus respecté et mieux obéi qu'il n'était, notre capitaine général le fit un jour venir à la messe vêtu de son habit de soie, et ordonna d'y conduire ses deux frères, dont l'un s'appelait Bondara, qui était le père du prince, et l'autre Cadaro, avec plusieurs chefs nommés Simiut, Sibuaia, Magalibe, etc. Il exigea qu'ils fissent serment d'obéir au roi, après quoi tous lui baisèrent la main.

Ensuite le capitaine fit jurer au roi de Zubu qu'il resterait soumis et fidèle au roi d'Espagne. Ce serment ayant été fait, le capitaine général tira son épée devant l'image de Notre-Dame, et dit au roi que lorsqu'on avait fait un pareil serment, on devait mourir plutôt que d'y manquer, et que lui-même était prêt à périr mille fois avant que de fausser les serments qu'il avait faits, ayant juré par l'image de Notre-Dame, par la vie de l'empereur son maître et par son propre habit. Il lui fit ensuite présent d'une chaise de velours, en lui disant de la faire porter devant lui par un de ses chefs partout où il irait, et lui indiqua la manière dont il fallait s'y prendre pour cela.

Le roi promit au capitaine de faire exactement tout ce qu'il venait de lui dire, et pour lui donner une marque d'attachement à sa personne, il fit préparer les joyaux dont il voulait lui faire présent, qui consistaient en deux pendants d'oreilles d'or assez grands, deux bracelets d'or pour les bras, et deux autres pour les chevilles des pieds, le tout orné de pierreries. Ces anneaux

sont le plus bel ornement des rois de ces contrées, qui vont toujours nus et sans chaussures, n'ayant, comme je l'ai dit, pour tout vêtement qu'un morceau de toile qui leur descend de la ceinture aux genoux.

Le capitaine, qui avait commandé au roi et aux autres nouveaux chrétiens de brûler leurs idoles, ce qu'ils avaient tous promis de faire, voyant que non seulement ils les gardaient encore, mais qu'ils leur faisaient des sacrifices de viande, selon leur ancien usage, s'en plaignit hautement et les réprimanda. Ils ne cherchèrent point à nier le fait, mais crurent s'excuser en disant que ce n'était pas pour eux-mêmes qu'ils faisaient ces sacrifices, mais pour un malade auquel ils espéraient que les idoles rendraient la santé. Ce malade était le frère du prince, qu'on regardait comme l'homme le plus sage et le plus vaillant de l'île, et sa maladie était montée au point qu'il avait déjà perdu la parole depuis quatre jours.

Le capitaine ayant entendu ce rapport, et animé d'un saint zèle, dit que s'ils avaient une véritable foi en Jésus-Christ, ils eussent à brûler sur-le-champ toutes leurs idoles et à faire baptiser le malade, qui se trouverait guéri. Il ajouta qu'il était si convaincu de ce qu'il disait, qu'il consentait à perdre la tête si ce qu'il promettait n'arrivait pas sur-le-champ. Le roi promit de souscrire à tout. Nous fîmes alors, avec toute la pompe possible, une procession de la place où nous étions à la maison du malade, que nous trouvâmes effectivement dans un fort triste état, de manière même qu'il ne pouvait ni parler ni se mouvoir. Nous le baptisâmes, avec deux de ses femmes et dix filles. Le capitaine lui demanda aussitôt après le baptême comment il se

trouvait, et il répondit soudainement que, grâce à Notre-Seigneur, il se portait bien. Nous fûmes tous témoins oculaires de ce miracle. Le capitaine surtout rendait grâces à Dieu. Il donna au prince une boisson rafraîchissante, et continua de lui en envoyer tous les jours jusqu'à ce qu'il se fût entièrement rétabli. Il lui fit remettre en même temps un matelas, des draps, une couverture de laine jaune et un oreiller.

Au cinquième jour le malade se trouva parfaitement guéri et se leva. Son premier soin fut de faire brûler en présence du roi et de tout le peuple une idole pour laquelle on avait une grande vénération, et que quelques vieilles femmes gardaient soigneusement dans sa maison. Il fit aussi abattre plusieurs temples placés sur le bord de la mer, où le peuple s'assemblait pour manger la viande consacrée aux idoles. Tous les habitants applaudirent à ces faits et se proposèrent d'aller détruire toutes les idoles, celles même qui servaient dans la maison du roi, criant en même temps : « Vive la Castille! » en l'honneur du roi d'Espagne.

Les idoles de ces pays sont de bois, concaves ou évidées par derrière; elles tiennent les bras et les jambes écartés, et les pieds tournés en haut; elles ont une grande face, avec quatre très grosses dents semblables à celles du sanglier. Généralement elles sont toutes peintes. Je vais rapporter quelques-unes des cérémonies superstitieuses de ce peuple, dont l'une est celle de la bénédiction du cochon.

On commence cette cérémonie par battre des grandes timbales. On porte ensuite trois grands plats, dont deux sont chargés de poisson rôti et de gâteaux de riz et de millet cuit, enveloppés dans des feuilles; sur

l'autre il y a des draps de toile de palmier. On étend par terre un de ces linceuls de toile. Alors viennent deux vieilles femmes, dont chacune tient à la main une trompette de roseau. Elles se placent sur le drap, font une salutation au soleil, et s'enveloppent des autres draps de toile qui étaient sur le plat. La première de ces deux vieilles se couvre la tête d'un mouchoir, qu'elle lie sur son front de manière qu'il y forme deux cornes ; et, prenant un autre mouchoir dans ses mains, elle danse et sonne en même temps de la trompette, en invoquant de temps en temps le soleil. L'autre vieille prend une des bandes de toile de palmier, danse et sonne également de sa trompette, et se tournant vers le soleil, lui adresse quelques mots. La première saisit alors l'autre bande de toile de palmier, jette le mouchoir qu'elle tenait à la main, et toutes les deux sonnent ensemble de leurs trompettes et dansent longtemps autour d'un cochon; qui est lié et couché par terre. Pendant ce temps la première parle toujours d'une voix basse au soleil, tandis que l'autre lui répond. Après cela on présente une tasse de vin à la première, qu'elle prend, sans cesser de danser et de s'adresser au soleil, l'approche quatre ou cinq fois de sa bouche en feignant de vouloir boire, mais elle verse la liqueur sur le cœur du cochon. Elle rend ensuite la tasse, et on lui donne une lance, qu'elle agite, toujours en dansant et parlant, et la dirige plusieurs fois contre le cœur du cochon, qu'elle perce à la fin d'outre en outre d'un coup prompt et bien mesuré. Aussitôt qu'elle a retiré la lance de la blessure, on la ferme et on la panse avec des herbes salutaires. Durant toute cette cérémonie il y a un flambeau allumé, que la

vieille qui a percé le cochon prend et met dans sa bouche pour l'éteindre. L'autre vieille trempe dans le sang du cochon le bout de sa trompette, dont elle va toucher et ensanglanter le front des assistants, en commençant par celui de son mari; mais elle ne vint pas à nous. Cela fini, les deux vieilles se déshabillent, mangent ce qu'on avait apporté dans les deux premiers plats et invitent les femmes, et non les hommes, à manger avec elles. On dépile ensuite le cochon au feu. Jamais on ne mange de cet animal qu'il n'ait été auparavant purifié de cette manière, et il n'y a que de vieilles femmes qui puissent faire cette cérémonie [1].

A la mort de l'un de leurs chefs on fait également des cérémonies singulières, ainsi que j'en ai été le témoin. Les femmes les plus considérées du pays se rendirent à la maison du mort, au milieu de laquelle le cadavre était placé dans une caisse, autour de laquelle on tendit des cordes pour former une espèce d'enceinte. On attacha à ces cordes des branches d'arbre, et au milieu de ces branches on suspendit des draps de coton en forme de pavillon. C'est sous ces pavillons que s'assirent les femmes dont je viens de parler, couvertes d'un drap blanc. Chaque femme avait une suivante, qui la rafraîchissait avec un éventail de palmier. Les autres femmes étaient assises d'un air triste tout autour de la chambre. Il y en avait une parmi elles qui, avec un couteau, coupa peu à peu les cheveux du mort. Une

1. Cette bizarre cérémonie, qui doit avoir un sens symbolique ignoré du narrateur, a son analogue dans les rites hindous. Dans une de ses incarnations, d'ailleurs, le dieu Vichnou est représenté avec une tête de sanglier.

autre, qui en avait été la femme principale (car quoiqu'un homme puisse avoir autant de femmes qu'il lui plaît, une seule est la principale), s'étendit sur lui de façon qu'elle avait sa bouche, ses mains et ses pieds sur sa bouche, sur ses mains et sur ses pieds. Tandis que la première coupait les cheveux, celle-ci pleurait, et elle chantait quand la première s'arrêtait. Tout autour de la chambre il y avait plusieurs vases de porcelaine remplis de feu, où l'on jetait de temps en temps de la myrrhe, du storax et du benjoin, qui répandaient une odeur fort agréable. Ces cérémonies continuent cinq à six jours, pendant lesquels le mort ne sort pas de la maison ; je crois qu'on a soin de l'embaumer avec du camphre pour le préserver de la putréfaction. On l'enterre enfin dans la même caisse qu'on ferme avec des chevilles de bois, dans le cimetière, qui est un endroit enclos et couvert d'ais.

On nous assura que toutes les nuits un oiseau noir de la grandeur du corbeau venait à minuit se percher sur les maisons, et par ses cris faisait peur aux chiens, qui se mettaient tous à hurler, et qui ne cessaient d'aboyer qu'à l'aube du jour. On ne voulut jamais nous dire la cause de ce phénomène dont nous fûmes tous témoins.

On ne manque pas dans cette île de vivres. Outre les animaux que j'ai déjà nommés, il y a des chiens et des chats qu'on mange également. Il y croît aussi du riz, du millet, du panicum et du maïs ; des oranges, des citrons, des cannes à sucre, des noix de coco, des citrouilles, de l'ail, du gingembre et autres productions. On y fait du vin de palmier, et il y a une grande quantité d'or.

Lorsque quelqu'un d'entre nous descendait à terre, soit de jour, soit de nuit, il trouvait toujours des Indiens qui l'invitaient à manger et à boire. Ils ne donnent à tous leurs mets qu'une demi-cuisson, et les salent extrêmement, ce qui les porte à boire beaucoup, et ils boivent fort souvent, en suçant avec des tuyaux de roseau le vin contenu dans les vases. Ils passent ordinairement cinq à six heures à table.

Dans cette île il y a plusieurs villages dont chacun a quelques personnages respectables qui en sont les chefs. Voici les noms des villages et de leurs chefs respectifs : Cingapola ; ses chefs sont : Cilaton, Ciguibucan, Cimamnga, Cimaticat, Cicambul ; — Mandani, qui a pour chef Aponoaan ; — Lalan, dont Teten est le chef ; — Lalutan, qui a pour chef Japau ; — Labucin, dont Cilumai est le chef. Tous ces villages étaient sous notre obéissance et nous payaient une espèce de tribut.

Près de l'île de Zubu il y en a une autre appelée Matan, qui a un port du même nom, où mouillaient nos vaisseaux. Le principal village de cette île s'appelle aussi Matan, dont Zula et Cilapulapu étaient les chefs. C'est dans cette île qu'était situé le village de Bulaix, que nous brûlâmes.

Vendredi 26 avril, Zula, un des chefs de l'île de Matan, envoya au capitaine général un de ses fils avec deux chèvres, en lui faisant dire que s'il ne lui envoyait pas tout ce qu'il avait promis, ce n'était point sa faute, mais celle de l'autre chef, appelé Cilapulapu, qui ne voulait pas reconnaître l'autorité du roi d'Espagne ; que si cependant le capitaine voulait seulement envoyer à son secours, la nuit suivante, une chaloupe avec des

hommes armés, il s'engageait à battre et à subjuguer entièrement son rival.

Ayant reçu ce message, le capitaine général se détermina à y aller lui-même avec trois chaloupes. Nous le priâmes de ne pas y aller en personne, mais il nous répondit qu'en bon pasteur il ne devait pas abandonner son troupeau.

Nous partîmes à minuit au nombre de soixante hommes armés de cuirasses et de casques. Le roi chrétien, le prince son gendre et plusieurs chefs de Zubu avec une quantité d'hommes armés nous suivirent dans vingt ou trente balangais. Nous arrivâmes à Matan trois heures avant le jour. Le capitaine ne voulut pas attaquer alors, mais il envoya à terre le Maure dire à Cilapulapu et aux siens que, s'ils voulaient reconnaître la souveraineté du roi d'Espagne, obéir au roi chrétien de Zubu et payer le tribut qu'on venait de leur demander, ils seraient regardés comme leurs amis; sans quoi ils apprendraient à connaître la force de nos lances. Les insulaires ne furent point épouvantés de nos menaces. Ils répondirent qu'ils avaient des lances aussi bien que nous, quoiqu'elles ne fussent que de roseaux pointus et de pieux endurcis au feu. Ils demandèrent seulement à n'être pas attaqués pendant la nuit, parce qu'ils attendaient des renforts, et seraient alors en plus grand nombre : ce qu'ils dirent malicieusement, pour nous encourager à les attaquer tout de suite, dans l'espoir que nous tomberions dans des fossés qu'ils avaient creusés entre le bord de la mer et leurs maisons.

Nous attendîmes effectivement le jour. Nous sautâmes alors dans l'eau jusqu'aux cuisses, les chaloupes

ne pouvant approcher de terre, à cause des rochers et des bas-fonds. Nous étions quarante-neuf en tout, ayant laissé onze personnes pour garder nos chaloupes. Il nous fallut marcher pendant quelque temps dans l'eau, avant de pouvoir gagner la terre.

Nous trouvâmes les insulaires au nombre d'environ quinze cents, formés en trois bataillons, qui aussitôt se jetèrent sur nous avec un bruit horrible; deux de ces bataillons nous attaquèrent en flanc, et le troisième de front. Notre capitaine partagea alors sa troupe en deux pelotons. Les mousquetaires et les arbalétriers tirèrent de loin pendant une demi-heure sans faire le moindre mal aux ennemis ou du moins fort peu, car quoique les balles et les flèches pénétrassent dans leurs boucliers formés d'ais assez minces, et les blessassent même quelquefois aux bras, cela ne les arrêtait point, parce que ces blessures ne leur donnaient pas une mort subite, comme ils se l'étaient imaginé; ils devenaient même plus hardis et plus furieux. D'ailleurs, se fiant à la supériorité de leur nombre, ils nous jetaient des nuées de lances de roseaux, de pieux durcis au feu, de pierres et même de la terre, de manière qu'il nous était fort difficile de nous défendre. Il y en avait même qui lancèrent des pieux ferrés au bout contre notre capitaine général, qui, pour les écarter et les intimider, ordonna à quelques-uns d'entre nous d'aller mettre le feu à leurs cases, ce qu'ils exécutèrent sur-le-champ. La vue des flammes ne fit que les rendre plus féroces et plus acharnés; quelques-uns même accoururent vers le lieu de l'incendie, qui consuma vingt à trente maisons, et tuèrent deux de nos gens sur la place. Leur nombre paraissait augmenter, ainsi que l'impétuosité

avec laquelle ils se jetaient sur nous. Une flèche empoisonnée vint percer la jambe du capitaine, qui ordonna aussitôt de nous retirer lentement et en bon ordre ; mais la plus grande partie de nos gens prit précipitamment la fuite, de manière que nous restâmes à peine sept ou huit avec le capitaine.

Les Indiens s'étant aperçus que leurs coups ne nous faisaient aucun mal quand ils étaient portés à notre tête ou à notre corps à cause de notre armure, mais que nos jambes étaient sans défense, ils ne dirigèrent plus que vers nos jambes leurs flèches, leurs lances et leurs pierres, et cela en si grande quantité que nous ne pûmes y résister. Les bombardes que nous avions sur les chaloupes ne nous étaient d'aucune utilité, à cause que les bas-fonds ne permettaient pas de les approcher assez de nous[1]. Nous nous retirâmes peu à peu en combattant toujours, et nous étions déjà à la distance d'une portée d'arbalète, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, lorsque les insulaires, qui nous suivaient toujours de près, reprirent et nous jetèrent jusqu'à cinq ou six fois la même lance. Comme ils connaissaient notre capitaine, c'était principalement vers lui qu'ils dirigeaient leurs coups, de façon qu'ils firent sauter deux fois le casque de sa tête ; cependant il ne céda pas, et nous combattions en très petit nombre à ses côtés. Ce combat si inégal dura près d'une heure. Un insulaire réussit enfin à pousser le bout de sa lance dans le front du capitaine qui, irrité, le perça avec la sienne, qu'il lui

1. On peut voir par ceci et par le passage précédent combien à cette époque l'imperfection des armes à feu les rendait d'un faible secours pour ceux qui les avaient à leur disposition. Il semblerait presque qu'elles n'eussent d'autre effet en face des peuplades sauvages que de les étonner ou effrayer par le bruit qu'elles faisaient.

laissa dans le corps. Il voulut alors tirer son épée, mais cela lui fut impossible parce qu'il avait le bras droit fortement blessé. Les Indiens, qui s'en aperçurent, se portèrent tous vers lui ; et l'un d'eux lui asséna un si grand coup de sabre sur la jambe gauche qu'il alla tomber sur le visage ; au même instant les ennemis se jetèrent sur lui.

C'est ainsi que périt notre guide, notre lumière et notre soutien. Lorsqu'il tomba et qu'il se vit accablé par les ennemis, il se tourna plusieurs fois vers nous, pour voir si nous avions pu nous sauver. Comme il n'y avait aucun d'entre nous qui ne fût blessé, et que nous nous trouvions tous hors d'état de le secourir ou de le venger, nous nous rendîmes sur-le-champ à nos chaloupes, qui étaient sur le point de partir. C'est donc à notre capitaine que nous dûmes notre salut, parce qu'au moment où il périt, tous les insulaires se portèrent vers l'endroit où il était tombé.

Le roi chrétien aurait pu nous secourir, et il l'aurait fait sans doute ; mais le capitaine général, loin de prévoir ce qui venait d'arriver, lorsqu'il mit pied à terre avec ses gens, lui ordonna de ne point sortir de son balangai, et de rester simple spectateur de notre manière de combattre. Il pleura amèrement lorsqu'il le vit succomber.

Mais la gloire de Magellan survivra à sa mort. Il était orné de toutes les vertus, il montra toujours une constance inébranlable au milieu de ses plus grandes adversités. En mer, il se condamnait lui-même à de plus grandes privations que le reste de l'équipage. Versé plus qu'aucun autre dans la connaissance des cartes nautiques, il possédait parfaitement l'art de la navi-

gation, ainsi qu'il l'a prouvé en faisant le tour du monde, qu'aucun autre n'avait osé tenter avant lui [1].

Cette malheureuse bataille se donna le 27 avril 1521, qui était un samedi, jour que le capitaine avait choisi lui-même, parce qu'il l'avait en dévotion particulière. Huit de nos gens et quatre Indiens baptisés périrent avec lui, et peu d'entre nous retournèrent à nos vaisseaux sans être blessés. Ceux qui étaient restés dans les chaloupes s'imaginèrent à la fin de nous protéger avec les bombardes; mais la grande distance où ils étaient fut cause qu'elles nous firent plus de mal qu'à nos ennemis, qui cependant perdirent quinze hommes.

Dans l'après-midi, le roi chrétien, de notre consentement, envoya dire aux habitants de Matan que s'ils voulaient nous rendre les corps de nos soldats tués, et particulièrement celui du capitaine général, nous leur donnerions la quantité de marchandises qu'ils pourraient demander; mais ils répondirent que rien ne pourrait les engager à se défaire du corps d'un homme tel que notre chef, et qu'ils voulaient le garder comme un monument de leur victoire sur nous.

En apprenant la perte de notre capitaine, ceux qui étaient dans la ville pour trafiquer firent sur-le-champ transporter toutes les marchandises sur les vaisseaux. Nous élûmes alors à sa place deux gouverneurs, qui

1. En réalité Magellan ne fit pas le tour du monde, puisqu'il périt en quelque sorte à moitié route; mais le mérite de l'expédition entreprise par lui réside surtout dans la recherche du passage qu'il découvrit à l'extrémité australe du continent américain et dans sa navigation pour atteindre les parages indiens. Arrivé là, il était pour ainsi dire en pays connu; il n'avait plus qu'à suivre, comme le firent d'ailleurs ses compagnons, la voie frayée par les nombreux vaisseaux qui avant lui avaient doublé le cap de Bonne-Espérance pour se rendre aux Moluques.

furent Odoard Barbosa [1], Portugais, et Jean Serano, Espagnol.

Notre interprète, appelé Henri, qui était l'esclave de Magellan, ayant été légèrement blessé dans le combat, prit ce prétexte pour ne plus descendre à terre, où il était nécessaire pour notre service, et il passait toute la journée dans l'oisiveté, étendu sur sa natte. Odoard Barbosa, gouverneur du vaisseau que montait auparavant Magellan, le réprimanda fortement et lui dit que, malgré la mort de son maître, il n'en était pas moins esclave, et qu'à notre retour en Espagne il le rendrait à dona Béatrix, femme de Magellan ; il le menaça ensuite de le faire fustiger avec des verges, s'il ne se rendait pas sur-le-champ à terre pour le service de l'escadre.

L'esclave se leva et fit semblant de n'avoir pas fait attention aux injures et aux menaces du gouverneur. Étant descendu à terre, il se rendit chez le roi chrétien, à qui il dit que nous comptions partir sous peu, et que s'il voulait suivre le conseil qu'il avait à lui donner, il pourrait se rendre maître de tous nos vaisseaux et de toutes nos marchandises. Le roi l'écouta favorablement, et ils ourdirent ensemble une trahison. L'esclave revint ensuite à bord et montra plus d'activité et d'intelligence qu'il n'avait fait auparavant.

Le matin du mercredi 1er mai, le roi chrétien envoya dire aux gouverneurs qu'il avait préparé un présent de pierreries pour le roi d'Espagne, et que pour les leur remettre il les priait de venir ce jour-là dîner chez lui avec quelques-uns de leur suite. Les deux gouver-

1. Cet Odoard Barbosa, qui avait déjà fait le voyage des Moluques, avait publié une très intéressante *Relation des Indes*.

neurs y allèrent, en effet, avec vingt-deux hommes, parmi lesquels était notre astrologue, qui s'appelait San-Martino de Séville. Je ne fus pas du nombre, parce que j'avais le visage gonflé par la blessure d'une flèche empoisonnée qui m'avait atteint au front. Jean Carvajo et le prévôt revinrent sur-le-champ aux vaisseaux, parce qu'ils soupçonnaient les Indiens de mauvaise foi, ayant vu, disaient-ils, celui qui avait été guéri miraculeusement conduire notre aumônier chez lui. A peine eurent-ils achevé ces mots que nous entendîmes des cris et des plaintes. Ayant aussitôt levé les ancres, nous nous approchâmes avec les vaisseaux du rivage, et tirâmes plusieurs coups de bombarde sur les maisons. Nous vîmes alors Jean Serano qu'on conduisait vers le bord de la mer, blessé et garrotté. Il nous pria de ne plus tirer de bombardes, sans quoi on allait, disait-il, le massacrer. Nous lui demandâmes ce qu'étaient devenus ses compagnons et l'interprète ? Il nous répondit que tous avaient été égorgés, excepté l'interprète, qui s'était joint aux insulaires. Il nous conjura de le racheter par des marchandises ; mais Jean Carvajo, quoique son compère, joint à quelques autres, refusèrent de traiter de sa rançon, et ils ne permirent plus à nos chaloupes d'approcher de l'île, parce que le commandement de l'escadre leur appartenait par la mort des deux gouverneurs. Jean Serano continuait à implorer la pitié de son compère, en disant qu'il serait massacré au moment où nous mettrions à la voile, et voyant enfin que ses plaintes étaient inutiles, il se livra aux imprécations, et pria Dieu qu'au jour du jugement universel il fît rendre compte de son âme à Jean Carvajo, son compère. Mais on ne l'écouta point, et nous par-

times sans que nous ayons eu depuis aucune nouvelle de sa vie ou de sa mort.

L'île de Zubu est grande; elle a un bon port, qui a deux entrées, l'une à l'ouest et l'autre à l'est-nord-est. Elle est par le 10° de latitude nord, et à 154° de longitude de la ligne de démarcation. C'est dans cette île que nous eûmes, avant la mort de Magellan, des renseignements sur les îles Malucco.

LIVRE III

DÉPART DE ZUBU JUSQU'AU DÉPART DES ILES MALUCCO [1]

Nous quittâmes l'île de Zubu, et allâmes mouiller à la pointe d'une île qu'on appelle Bohol [2], distante de dix-huit lieues de Zubu, et voyant que nos équipages, diminués par tant de pertes, n'étaient pas assez nombreux pour les trois vaisseaux, nous nous déterminâmes à en brûler un (la *Conception*), après avoir transporté sur les deux autres tout ce qui pouvait nous être utile. Nous mîmes alors le cap au sud-sud-ouest, et côtoyâmes une île appelée Panilongon (?), où les hommes sont noirs comme les Éthiopiens.

En poursuivant notre route, nous parvînmes à une île qu'on appelle Butuan [3], où nous mouillâmes. Le roi de l'île vint sur notre vaisseau, et, pour nous donner une preuve d'amitié et d'alliance, il se tira du sang de la main gauche et en souilla sa poitrine et le bout de sa langue ; nous fîmes la même cérémonie. Lorsqu'il quitta notre bord, j'allai seul avec lui pour voir l'île. Nous entrâmes dans une rivière, où nous rencontrâmes plusieurs pêcheurs qui offrirent du poisson au roi, qui

1. Les îles Moluques.
2. Aujourd'hui Bojol, une des îles Visayas.
3. Non pas une île, mais la partie septentrionale de l'île Mindanao.

était nu, comme tous les habitants de cette île et des îles voisines, n'ayant qu'un pagne d'étoffe. Les principaux de l'île, qui étaient avec lui, prirent les rames et voguèrent en chantant. Nous passâmes le long de plusieurs habitations situées sur le bord de la rivière, et à deux heures de la nuit nous arrivâmes à la maison du roi, qui se trouvait à deux lieues de distance de notre mouillage.

En entrant dans la maison, on vint à notre rencontre avec des flambeaux faits de cannes et de feuilles de palmier roulées et pleines d'une résine appelée *anime*. Pendant qu'on préparait notre souper, le roi avec deux de ses chefs et deux de ses femmes assez jolies vidèrent un grand vase plein de vin de palmier, sans rien manger. On m'invita à boire comme eux ; mais je m'excusai en disant que j'avais déjà soupé, et je ne bus qu'une seule fois. En buvant, ils faisaient la même cérémonie que le roi de Massana. On servit le souper, qui n'était composé que de riz et de poisson fort salé dans des jattes de porcelaine. Ils mangeaient le riz en guise de pain. Voici comment on fait cuire le riz : on met dans un pot de terre semblable à nos marmites une grande feuille qui couvre entièrement le dedans du vase; ensuite on y jette l'eau et le riz, et on couvre le pot. On laisse bouillir le tout jusqu'à ce que le riz ait acquis la fermeté de notre pain, et on l'en tire par morceaux. C'est d'ailleurs de cette même manière qu'on cuit le riz dans toutes les îles de ces parages.

Le souper étant achevé, le roi fit apporter une natte de roseaux, avec une autre de palmier et un oreiller de feuilles. C'était mon lit, où je couchai avec un des chefs. Le roi alla coucher ailleurs.

Le jour suivant, pendant qu'on préparait le dîner, j'allai faire une tournée dans l'île; j'entrai dans plusieurs cases, qui sont bâties comme celles des autres îles que nous avions visitées, et où je vis une quantité d'ustensiles d'or, mais fort peu de vivres. Je me rendis chez le roi; nous dînâmes avec du riz et du poisson.

Je réussis à faire comprendre par mes gestes au roi que je désirais voir la reine. Il me fit signe que cela lui était agréable, et nous nous acheminâmes vers la cime d'une montagne, où est la demeure de la reine. En entrant je lui fis ma révérence, qu'elle me rendit. Je m'assis auprès d'elle, tandis qu'elle était occupée à faire des nattes de palmier pour un lit. Toute sa maison était garnie de vases de porcelaine, lesquels étaient appendus aux parois, ainsi que quatre timbales, dont l'une était fort grande, une autre moyenne et deux autres petites : la reine s'amusait à en jouer. Il y avait une quantité d'esclaves des deux sexes pour la servir. Nous prîmes congé et retournâmes à la case du roi, qui fit apporter un déjeuner de cannes à sucre. Nous trouvâmes dans cette île des cochons, des chèvres, du riz, du gingembre et tout ce que nous avions vu dans les autres. Ce qui y abonde néanmoins le plus, c'est l'or. On m'indiqua des vallons, et on me fit entendre par des gestes qu'il y avait là plus d'or qu'on ne saurait l'imaginer; mais que, n'ayant point de fer, il faudrait un grand travail pour l'exploiter, ce qu'ils refusent de faire.

Après midi, ayant demandé à me rendre aux vaisseaux, le roi, avec quelques-uns des principaux de l'île, voulut m'y accompagner dans le même balangai. Pendant que nous descendions la rivière, je vis à la droite

sur un monticule trois hommes pendus à un arbre. Ayant demandé ce que cela signifiait, on me répondit que c'étaient des malfaiteurs.

Cette partie de l'île, qui s'appelle Chipit, est une continuation de la même terre que Boutuan et Calagan; elle passe au-dessus de Bohol et confine à Mindanao[1]. Le port en est assez bon. Elle est par le 8° de latitude nord, à 167° de longitude de la ligne de démarcation, et à cinquante lieues de Zubu. Au nord-ouest gît l'île de Luçon[2], qui en est distante de deux journées. Celle-ci est grande, et il y vient tous les ans six à huit jonques des peuples appelés Lequies[3] pour y commercer. Je parlerai ailleurs de Chipit.

En partant de cette île et courant à l'ouest-sud-ouest, nous allâmes mouiller à une île presque déserte. Les habitants, qui y sont en très petit nombre, sont des exilés d'une île qu'on appelle Burné[4]. Ils vont nus comme ceux des autres îles, et sont armés de sarbacanes et de carquois pleins de flèches, et d'une herbe qui sert à les empoisonner. Ils ont aussi des poignards avec des manches garnis d'or et de pierres précieuses, des lances, des massues et de petites cuirasses faites de peau de buffle. Ils nous crurent des dieux ou des saints. Il y a dans cette île de grands arbres, mais peu de vivres. Elle est par le 7° 30′ de latitude septentrionale, à quarante-trois lieues de Chipit; elle s'appelle Cagayan[5].

De cette île, en suivant la même direction vers l'ouest-

1. Elle fait mieux qu'y confiner, elle en fait partie.
2. Ou Manille.
3. Sans doute des Chinois ou des Annamites.
4. Bornéo.
5. Cette île porte encore le même nom.

sud-ouest, nous arrivâmes à une grande île que nous trouvâmes bien pourvue de toutes sortes de vivres, ce qui fut un grand bonheur pour nous; car nous étions si affamés et si mal approvisionnés, que nous nous vîmes plusieurs fois sur le point d'abandonner nos vaisseaux et de nous établir sur quelque terre pour y terminer nos jours. Cette île, qui s'appelle Palavan [1], nous fournit des cochons, des chèvres, des poules, des bananes de plusieurs espèces, dont quelques-unes d'une coudée de long et grosses comme le bras; d'autres n'avaient qu'un palme de longueur, et d'autres étaient plus petites encore : ces dernières étaient les meilleures. Ils ont aussi des noix de coco, des cannes à sucre et des racines semblables à des navets. Ils font cuire le riz sous le feu dans des cannes ou des vases de bois; de cette manière il se conserve plus longtemps que celui qu'on fait cuire dans des marmites. Du même riz on tire, au moyen d'une espèce d'alambic, un vin bien plus fort et meilleur que le vin de palmier [2]. En un mot, cette île fut pour nous une terre promise. Elle est par le 9° 21′ de latitude septentrionale, et à 171° 20′ de longitude de la ligne de démarcation.

Nous nous présentâmes au roi, qui contracta alliance et amitié avec nous; et pour nous en donner l'assurance, il demanda un de nos couteaux, qui lui servit à tirer du sang de sa poitrine, avec lequel il se toucha le front et la langue. Nous répétâmes la même cérémonie.

Les habitants de Palavan vont nus, comme tous ces peuples; mais ils aiment à s'orner de bagues, de chaî-

1. Les cartes modernes la nomment Palavan ou Paragua.
2. C'est le *saki*, ou vin de riz des Chinois.

nettes de laiton et de grelots. Ce qui leur plaît néanmoins le plus est le fil d'archal, auquel ils attachent leurs hameçons. Presque tous cultivent leurs propres champs. Ils ont des sarbacanes et de grosses flèches de bois, longues de plus d'un palme et garnies d'un harpon ; quelques-unes ont la pointe d'une arête de poisson, et d'autres de roseau, empoisonnées avec une certaine herbe : ces flèches ne sont pas garnies de plumes par le haut bout, mais d'un bois fort mou et fort léger. Au bout des sarbacanes ils attachent un fer, et quand ils n'ont plus de flèches, ils se servent de la sarbacane en forme de lance.

Ils ont aussi d'assez grands coqs domestiques, qu'ils ne mangent pas, par une espèce de superstition ; mais ils les entretiennent pour les faire combattre entre eux : à cette occasion on fait des gageures et on propose des prix pour les propriétaires des coqs vainqueurs.

De Palavan, dirigeant au sud-ouest, après avoir parcouru dix lieues, nous reconnûmes une autre île. En longeant sa côte, elle nous parut monter [1]. Nous la côtoyâmes pendant l'espace de cinquante lieues au moins avant de trouver un mouillage. A peine y eûmes-nous jeté l'ancre qu'il s'éleva une tempête, le ciel s'obscurcit, et nous vîmes le feu Saint-Elme attaché à nos mâts.

Le jour suivant, le roi envoya aux vaisseaux une assez belle pirogue dont la proue et la poupe étaient ornées d'or. La proue portait un pavillon blanc et bleu, avec une touffe de plumes de paon au bout du bâton. Il y avait dans cette pirogue des joueurs de cornemuse et de tambour, et plusieurs autres personnes. La pirogue,

1. C'est-à-dire s'allonger dans le sens des courants marins. Cette île est Bornéo.

qui est une espèce de fuste ou de galère, était suivie de deux almadies, qui sont des bateaux de pêcheurs. Huit des principaux vieillards de l'île, qui étaient dans la pirogue, montèrent sur notre bord et s'assirent sur un tapis qu'on leur avait préparé dans un gaillard d'arrière, où ils nous présentèrent un vase de bois rempli de bétel et d'arec, racines qu'ils mâchent continuellement, avec des fleurs d'orange et de jasmin; le tout était couvert d'un drap de soie jaune. Ils nous donnèrent aussi deux cages pleines de poules, deux chèvres, trois vases de vin de riz distillé et des cannes à sucre. Ils firent le même présent à l'autre vaisseau; et, après nous avoir embrassés, ils prirent congé de nous.

Le vin de riz est aussi clair que l'eau, mais si fort que plusieurs de notre équipage s'enivrèrent. Ils l'appellent *arach*.

Six jours après, le roi nous envoya trois autres pirogues fort ornées, qui vinrent au son des cornemuses, des timbales et des tambours, et firent le tour de nos vaisseaux. Les hommes nous saluèrent en ôtant leurs bonnets de toile, qui sont si petits qu'ils leur couvrent à peine le sommet de la tête. Nous leur rendîmes le salut avec nos bombardes, mais sans être chargées de pierres. Ils nous apportaient plusieurs mets, tous faits avec du riz, soit en morceaux oblongs et enveloppés dans des feuilles, soit de la forme conique d'un pain de sucre, soit en manière de gâteau, avec des œufs et du miel.

Après nous avoir fait ces dons au nom du roi, ils nous dirent qu'il était bien satisfait de ce que nous fissions dans l'île notre provision d'eau et de bois, et que nous pouvions trafiquer autant qu'il nous plairait

avec les insulaires. A cette réponse, nous nous déterminâmes à aller, au nombre de sept, porter des présents au roi, à la reine et aux ministres. Le présent destiné au roi consistait en un habit à la turque, de velours vert, une chaise de velours violet, cinq brasses de drap rouge, un bonnet, une tasse de verre avec son couvercle, une écritoire dorée et trois cahiers de papier; pour la reine, nous portâmes trois brasses de drap jaune, une paire de souliers argentés et un étui d'argent plein d'épingles; pour le gouverneur ou ministre du roi, trois brasses de drap rouge, un bonnet et une tasse de verre doré; pour le roi d'armes ou héraut, qui était venu avec la pirogue, un habit à la turque, de drap rouge et vert, un bonnet et un cahier de papier; aux autres sept principaux personnages qui étaient venus avec lui nous préparâmes aussi des présents, tels que quelques aunes de toile, un bonnet ou un cahier de papier. Quand tous les présents furent préparés, nous entrâmes dans l'une des trois pirogues.

Étant arrivés à la ville, il nous fallut rester deux heures dans la pirogue pour attendre l'arrivée de deux éléphants couverts de soie, et de douze hommes dont chacun portait un vase de porcelaine couvert de soie, pour y placer les dons que nous allions présenter. Nous montâmes sur les éléphants, précédés par les douze hommes, qui portaient nos dons dans leurs vases, et nous allâmes ainsi jusqu'à la maison du gouverneur, qui nous donna un souper de plusieurs mets. Nous passâmes la nuit sur des matelas de coton doublés de soie, dans des draps de toile de Cambaie.

Le jour suivant, nous passâmes la matinée sans rien faire dans la maison du gouverneur. A midi nous allâ-

mes au palais du roi. Nous étions montés sur les mêmes éléphants et précédés par les hommes qui portaient les présents. Depuis la maison du gouverneur jusqu'au palais du roi, toutes les rues étaient gardées par des hommes armés de lances, d'épées et de massues, d'après un ordre particulier du roi.

Nous entrâmes sur nos éléphants dans la cour du palais, où, ayant mis pied à terre, nous montâmes par un escalier, accompagnés du gouverneur et de quelques officiers; ensuite nous entrâmes dans un grand salon plein de courtisans, que nous appellerions barons du royaume. Là nous nous assîmes sur un tapis, et les présents furent placés près de nous.

Au bout de ce salon il y avait une autre salle un peu moins grande, tapissée de draps de soie, où l'on haussa deux rideaux de brocart qui nous permirent de voir deux fenêtres, par lesquelles l'appartement se trouva éclairé. Nous y vîmes trois cents hommes de la garde du roi armés de poignards, dont ils appuyaient la pointe sur leur cuisse. Au bout de cette salle il y avait une grande porte fermée aussi par un rideau de brocart, qu'on haussa également, et nous vîmes alors le roi assis devant une table avec un petit enfant, et mâchant du bétel. Derrière lui il n'y avait que des femmes.

Alors un des courtisans nous avertit qu'il ne nous était pas permis de parler au roi; mais que si nous avions quelque chose à lui faire savoir, nous pouvions nous adresser à lui, qui le dirait à un courtisan d'un rang supérieur, qui le dirait au frère du gouverneur, qui était dans la petite salle, lequel, au moyen d'une sarbacane placée dans un trou de la muraille, expose-

rait nos demandes à un des principaux officiers qui étaient auprès du roi, et qui les lui dirait. Il nous avertit qu'il fallait que nous fissions trois révérences au roi, en élevant nos mains jointes au-dessus de nos têtes, et en levant tantôt un pied et tantôt l'autre. Ayant fait les trois révérences de la manière qu'on nous l'avait indiqué, nous fîmes savoir au roi que nous appartenions au roi d'Espagne, qui désirait vivre en paix avec lui et ne demandait autre chose que de pouvoir trafiquer dans son île.

Le roi nous fit répondre qu'il était charmé que le roi d'Espagne fût son ami, et que nous pouvions nous pourvoir dans ses États d'eau et de bois, et y trafiquer à notre volonté.

Nous lui offrîmes alors les présents que nous avions apportés pour lui, et à chaque chose qu'il recevait il faisait un petit mouvement de la tête. On donna à chacun de nous de la brocatelle et des draps d'or et de soie, qu'on nous mettait sur l'épaule gauche; ensuite on l'ôtait pour le garder pour nous. On nous servit un déjeuner de clous de girofle et de cannelle, après quoi on laissa tomber tous les rideaux, et on ferma les fenêtres.

Tous ceux qui étaient dans le palais du roi avaient autour de la ceinture des draps d'or pour couvrir leur nudité, des poignards avec des manches d'or garnis de perles et de pierreries, et plusieurs bagues aux doigts.

Nous remontâmes sur les éléphants, et retournâmes à la maison du gouverneur. Sept hommes, portant les présents que le roi venait de nous donner, marchaient devant nous; et lorsque nous y fûmes arrivés, on remit à chacun de nous le don du roi, en le plaçant sur notre

épaule gauche, comme on avait fait auparavant. Nous donnâmes pour récompense deux couteaux à chacun des sept hommes qui nous avaient accompagnés.

Nous vîmes ensuite arriver à la maison du gouverneur neuf hommes dont chacun portait un plat de bois, sur chacun desquels il y avait dix à onze jattes de porcelaine, contenant de la viande de différents animaux, c'est-à-dire du veau, des poulets, des poules, des paons et autres, avec plusieurs espèces de poissons : il y avait plus de trente mets différents de viande seule.

Nous soupâmes assis à terre sur une natte de palmier. A chaque morceau qu'on mangeait il fallait boire, dans une tasse de porcelaine grande comme un œuf, de la liqueur extraite de riz distillé. Nous mangeâmes aussi du riz et d'autres mets faits de sucre avec des cuillers d'or semblables aux nôtres.

Nous couchâmes dans le même endroit où nous avions passé la nuit précédente, et il y eut toujours deux flambeaux de cire blanche allumés sur deux candélabres d'argent, et deux grandes lampes garnies d'huile et à quatre mèches chacune. Deux hommes veillèrent pendant toute la nuit pour en avoir soin.

Le lendemain nous nous rendîmes au bord de la mer, où nous trouvâmes deux pirogues destinées à nous conduire à nos vaisseaux.

La ville est bâtie dans la mer même, excepté la maison du roi et de quelques principaux chefs. Elle contient vingt-cinq mille feux ou familles[1]. Les maisons sont construites en bois et portées sur de grosses poutres pour les garantir de l'eau. Lorsque la marée

1. Cette appréciation doit être fort exagérée.

monte, les femmes qui vendent les denrées nécessaires traversent la ville dans des barques. Au-devant de la maison du roi il y a une grande muraille bâtie de grosses briques, avec des barbacanes en manière de forteresse, sur laquelle on voit cinquante-six bombardes de bronze et six de fer : on en tira plusieurs coups pendant les jours que nous passâmes dans la ville.

Le roi, qui est Maure, s'appelle rajah Siripada. Il est fort replet, et peut avoir environ quarante ans. Il n'est servi que par des femmes, qui sont les filles des principaux habitants de l'île. Personne ne peut lui parler que par le moyen d'une sarbacane, comme nous avons été obligés de le faire. Il a dix scribes uniquement occupés à écrire ce qui le concerne sur des écorces d'arbre très minces qu'on appelle *chiritoles*. Il ne sort jamais de son palais que pour aller à la chasse.

Le matin, 29 juillet, qui était un lundi, nous vîmes venir vers nos vaisseaux plus de cent pirogues, partagées en trois escadres, avec autant de *tungulis*, qui sont leurs petites barques. Comme nous craignions d'être attaqués par trahison, nous mîmes sur-le-champ à la voile, et cela avec tant d'empressement que nous fûmes obligés d'abandonner une ancre. Nos soupçons s'augmentèrent lorsque nous fîmes attention à plusieurs grandes embarcations, appelées *jonques*, qui étaient venues le jour précédent mouiller à l'arrière de nos vaisseaux, ce qui nous fit craindre d'être assaillis de tous côtés. Notre premier soin fut de nous délivrer des jonques, contre lesquelles nous fîmes feu, de sorte que nous y tuâmes beaucoup de monde. Quatre jon-

ques devinrent notre proie; les quatre autres se sauvèrent en allant échouer à terre. Dans l'une des jonques que nous prîmes était le fils du roi de l'île de Lozon, qui était capitaine général du roi de Burné, et venait de conquérir avec ces jonques une grande ville appelée Laoé[1], bâtie sur une pointe de l'île vers la grande Java. Dans cette expédition il avait saccagé cette ville, parce que les habitants préféraient obéir au roi gentil de Java plutôt qu'au roi maure de Burné.

Jean Carvajo, notre pilote, sans nous en avertir, rendit la liberté à ce capitaine; y ayant été engagé, comme nous le sûmes par la suite, par une forte somme d'or qu'on lui avait offerte. Si nous eussions gardé ce capitaine, le roi Siripada nous aurait donné sans doute pour sa rançon tout ce que nous aurions voulu; car il s'était rendu formidable aux Gentils, qui sont ennemis du roi maure.

Dans le port où nous étions il n'y a pas seulement la ville dont Siripada est le maître, mais il y en a une autre habitée par des Gentils, bâtie également dans la mer, et plus grande encore que celle des Maures. L'inimitié entre les deux peuples est si grande qu'il ne se passe pas de jour sans qu'ils se livrent à des querelles et à des combats. Le roi des Gentils est aussi puissant que le roi des Maures; il n'est cependant pas si vain, et il paraît même qu'il serait facile d'introduire chez lui le christianisme[2]. Le roi maure, ayant été instruit de tout le mal que nous venions de faire à

1. Laoé ou Lahout. Il y a en effet près de la pointe sud-est de Bornéo une île de ce nom.

2. Les Portugais l'y apportèrent, et il s'y maintint jusqu'en 1590. Le voyageur Sonnerat dit que les Maures forcèrent les Gentils à abandonner le bord de la mer et à se retirer dans les montagnes.

ses jonques, se hâta de nous faire savoir, par un de nos gens qui s'étaient établis à terre pour trafiquer, que ce n'était pas contre nous que ces embarcations venaient; qu'elles ne faisaient que passer pour aller porter la guerre aux Gentils, et, pour nous le prouver, ils nous montrèrent quelques têtes de ces derniers tués à la bataille. Alors nous fîmes dire au roi que, si cela était ainsi, il n'avait qu'à renvoyer les deux hommes qui étaient encore à terre avec nos marchandises, et le fils de Jean Carvajo; mais le roi ne voulut pas y consentir. Ainsi Carvajo fut puni par la perte de son fils (qui lui était né pendant qu'il était au Brésil), qu'il aurait sans doute recouvré en échange du capitaine général qu'il délivra pour de l'or. Nous retînmes à bord seize hommes des principaux de l'île, et trois femmes, que nous comptions conduire en Espagne, pour présenter ces dernières à la reine; mais Carvajo les garda pour lui-même.

Les Maures vont nus, comme tous les habitants de ces climats. Ils adorent Mahomet et suivent sa loi. Par cette raison ils ne mangent point de porc. Ils se lavent le visage de la main droite, mais ne se frottent jamais les dents avec les doigts. Il ne tuent ni chèvres ni poulets sans s'adresser auparavant au soleil. Ils coupent le bout des ailes aux poulets et la peau qu'ils ont sous les pieds, et ensuite ils les fendent en deux. Ils ne mangent d'aucun animal qui n'ait été tué par eux-mêmes.

Cette île produit le camphre, espèce de baume qui suinte goutte à goutte d'entre l'écorce et le bois de l'arbre; ces gouttes sont petites comme les brins du son. Si on laisse le camphre exposé à l'air, il s'éva-

pore insensiblement. L'arbre qui le produit est appelé *capor*[1]. On y trouve aussi de la cannelle, du gingembre, des mirabolans, des oranges, des citrons, des cannes à sucre, des melons, des citrouilles, des radis, des oignons, etc. Parmi les animaux il y a des éléphants, des chevaux, des buffles, des cochons, des chèvres, des poules, des oies, des corbeaux, et plusieurs autres espèces d'oiseaux.

On dit que le roi de Burné a deux perles grosses comme des œufs de poule, et si parfaitement rondes, qu'étant posées sur une table bien unie elles ne peuvent jamais rester en repos. Quand nous lui apportâmes nos présents, je lui fis connaître par mes gestes que je désirais beaucoup les voir; il promit de nous les montrer, mais nous ne les avons jamais vues. Quelques-uns des chefs me dirent qu'ils les connaissaient.

Les Maures de ce pays ont une monnaie de bronze qui est perforée pour l'enfiler. D'un côté elle porte quatre lettres qui sont les quatre caractères du grand roi de la Chine. On l'appelle *pici*[2]. Dans notre trafic on nous donnait pour un *cathil* de vif-argent six jattes de porcelaine. Le cathil est un poids de deux livres. Le cathil de bronze nous valait un petit vase de porcelaine, et pour trois couteaux nous en recevions un plus grand; un *bahar,* de cire pour cent soixante cathils de bronze. Le bahar est un poids de deux cent trois cathils. Pour quatre-vingts cathils un bahar de sel, et pour quarante cathils un bahar d'anime, espèce de gomme dont on se sert pour goudronner les vais-

1. C'est encore de Bornéo que vient le meilleur camphre.
2. Ce sont ces mêmes pièces que les Chinois appellent *sapèques*.

seaux : car dans ce pays il n'y a point de goudron. Vingt *tabils* font un cathil. Les marchandises qu'on recherche ici de préférence sont le cuivre, le vif-argent, le cinabre[1], le verre, les draps de laine, les toiles, mais surtout le fer et les lunettes.

Les jonques dont nous avons parlé sont leurs plus grandes embarcations. Voici comment elles sont construites: les œuvres vives, jusqu'à deux palmes des œuvres mortes, sont construites d'ais joints ensemble par des chevilles de bois, et la construction en est assez bien faite. Dans la partie supérieure elles ont de très gros roseaux (bambous) qui saillissent en dehors de la jonque pour former contrepoids[2]. Ces jonques portent une cargaison aussi forte que nos navires. Les mâts sont faits des mêmes roseaux, et les voiles d'écorce d'arbre.

Ayant vu à Burné beaucoup de porcelaine, je voulus prendre aussi quelques renseignements sur cet objet. On me dit qu'on la fait avec une espèce de terre très blanche, qu'on laisse sous terre pendant un demi-siècle pour la raffiner[3]; de sorte qu'ils ont un proverbe qui dit que le père s'enterre pour le fils. On prétend que si l'on met du poison dans un de ces vases de porcelaine, il se casse sur-le-champ.

L'île de Burné (Bornéo) est si grande que pour en faire le tour avec une embarcation il faudrait y employer trois mois. Elle est située par le 5° 15′ de

1. Couleur rouge qui est un oxyde de mercure.
2. Sans doute le balancier dont il a été question plus haut.
3. Ce mode de raffinage de la terre à porcelaine est, en effet, de tradition dans l'histoire ou plutôt dans la légende de la céramique chinoise; on peut croire que ce conte fut répandu pour donner plus de prix aux produits de cette importante industrie.

latitude septentrionale et à 176° 40′ de longitude de la ligne de démarcation[1].

En partant de cette île nous retournâmes en arrière pour chercher un endroit propre à radouber nos vaisseaux, dont l'un avait une forte voie d'eau ; et l'autre, faute du pilote, avait donné contre un bas-fond, près d'une île appelée Bibalon; mais, grâce à Dieu, nous le remîmes à flot. Nous courûmes aussi un autre grand danger : un matelot, en mouchant une chandelle, jeta par inadvertance la mèche allumée dans une caisse de poudre à canon; mais il fut si prompt à l'en retirer que la poudre ne prit point feu.

Chemin faisant, nous vîmes quatre pirogues. Nous en prîmes une chargée de noix de coco destinées pour Burné; mais l'équipage se sauva dans une petite île. Les trois autres pirogues nous évitèrent en se retirant derrière d'autres îlots.

Entre le cap nord de Burné et l'île de Siboulou[2], par le 8° 7′ de latitude septentrionale, nous trouvâmes un port fort commode pour radouber nos vaisseaux; mais comme nous manquions de plusieurs choses nécessaires à cet objet, nous fûmes obligés d'y employer quarante-deux jours. Chacun de nous y travailla de son mieux, l'un d'une manière et l'autre d'une autre. Ce qui nous coûtait le plus de peine, c'était d'aller chercher le bois dans les forêts, parce que tout le terrain était couvert de ronces et d'arbustes épineux et que nous étions tous pieds nus.

Il y a dans cette île de très grands sangliers[3]. Nous

1. Cette île a environ trois cents lieues dans sa plus grande longueur.
2. Petite île sur la mer de Célébos.
3. C'est le *babiroussa*, ou cochon-cerf, qui est, en effet, excellent nageur.

en tuâmes un pendant qu'il passait à la nage d'une île à l'autre. Sa tête avait deux palmes et demi de longueur, avec de très grosses défenses. On y trouve aussi des crocodiles, qui habitent également et la terre et la mer; des huîtres, des coquillages de toutes les espèces, et de fort grandes tortues. Nous en prîmes deux, dont la chair seule de l'une pesait vingt-six livres, et celle de l'autre quarante-quatre livres. Nous prîmes aussi un poisson dont la tête, qui ressemblait à celle du cochon, avait deux cornes; son corps était revêtu d'une substance osseuse, il avait sur le dos une espèce de selle, mais il n'était pas bien grand.

Ce que j'ai trouvé de plus étrange, ce sont des arbres dont les feuilles qui tombent sont animées. Ces feuilles ressemblent à celles du mûrier, si ce n'est qu'elles sont moins longues; leur pétiole est court et pointu, et près du pétiole, d'un côté et de l'autre, elles ont deux pieds. Si on les touche, elles s'échappent; mais elles ne rendent point de sang quand on les écrase. J'en ai gardé une dans une boîte, la feuille s'y promenait tout alentour; je suis d'opinion qu'elles vivent d'air[1].

En quittant cette île, c'est-à-dire le port, nous rencon-

1. Malgré l'expérience que le narrateur dit avoir faite, on voit que nous sommes ici en pleine histoire naturelle légendaire. Les arbres à feuilles animées font largement partie des prodiges végétaux signalés par les auteurs de cette époque. Dans un traité des *Plantes émerveillables* publié par le président Duret au commencement du dix-septième siècle, nous voyons encore mentionnés et représentés : l'arbre dont *les feuilles cheminent,* l'arbre dont *les feuilles tombant sur terre se changent en oiseaux, et tombant dans l'eau se changent en poissons.* Sur nos côtes de France maintes gens prétendent encore que les coquillages nommés *anatifes* (qui portent des canards) donnent naissance aux macreuses. Des naturalistes croient que les feuilles animées n'étaient autres que de grandes sauterelles de l'espèce des *mantes,* couvertes de quatre ailes ovales si étroitement repliées l'une sur l'autre, que l'ensemble paraît former une feuille brune avec des fibres.

trâmes une jonque qui venait de Burné. Nous lui fîmes signal d'amener; mais, n'ayant pas voulu obéir, nous la poursuivîmes, la prîmes et la pillâmes. Elle portait le gouverneur de Pulavon, avec un de ses fils et son frère, que nous contraignîmes à payer pour rançon : dans l'espace de sept jours, quatre cents mesures de riz, vingt cochons, un pareil nombre de chèvres et cent cinquante poules. Non seulement il nous donna tout ce que nous demandions, mais il y ajouta de son propre mouvement des noix de coco, des bananes, des cannes à sucre et des vases pleins de vin de palmier[1]. Pour répondre à sa générosité, nous lui rendîmes une partie de ses poignards et de ses fusils, et lui donnâmes un étendard, un habit de damas jaune et quinze brasses de toile. A son fils nous fîmes présent d'un manteau de drap bleu, etc. Son frère reçut un habit de drap vert. Nous fîmes aussi des dons aux gens qui étaient avec eux, de manière que nous nous séparâmes bons amis.

Nous rebroussâmes chemin pour repasser entre l'île de Cagoyan et le port de Chipit, en courant à l'est-quart-sud-est, pour aller chercher les îles Malucco[2]. Nous passâmes près de certains îlots et nous vîmes la mer couverte d'herbes, quoiqu'il y eût une grande profondeur : il nous semblait être dans d'autres parages.

En laissant Chipit à l'est, nous reconnûmes à l'ouest les deux îles de Zolo et Taghima[3], où, à ce qu'on nous dit, l'on pêche les plus belles perles. C'est là qu'on a trouvé celles du roi de Burné, dont j'ai parlé; voici com-

1. On a vu plus haut, on voit encore ici que d'aventure nos gens ne répugnaient nullement à quelque acte de piraterie.
2. Moluques.
3. Soulou et Basilan. La première donne son nom à une région marine et à un archipel.

ment il réussit à s'en rendre maître. Ce roi avait épousé une fille du roi de Zolo, qui lui dit un jour que son père possédait ces deux grosses perles. L'envie prit au roi de Burné de les avoir, et dans une nuit il partit avec cinq cents embarcations pleines d'hommes armés, se saisit du roi de Zolo, son beau-père, et de deux de ses fils; il ne leur rendit la liberté qu'à condition qu'on lui donnerait les deux perles en question.

Continuant de cingler à l'est-quart-nord-est, nous longeâmes deux habitations appelées Cavit et Subanin, et passâmes près d'une île également habitée, qu'on nomme Monoripa, à dix lieues des îlots dont je viens de parler. Les habitants de cette île n'ont point de maisons; ils vivent toujours sur leurs barques.

Les villages de Cavit et Subanin sont dans les îles de Pontuan et de Calagan, où croît la meilleure cannelle. Si nous avions pu nous y arrêter quelque temps, nous en aurions chargé le vaisseau; mais nous ne voulûmes pas perdre de temps pour profiter du vent: car nous devions doubler une pointe et dépasser quelques petites îles qui l'environnent. Chemin faisant, nous vîmes des insulaires qui s'approchèrent de nous et nous donnèrent dix-sept livres de cannelle pour deux grands couteaux que nous avions pris au gouverneur de Pulaoan.

Ayant vu le cannelier, je puis en donner la description. Il est haut de cinq à six pieds, et n'a que l'épaisseur d'un doigt. Il n'a jamais au delà de trois à quatre branches; sa feuille ressemble à celle du laurier; la cannelle dont nous faisons usage n'est que son écorce, qu'on récolte deux fois par an. Le bois même et les feuilles vertes ont le même goût que l'écorce. On l'ap-

pelle *cainmana* (d'où est venu le nom de *cinnamomum*), parce que *cain* signifie bois, et *mana,* doux.

Ayant mis le cap au nord-est, nous nous rendîmes à une ville appelée Maingdanao [1], située dans la même île où sont Boutuan et Calagan, pour y prendre une connaissance exacte de la position des îles Malucco. Ayant rencontré dans notre route un *bignadai,* barque qui ressemble à une pirogue, nous nous déterminâmes à le prendre; mais comme ce ne fut pas sans trouver quelque résistance, nous tuâmes sept hommes des dix-huit qui formaient l'équipage du bignadai. Ils étaient mieux faits et plus robustes que ceux que nous avions vus jusqu'alors. C'étaient des chefs de Maingdanao, parmi lesquels il y avait le frère du roi, qui nous assura qu'il savait très bien la position des îles Malucco.

Sur son rapport, nous changeâmes de course, et mîmes le cap au sud-est. Nous étions alors par le 6° 7′ de latitude nord, et à trente lieues de distance de Cavit.

On nous dit qu'à un cap de cette île, près d'une rivière, il y a des hommes velus, grands guerriers, et surtout grands archers. Ils ont des dagues d'un palme de largeur, et lorsqu'ils prennent quelque ennemi, ils lui mangent le cœur tout cru, avec du jus d'orange ou de citron. On les appelle Bénasans.

Nous rencontrâmes sur notre route au sud-est quatre îles, appelées Ciboco, Biraham-Batolach, Sarangam [2] et Candigar. Le samedi 26 octobre, à l'entrée de la nuit, en côtoyant l'île de Biraham-Batolach, nous essuyâmes une bourrasque, pendant laquelle nous amenâmes toutes nos voiles, et priâmes Dieu de nous

1. Mindanao, qui donne son nom à l'île.
2. Près de la pointe méridionale de Mindanao.

sauver. Alors nous vîmes au bout des mâts nos trois saints, qui dissipèrent l'obscurité. Ils s'y tinrent pendant plus de deux heures, saint Elme sur le mât du milieu, saint Nicolas sur le mât de misaine, et sainte Claire sur celui de trinquet. En reconnaissance de la grâce qu'ils venaient de nous accorder, nous promîmes à chacun d'eux un esclave, et leur fîmes aussi une offrande.

En poursuivant notre route, nous entrâmes dans un port qui est au milieu de l'île de Sarangani, vers Candigar ; nous y mouillâmes près d'une habitation de Sarangani, où il y a beaucoup de perles et d'or. Ce port est par le 5° 9′, à cinquante lieues de Cavit. Les habitants sont des Gentils et vont nus, comme les autres peuples de ces parages.

Nous nous y arrêtâmes un jour, et y prîmes par force deux pilotes pour nous conduire aux îles Malucco. Selon leur avis, nous courûmes au sud-ouest, et passâmes au milieu de huit îles en partie habitées et en partie désertes, qui forment une espèce de rue. Voici leurs noms : Cheava, Caviao, Cabiao, Camanuca, Cabaluzao, Cheai, Lipan et Nuza ; au bout desquelles nous nous trouvâmes vis-à-vis d'une île assez belle[1] ; mais, ayant le vent contraire, nous ne pûmes jamais en doubler la pointe, de manière que pendant toute la nuit nous fûmes obligés de faire des bordées. C'est à cette occasion que les prisonniers que nous avions faits à Sarangani sautèrent du vaisseau et se sauvèrent à la nage avec le frère du roi de Maingdanao ; mais nous apprîmes par la suite que son fils, n'ayant pu se tenir sur le dos de son père, s'était noyé.

1. Ce groupe porte sur les cartes actuelles le nom d'îles Sangier.

Voyant l'impossibilité de doubler la pointe de la grande île, nous la passâmes sous le vent, près de plusieurs petites îles. Cette grande île, qui s'appelle Sanghir, a quatre rois, dont voici les noms: rajah Matandatu, rajah Laga, rajah Bapti et rajah Parabu. Elle est par le 3° 30′ de Sarangani.

Continuant de courir toujours dans la même direction, nous passâmes auprès de cinq îles appelées Chéoma, Carachita, Para, Zangalura, Ciau, dont la dernière est distante de dix lieues de Sanghir[1]. On y voit une montagne assez étendue, mais de peu d'élévation. Son roi s'appelle rajah Ponto.

Nous vînmes à l'île de Paghinzara, où l'on voit trois hautes montagnes : son roi s'appelle rajah Babintan. A douze lieues à l'est de Paghinzara nous trouvâmes, outre Talant, deux petites îles habitées, Zoar et Mean.

Le mercredi 6 de novembre, ayant dépassé ces îles, nous en reconnûmes quatre autres assez hautes, à quatorze lieues vers l'est. Le pilote que nous avions pris à Sarangani nous dit que c'étaient les îles Malucco. Nous rendîmes alors grâces à Dieu, et en signe de réjouissance nous fîmes une décharge de toute notre artillerie ; et on ne sera pas étonné de la grande joie que nous éprouvâmes à la vue de ces îles, quand on considérera qu'il y avait vingt-sept mois moins deux jours que nous courions les mers et que nous avions visité une infinité d'îles, toujours en cherchant les Malucco.

1. Ou Sangier, qui donne son nom au groupe cité plus haut. Toutes ces énumérations, faites évidemment à la légère, établissent un itinéraire confus, dans les complications duquel le géographe moderne ne parvient guère à se reconnaître.

Les Portugais ont débité que les îles Malucco sont placées au milieu d'une mer impraticable à cause des bas-fonds qu'on rencontre partout, et de l'atmosphère nébuleuse et couverte de brouillards ; cependant nous avons trouvé le contraire, et jamais nous n'eûmes moins de cent brasses d'eau jusqu'aux Malucco mêmes.

Le vendredi 8 du mois de novembre, trois heures avant le coucher du soleil, nous entrâmes dans le port d'une île appelée Tadore [2]. Nous allâmes mouiller près de la terre par vingt brasses d'eau, et déchargeâmes toute notre artillerie.

Le lendemain le roi vint dans une pirogue et fit le tour de nos vaisseaux. Nous allâmes à sa rencontre avec nos chaloupes pour lui témoigner notre reconnaissance : il nous fit entrer dans sa pirogue, où nous nous plaçâmes auprès de lui. Il était assis sous un parasol de soie qui le couvrait entièrement. Devant lui se tenaient : un de ses fils, qui portait le sceptre royal, deux hommes tenant chacun un vase d'or plein d'eau pour laver ses mains, et deux autres avec deux coffrets dorés remplis de betre (bétel).

Il nous complimenta sur notre arrivée, en nous disant que depuis longtemps il avait rêvé que quelques navires devaient venir des pays lointains à Malucco, et que, pour s'assurer si ce rêve était véritable, il avait examiné la lune, où il avait remarqué que ces vaisseaux arrivaient effectivement, et que c'était nous qu'il attendait.

Il monta ensuite sur nos vaisseaux, et nous lui baisâmes tous la main. On le conduisit vers le gaillard

1. Maintenant Tidor.

l'arrière, où, pour ne pas être obligé de se baisser, il ne voulut entrer que par l'ouverture d'en haut. Là nous le fîmes asseoir sur une chaise de velours rouge, et lui endossâmes une veste à la turque, de velours jaune, et, pour lui témoigner mieux notre respect, nous nous assîmes à terre vis-à-vis de lui.

Lorsqu'il eut appris qui nous étions et quel était le but de notre voyage, il nous dit que lui et tous ses peuples seraient bien contents d'être les amis et les vassaux du roi d'Espagne; qu'il nous recevrait dans son île comme ses propres enfants; que nous pouvions descendre à terre, y demeurer comme dans nos propres maisons, et que, pour l'amour du roi notre souverain, il voulait que dorénavant son île ne portât plus le nom de Tadore, mais celui de Castille.

Nous lui fîmes alors présent de la chaise sur laquelle il était assis et de l'habit que nous lui avions endossé. Nous lui donnâmes aussi une pièce de drap fin, quatre brasses d'écarlate, une veste de brocart, un drap de damas jaune, d'autres draps indiens tissus en or et soie, une pièce de toile de Cambaie très blanche, deux bonnets, six fils de verroterie, douze couteaux, trois grands miroirs, six ciseaux, six peignes, quelques tasses de verre dorées et autres choses. Nous offrîmes à son fils un drap indien d'or et de soie, un grand miroir, un bonnet et deux couteaux. Chacun des neuf principaux personnages qui l'accompagnaient reçut un drap de soie, un bonnet et deux couteaux. Nous fîmes aussi quelques dons à tous les autres qui se trouvaient à sa suite, tels qu'un bonnet, un couteau, etc., jusqu'à ce que le roi nous eût avertis de ne plus rien donner. Il dit qu'il était fâché de n'avoir rien à pré-

senter au roi d'Espagne qui fût digne de lui, mais qu'il ne pouvait offrir que sa personne. Il nous conseilla d'approcher avec nos vaisseaux des habitations, et que si quelqu'un des siens osait, pendant la nuit, tenter de venir nous voler, nous n'avions qu'à le tuer à coups de fusil.

Après cela il partit fort satisfait de nous; mais il ne voulut jamais incliner la tête, malgré toutes les révérences que nous fîmes. A son départ nous déchargeâmes toute notre artillerie.

Ce roi est Maure, c'est-à-dire Arabe, âgé à peu près de quarante-cinq ans, assez bien fait et d'une belle physionomie. Ses vêtements consistaient en une chemise très fine dont les manches étaient brodées en or : une draperie lui descendait de la ceinture jusqu'aux pieds; un voile de soie couvrait sa tête, et sur ce voile il y avait une guirlande de fleurs. Son nom est rajah sultan Manzor. Il est grand astrologue.

Le 10 novembre, jour de dimanche, nous eûmes un entretien avec le roi, qui nous demanda quels étaient nos appointements et quelle ration le roi d'Espagne donnait à chacun de nous. Nous satisfîmes sa curiosité. Il nous pria aussi de lui donner un sceau du roi et un pavillon royal, voulant, disait-il, que son île ainsi que celle de Ternate, où il se proposait de placer comme roi son neveu, appelé Calanogapi, fussent dorénavant soumises au roi d'Espagne, pour l'honneur duquel il combattrait à l'avenir ; et que si par malheur il était obligé de succomber sous ses ennemis, il passerait en Espagne sur un de ses propres bâtiments et emporterait avec soi le sceau et le pavillon. Il nous pria ensuite de lui laisser quelques-uns d'entre nous,

qui lui seraient bien plus chers que toutes nos marchandises, lesquelles, ajouta-t-il, ne lui rappelleraient pas aussi longtemps que nos personnes le souvenir du roi d'Espagne et le nôtre.

Voyant notre empressement à charger nos vaisseaux de clous de girofle, il nous dit que, n'en ayant pas assez de secs dans son île pour notre besoin, il irait en chercher à l'île de Batyan, où il espérait en trouver la quantité qu'il nous faudrait.

Ce jour-là étant un dimanche, nous ne fîmes aucun achat. Le jour de fête pour ces insulaires est le vendredi.

Il sera sans doute agréable au lecteur d'avoir quelques détails sur les îles où croissent les girofliers. Il y en a cinq : Ternate, Tadore, Mutir, Machian et Batyan[1]. Ternate est la principale. Le dernier roi dominait presque entièrement sur les quatre autres. Tadore (Tidor), où nous étions alors, a son roi particulier. Mutir et Machian n'ont point de roi : leur gouvernement est populaire ; et lorsque les rois de Ternate et de Tadore sont en guerre entre eux, ces deux républiques démocratiques fournissent des combattants aux deux partis. La dernière est Batyan, laquelle a de même son roi. Toute cette région où croît le girofle s'appelle Malucco (Moluques).

Lors de notre arrivée à Tadore, on nous dit que huit mois auparavant il y était mort un certain François Serano, Portugais. Il était capitaine général du roi de Ternate, qui était en guerre contre celui de Tadore,

1. Des cinq, trois sont encore appelées du même nom. Tador est aujourd'hui Tidor, le nom de Muter seul ne correspond à aucune désignation moderne.

qu'il contraignit à donner sa fille en mariage au roi de Ternate, et en outre presque tous les enfants mâles des seigneurs de Tadore en otage. Par cet arrangement on parvint à établir la paix. De ce mariage naquit le petit-fils du roi de Tadore, appelé Calmapagi, dont j'ai parlé. Cependant le roi de Tadore ne pardonna jamais sincèrement à François Serano et fit serment de se venger de lui. En effet, quelques années après, Serano s'avisa un jour d'aller à Tadore pour acheter des clous de girofle; le roi lui fit prendre du poison dans des feuilles de bétel, de sorte qu'il n'y survécut que quatre jours. Le roi voulut le faire enterrer selon les usages du pays; mais trois domestiques chrétiens que Serano avait conduits avec lui s'y opposèrent. Serano laissa en mourant un fils et une fille encore enfants, que lui avait donnés une femme qu'il avait épousée à Java. Tout son bien ne consistait, pour ainsi dire, qu'en deux cents bahars de clous de girofle.

Serano avait été grand ami et même parent de notre malheureux capitaine général, et ce fut lui qui le détermina à entreprendre ce voyage; car du temps que Magellan se trouvait à Malaca, il avait appris par des lettres de Serano qu'il était à Tadore, où il y avait un commerce avantageux à faire. Magellan n'avait pas perdu de vue ce que Serano lui avait écrit, lorsque le feu roi de Portugal, dom Emmanuel, refusa d'augmenter ses appointements d'un seul teston par mois, récompense qu'il croyait bien mériter pour les services qu'il avait rendus à la couronne. Pour s'en venger, il vint en Espagne et proposa à Sa Majesté l'empereur d'aller à Malucco par l'ouest, ce qu'il obtint.

Dix jours après la mort de Serano, le roi de Ternate,

appelé rajah Abuleis, qui avait épousé une fille du roi de Batyan, déclara la guerre à son gendre et le chassa de son île. Sa fille se rendit alors chez lui pour être médiatrice entre son père et son mari, et empoisonna son père, qui ne survécut que deux jours au poison. Il mourut, laissant neuf fils.

Lundi 11 novembre, Chechilideroix, un des fils du roi de Ternate dont nous venons de parler, vint près de nos vaisseaux avec deux pirogues, où il y avait des joueurs de timbales. Il était vêtu d'un habit de velours rouge. Nous sûmes ensuite qu'il avait avec lui la veuve et les fils de Serano. Cependant il n'osa pas venir à notre bord, et nous n'osâmes pas non plus l'inviter à s'y rendre sans le consentement du roi de Tadore, son ennemi, dans le port duquel nous étions, et à qui nous fîmes demander si nous pouvions le recevoir. Il nous fit répondre que nous étions les maîtres de faire ce qui nous plairait. Pendant cet intervalle, Chechilideroix, voyant notre incertitude, eut quelques soupçons et s'éloigna de nous, ce qui nous détermina à aller vers lui avec la chaloupe, et à lui faire présent d'une pièce de drap indien de soie et d'or, de quelques miroirs, ciseaux et couteaux, qu'il accepta d'assez mauvaise grâce, et il partit ensuite.

Il avait avec lui un Indien qui s'était fait chrétien, appelé Manuel, domestique de Pierre-Alphonse de Lorosa, qui, après la mort de Serano, était venu de Bandan [1] à Ternate. Ce Manuel, qui parlait la langue portugaise, vint sur notre vaisseau, et nous dit que les fils du roi de Ternate, quoique ennemis du roi de Ta-

1. Bandan, aujourd'hui Banda, petite île au sud-est d'Amboine, donne son nom à une région marine dite mer de Banda.

dore, étaient fort disposés à abandonner le Portugal pour s'attacher à l'Espagne. Nous écrivîmes par son moyen une lettre à de Lorosa pour l'inviter à venir à notre bord sans avoir la moindre crainte à notre égard. Nous verrons par la suite qu'il se rendit à notre invitation.

En m'informant des usages du pays, j'appris que le roi peut avoir autant de femmes qu'il le trouve bon; mais une seule est réputée son épouse, et toutes les autres ne sont que ses esclaves. Il avait hors de la ville une grande maison où logeaient deux cents de ses femmes les plus jolies, avec un pareil nombre d'autres destinées à le servir.

Le roi mange toujours seul, ou avec son épouse, sur une espèce d'estrade élevée, d'où il voit toutes ses autres femmes assises autour de lui.

Lorsque le roi a fini son repas, ses femmes mangent toutes ensemble, s'il y consent; sinon chacune va dîner en particulier dans sa chambre. Personne ne peut voir les femmes du roi sans une permission expresse de sa part, et si quelque imprudent osait approcher de leur habitation, soit de jour, soit de nuit, il serait tué sur-le-champ. Pour garnir de femmes le sérail du roi, chaque famille est obligée de lui fournir une ou deux filles.

Le mardi 12 novembre, le roi fit construire un hangar pour nos marchandises, lequel fut achevé en un jour.

Nous y portâmes tout ce que nous avions destiné à faire des échanges, et employâmes trois de nos gens pour le garder. Voici comment on fixa la valeur des marchandises que nous comptions donner en échange

des clous de girofle. Pour dix brasses de drap rouge de bonne qualité on devait nous donner un bahar de clous de girofle. Le bahar est de quatre quintaux et six livres, et chaque quintal pèse cent livres. Pour quinze brasses de drap de qualité moyenne, un bahar de clous de girofle ; pour quinze haches, un bahar ; pour trente-cinq tasses de verre, un bahar. Nous échangeâmes ensuite de cette manière toutes nos tasses de verre avec le roi. Pour dix-sept cathils de cinabre, un bahar, et la même quantité pour autant de vif-argent ; pour vingt-six brasses de toile, un bahar, et d'une toile plus fine on n'en donnait que vingt-cinq brasses ; pour cent cinquante couteaux, un bahar ; pour cinquante paires de ciseaux, ou pour quarante bonnets, un bahar ; pour trois de leurs timbales, un bahar ; pour un quintal de cuivre, un bahar. Nous aurions tiré un fort bon parti des miroirs ; mais la plus grande partie s'étaient cassés en route, et le roi s'appropria presque tous ceux qui étaient restés entiers. Une partie de nos marchandises venait des jonques dont j'ai déjà parlé. Par ce moyen nous avons certainement fait un trafic bien avantageux ; cependant nous n'en avons pas tiré tout le bénéfice que nous aurions pu, parce que nous voulions nous hâter autant qu'il était possible de retourner en Espagne. Outre les clous de girofle, nous faisions tous les jours une bonne provision de vivres : les Indiens venant sans cesse avec leurs barques nous apporter des chèvres, des poules, des noix de coco, des bananes et autres comestibles, qu'ils nous donnaient pour des choses de peu de valeur. Nous fîmes en même temps bonne provision d'une eau excessivement chaude, mais qui, exposée à l'air, devenait très froide dans l'es-

pace d'une heure. On prétend que cela provient de ce que l'eau sourd de la montagne des Girofliers [1]. Nous reconnûmes par là l'imposture des Portugais qui veulent faire croire qu'on manque entièrement d'eau douce aux îles Malucco, et qu'on est obligé d'aller la chercher dans des pays lointains [2].

Le lendemain le roi envoya son fils Mossahap à l'île de Mutir, pour y chercher des clous de girofle, afin que nous pussions promptement faire notre cargaison. Les Indiens que nous avions pris chemin faisant trouvèrent l'occasion de parler au roi, qui s'intéressa à eux, et nous pria de les lui donner, pour qu'il pût les renvoyer chez eux accompagnés de cinq insulaires de Tadore, qui, en les accompagnant, auraient l'occasion de faire l'éloge du roi d'Espagne, et rendraient par là le nom espagnol cher et respectable à tous ces peuples. Nous lui remîmes les trois femmes que nous comptions présenter à la reine d'Espagne, ainsi que tous les hommes, à l'exception de ceux de Burné.

Le roi nous demanda une autre faveur : c'était de tuer tous les cochons que nous avions à bord, pour lesquels il nous offrit une ample compensation en chèvres et en volailles. Nous eûmes encore cette complaisance pour lui, et les tuâmes dans l'entrepont, afin que les Maures ne s'en aperçussent pas : car ils avaient une telle répugnance pour ces animaux que, quand par hasard ils venaient à en rencontrer quelqu'un, ils

1. C'est une source thermale retrouvée depuis. Notons d'ailleurs que le sol de cet archipel paraît être de formation volcanique.

2. Tous les moyens étaient bons aux Portugais pour éloigner les étrangers des Moluques, dont ils voulaient avoir en propre la précieuse possession et monopoliser le commerce.

fermaient les yeux et se bouchaient le nez, pour ne pas le voir ou en sentir l'odeur.

Le même soir, le Portugais Pierre-Alphonse de Lorosa vint à bord du vaisseau dans une pirogue. Nous sûmes que le roi l'avait envoyé chercher pour l'avertir que, quoiqu'il fût de Ternate, il devait bien prendre garde d'en imposer dans les réponses qu'il ferait à nos demandes. Effectivement, étant venu sur notre vaisseau, il nous donna tous les renseignements qui pouvaient nous intéresser. Il nous dit qu'il était dans les Indes depuis seize ans, dont il en avait passé dix aux îles Malucco, où il était venu avec les premiers Portugais, qui véritablement s'y étaient établis depuis dix ans, mais qui gardaient le plus profond silence sur la découverte de ces îles. Il ajouta qu'il y avait onze mois et demi qu'un gros navire était venu de Malaca aux îles Malucco, pour y chercher des clous de girofle, et y avait fait effectivement sa cargaison, mais que le mauvais temps l'avait retenu pendant quelques mois à Bandan. Ce navire venait d'Europe, et le capitaine portugais, qui s'appelait Tristan de Menèzes, dit à de Lorosa que la nouvelle la plus importante pour lors était qu'une escadre de cinq vaisseaux, sous le commandement de Ferdinand Magellan, était partie de Séville pour aller découvrir Malucco au nom du roi d'Espagne; et que le roi de Portugal, qui était d'autant plus fâché de cette expédition que c'était un de ses sujets qui cherchait à lui nuire, avait envoyé des vaisseaux au cap de Bonne-Espérance et au cap Sainte-Marie[1], dans le pays des cannibales, pour lui intercepter le passage dans

1. Cap septentrional du Rio de la Plata.

la mer des Indes, mais qu'ils ne l'avaient pas rencontré. Ayant appris ensuite qu'il était passé par une autre mer, et qu'il allait aux îles Malucco par l'ouest, il avait ordonné à dom Diego Lopez de Sichera, son capitaine en chef dans les Indes, d'envoyer six vaisseaux de guerre à Malucco contre Magellan; mais Sichera, ayant été instruit dans ce temps que les Turcs préparaient une flotte contre Malaca, avait été contraint d'envoyer soixante bâtiments contre eux au détroit de la Mecque, dans la terre de Juda[1], lesquels, y ayant trouvé des galères turques échouées sur le bord de la mer près de la belle et forte ville d'Adem, ils les brûlèrent toutes. Cette expédition avait empêché le capitaine général portugais de faire celle dont il était chargé contre nous; mais peu de temps après il avait envoyé à notre rencontre un galion à deux rangs de bombardes, commandé par le capitaine François Faria, Portugais. Ce galion ne vint pas non plus nous combattre aux îles Malucco : car, soit par les bas-fonds qu'on trouve auprès de Malaca, soit par les courants et les vents contraires qu'il rencontra, il fut obligé de s'en retourner au port d'où il était sorti. De Lorosa ajouta que peu de jours auparavant une caravelle avec deux jonques était venue aux îles Malucco pour avoir de nos nouvelles. Les jonques allèrent, en attendant, à Batyan pour y charger des clous de girofle, ayant à bord sept

1. Plutôt Iedda sur la mer Rouge, port qui sert pour le commerce de la Mecque. Cela se rapporte à la malheureuse expédition que Soliman le Magnifique entreprit, à la sollicitation des Vénitiens, contre les établissements des Portugais dans les Indes, pour rappeler dans la mer Rouge le commerce que la navigation des Portugais par le cap de Bonne-Espérance avait anéanti. Les Vénitiens avaient fourni au sultan les bois de construction des navires et une grande quantité d'armes.

Portugais, qui, malgré les remontrances du roi, n'ayant voulu respecter ni les femmes des habitants ni celles du roi même, furent tous massacrés. A cette nouvelle, le capitaine de la caravelle jugea à propos de partir au plus vite, et de s'en retourner à Malaca, après avoir abandonné à Batyan les deux jonques avec quatre cents bahars de clous de girofle, et une assez grande quantité de marchandises pour en obtenir cent autres.

Il nous dit aussi que chaque année plusieurs jonques vont de Malaca à Bandan[1] acheter du macis et de la noix muscade, et de là viennent aux îles Malucco y charger des clous de girofle. On fait en trois jours le voyage de Bandan aux îles Malucco, et en quinze jours on va de Bandan à Malaca. Ce commerce, disait-il, est celui de ces îles qui donne le plus grand bénéfice au roi de Portugal; aussi a-t-il grand soin de le cacher aux Espagnols.

Ce que de Lorosa venait de dire était extrêmement intéressant pour nous; aussi cherchâmes-nous à le persuader de s'embarquer avec nous pour l'Europe, en lui faisant espérer de grands appointements de la part du roi d'Espagne.

Le vendredi 15 novembre, le roi nous dit qu'il voulait aller à Batyan prendre les clous de girofle que les Portugais y avaient laissés, et nous demanda des présents pour les gouverneurs de Mutir, qu'il leur donnerait au nom du roi d'Espagne. Il s'amusa en même temps, étant monté sur notre vaisseau, à voir l'usage que nous faisions de nos armes, c'est-à-dire de l'arbalète et du fusil. Il tira lui-même trois coups d'arbalète, mais il ne voulut jamais toucher aux fusils.

1. Banda, voyez la note de la page 143.

Vis-à-vis de Tadore il y a une fort grande île appelée Giailolo [1], habitée par les Maures et les Gentils. Les Maures y ont deux rois, dont l'un, à ce que nous dit le roi de Tadore, a eu six cents enfants, et l'autre cinq cent vingt-cinq. Les Gentils n'ont pas autant de femmes que les Maures, et sont aussi moins superstitieux. La première chose qu'ils rencontrent le matin est l'objet de leur adoration pendant toute la journée. Le roi de ces Gentils s'appelle rajah Papua : il est très riche en or, et habite l'intérieur de l'île. On voit ici croître parmi les rochers des roseaux aussi gros que la jambe d'un homme, qui sont remplis d'une eau fort bonne à boire : nous en achetâmes plusieurs. L'île de Giailolo est si grande qu'un canot a de la peine à en faire le tour en quatre mois.

Samedi 16 novembre, un des rois maures de Giailolo vint avec plusieurs embarcations à bord de nos vaisseaux. Nous lui fîmes présent d'une veste de damas vert, de deux brasses de drap rouge, de quelques miroirs, ciseaux, couteaux, peignes, et de deux tasses de verre dorées, qui lui plurent beaucoup.

Il nous dit fort gracieusement que, puisque nous étions les amis du roi de Tadore, nous devions être aussi les siens, parce qu'il aimait ce roi comme son propre fils. Il nous invita à nous rendre dans son pays, en nous assurant qu'il nous y ferait rendre de grands honneurs. Ce roi est très puissant et fort respecté dans toutes les îles des environs. Il est d'un grand âge, et s'appelle rajah Jussu.

Le lendemain au matin, jour de dimanche, le même

1. Aujourd'hui *Halmahéra*, dite aussi *Gilolo*.

roi revint sur notre vaisseau, où il voulut voir comment nous combattions et déchargions nos bombardes : ce que nous exécutâmes à sa grande satisfaction, car il avait été fort guerrier dans sa jeunesse.

Le même jour j'allai à terre pour examiner le giroflier et voir la manière dont il porte son fruit. Voici ce que j'observai : le giroflier atteint une assez grande hauteur, et son tronc est de la grosseur du corps d'un homme, plus ou moins, selon l'âge de l'arbre. Ses branches s'étendent beaucoup vers le milieu du tronc, mais à la cime elles forment une pyramide. La feuille ressemble à celle du laurier, et l'écorce en est olivâtre. Les clous de girofle naissent au bout de petites branches en bouquets de dix à vingt. Cet arbre donne plus de fruit d'un côté que de l'autre, selon les saisons. Les clous de girofle sont d'abord blancs; en mûrissant ils deviennent rougeâtres, et ils noircissent en séchant[1]. On en fait la récolte deux fois par an : la première fois vers Noël, et la seconde à la Saint-Jean-Baptiste : c'est-à-dire à peu près vers les deux solstices, saisons où l'air est le plus tempéré dans ces pays; mais c'est au solstice d'hiver qu'il est le plus chaud, parce que le soleil y est alors au zénith. Quand l'année est chaude et qu'il y a peu de pluie, la récolte des clous de girofle est dans chaque île de trois à quatre cents bahars. Le

1. La description que Pigafetta donne du giroflier (*Cargophylius aromaticus*, grand arbre de la famille des Myrtacées) est assez exacte. Mais il commet une grave erreur en qualifiant *fruit* le clou de girofle, qui n'est autre chose que le bouton de la fleur, cueilli un peu avant qu'il s'épanouisse. Les fleurs naissent au sommet des rameaux en forme de corymbe, ou de petites panicules. Elles sont blanches, très odorantes. Le fruit qui leur succède est ovale, il contient une amande oblongue, noirâtre. On récolte les boutons, qui doivent devenir *clous de girofle*, lorsqu'ils offrent une couleur rouge; on les fait sécher à la fumée, puis au soleil.

giroflier réussit mieux sur les coteaux que dans la plaine. La feuille, l'écorce et la partie ligneuse même de l'arbre ont une odeur aussi forte et autant de saveur que le *fruit* même. Si ce dernier n'est pas cueilli dans sa juste maturité, il devient si gros et si dur qu'il n'y reste de bon que l'écorce [1]. Il n'y a de girofliers que dans les montagnes des cinq îles Malucco, et quelques arbres dans l'île de Giailolo et sur l'île de Mare, entre Tadore et Mutir; mais leurs fruits ne sont pas si bons. On prétend que le brouillard leur donne un certain degré de perfection ; ce qu'il y a de certain, c'est que nous vîmes chaque jour un brouillard en forme de petits nuages environner tantôt l'une et tantôt l'autre des montagnes de ces îles. Chaque habitant possède quelques girofliers, auxquels il veille lui-même, et dont il va cueillir les fruits, mais sans en soigner la culture. Dans chaque île on donne un nom différent aux clous de girofle, on les appelle *ghomodes* à Tadore, *bougalavan* à Sarangani, et *chianche* aux îles Malucco.

Cette île produit aussi la noix muscade [2], qui ressemble à nos noix, tant par le fruit même que par les feuilles. La noix muscade, quand on la cueille, ressemble au coing, tant par sa forme que par sa couleur et le

1. Il s'agit ici du fruit réel, qui a succédé aux fleurs.

2. Le muscadier (*myristica aromatica*, type de la famille des Myristicées) est un grand arbre à écorce rougeâtre, dont les feuilles, d'un beau vert, sont lisses et fortement nervées. Le fruit est une sorte de grappe arrondie ou piriforme, d'abord d'une couleur verte, puis d'un gris rougeâtre. Au moment de la maturité, le brou ou parenchyme s'ouvre spontanément comme celui de nos noix communes, et offre un noyau que recouvre une membrane molle, épaisse, d'un rouge de carmin, généralement connue sous le nom de macis. Ce noyau renferme une amande très dure, d'une couleur cendrée, blanche à l'extérieur, veinée à l'intérieur, qui est la *noix muscade*.

duvet qui la couvre; mais elle est plus petite. La première écorce est aussi épaisse que le brou de notre noix : au-dessous il y a une espèce de tissu mince ou plutôt de cartilage, sous lequel est le macis, d'un rouge très vif qui enveloppe l'écorce ligneuse, laquelle contient la noix muscade proprement dite.

Cette île produit aussi le gingembre, que nous mangions vert en guise de pain. Le gingembre ne vient pas sur un arbre proprement dit, mais sur une espèce d'arbuste qui pousse de terre des jets longs d'un palme, semblables aux scions des cannes, auxquels il ressemble également par les feuilles, si ce n'est que celles du gingembre sont plus étroites. Ces jets ne sont bons à rien, et ce n'est que la racine qui forme le gingembre qui est en usage dans le commerce. Le gingembre vert n'est pas aussi fort que lorsqu'il est sec; on le trempe d'abord pendant quelques heures dans la saumure mêlée d'un peu de chaux, puis on le fait sécher au soleil [1].

Les maisons de ces insulaires sont construites comme celles des îles voisines; mais elles ne sont pas élevées si haut de la terre et sont environnées de cannes en forme de haie. Les femmes de ce pays sont laides, elles ne sont couvertes que d'un pagne fait d'écorce d'arbre. Les hommes sont nus; et malgré la laideur de leurs femmes, ils en sont très jaloux. Les femmes vont aussi bien que les hommes toujours pieds nus.

1. Le gingembre est un vif stimulant de l'appétit et de l'énergie physique; on en faisait grand usage autrefois; il ne figure plus guère, au moins en France, parmi les condiments, mais dans les pays chauds et notamment dans l'Inde, où les tempéraments peuvent s'accommoder d'un autre régime que le nôtre, cette racine est encore de consommation presque générale.

Voici comment ils font leurs étoffes d'écorce d'arbre. Ils prennent un morceau d'écorce et le laissent dans l'eau jusqu'à ce qu'il s'amollisse. Ils le battent ensuite avec des gourdins, pour l'étendre en long et en large autant qu'ils le jugent convenable, de façon qu'il devient semblable à une étoffe de soie écrue avec des fils entrelacés intérieurement, comme s'il était tissé.

Leur pain est fait de la manière suivante, avec le bois d'une espèce de palmier. Ils prennent un morceau de ce bois et en ôtent certaines épines noires et longues; ensuite ils le pilent et en font du pain qu'ils appellent *sagou*[1]. Ils font provision de ce pain pour leurs voyages de mer.

Les insulaires de Ternate venaient journellement avec leurs canots nous offrir des clous de girofle; mais comme nous en attendions, nous ne voulûmes pas en acheter des autres insulaires, et nous nous contentions de leur prendre des vivres; c'est de quoi les habitants de Ternate se plaignaient beaucoup.

La nuit du dimanche 24 novembre, le roi revint au son des timbales, et passa entre nos deux vaisseaux. Nous le saluâmes, pour lui témoigner notre respect, par plusieurs décharges de nos bombardes. Il nous dit qu'en conséquence des ordres qu'il avait donnés, on nous apporterait, pendant quatre jours, une considérable quantité de clous de girofle. En effet, le lundi on nous en apporta cent soixante et onze cathils, qui fu-

1. Cette substance féculeuse est produite par la moelle de l'arbre, que l'on broie et que l'on fait dessécher. Le *sagou* a été pendant un temps fort à la mode en Europe, comme *restaurant* doux pour les personnes à estomac délicat et à poitrine faible. Mais, comme le dit fort bien un hygiéniste, il est démontré que nos fécules indigènes ne le cèdent en rien à ce produit de l'Inde, qui est beaucoup plus cher.

rent pesés sans *lever la tara*. Lever la tara, c'est prendre les épiceries pour un moindre poids qu'elles ne pèsent, et l'on accorde ce rabais, parce qu'étant fraîches quand on les prend, elles diminuent immanquablement de poids comme de bonté en séchant. Ces clous de girofle envoyés par le roi étant les premiers que nous embarquions et formant le principal objet de notre voyage, nous tirâmes plusieurs coups de bombarde en signe de réjouissance.

Le mardi 26 novembre, le roi vint nous faire une visite et nous dit qu'il faisait pour nous ce que les rois ses prédécesseurs n'avaient jamais fait, en sortant de son île ; mais qu'il était bien aise de s'être déterminé à nous donner cette marque de son amitié pour le roi d'Espagne et pour nous, afin que nous pussions partir au plus tôt pour notre pays et revenir sous peu de temps avec plus de force pour venger la mort de son père, qui avait été tué dans une île appelée Burou, et dont le cadavre avait été jeté à la mer. Il ajouta que c'était l'usage à Tadore, lorsqu'on chargeait sur un navire ou sur une jonque les premiers clous de girofle, que le roi donnât un festin aux matelots ou aux marchands du bâtiment, et fît en même temps des prières pour qu'ils arrivassent heureusement chez eux. Il comptait à la même occasion donner un festin au roi de Batyan, qui venait avec son frère lui rendre une visite, et pour cet effet il avait fait nettoyer les rues et les grands chemins.

Cette invitation nous inspira quelques soupçons, d'autant plus que nous venions d'apprendre que, dans l'endroit où nous faisions aiguade, trois Portugais avaient été assassinés peu de temps auparavant par des

insulaires cachés dans un bois voisin. D'ailleurs, on voyait souvent ceux de Tadore en conférence avec les Indiens que nous avions faits prisonniers ; de sorte que, malgré l'opinion de quelques-uns d'entre nous, qui auraient volontiers accepté l'invitation du roi, le ressouvenir du funeste festin de Zubu nous la fit refuser. On envoya cependant faire des excuses et des remerciements au roi, et le prier de se rendre le plus tôt possible aux vaisseaux, pour que nous lui remissions les quatre esclaves que nous avions promis, vu que notre intention était de partir au premier beau temps.

Le roi vint le même jour, et monta sur nos vaisseaux sans marquer la moindre défiance. Il dit qu'il venait chez nous comme s'il entrait dans sa propre maison, et nous assura qu'il était très sensible à un départ si subit et si peu ordinaire, puisque tous les vaisseaux emploient ordinairement une trentaine de jours à compléter leur cargaison ; ce que nous avions fait en bien moins de temps. Il ajouta que s'il nous avait aidés, même en sortant de son île, à charger avec plus de promptitude les clous de girofle, il n'avait point pensé à hâter par là notre départ. Il fit ensuite la réflexion que la saison n'était pas bien propre pour naviguer dans ces mers, attendu les bas-fonds qu'on rencontre près de Bandan, et que d'ailleurs nous pourrions dans ce moment rencontrer quelques bâtiments de nos ennemis les Portugais.

Quand il vit que tout ce qu'il venait de nous dire ne suffisait pas pour nous retenir : « Eh bien ! reprit-il, je vous rendrai donc tout ce que vous m'avez donné au nom du roi d'Espagne : car si vous partez sans me laisser le temps de préparer pour votre roi des présents

dignes de lui, tous les rois mes voisins diront que le roi de Tadore est un ingrat d'avoir reçu des bienfaits de la part d'un si grand roi que celui de Castille sans lui rien envoyer en retour. Ils diront aussi, ajouta-t-il, que vous ne partez ainsi à la hâte que par crainte d'une trahison de ma part ; et toute ma vie j'aurai le nom d'un traître. » Alors, pour nous rassurer contre tout soupçon que nous aurions pu avoir de sa bonne foi, il se fit apporter son Alcoran, le baisa dévotement, et le posa quatre ou cinq fois sur sa tête, en marmottant entre les dents certaines paroles, qui étaient une invocation appelée *zambehan*. Après cela il dit à haute voix, en présence de nous tous, qu'il jurait par Allah (Dieu) et par l'Alcoran qu'il tenait à la main, qu'il serait toujours un fidèle ami du roi d'Espagne. Il proféra tout cela presque en pleurant et de si bonne grâce que nous lui promîmes de passer encore quinze jours à Tadore.

Alors nous lui donnâmes le sceau du roi et le pavillon royal. Nous fûmes ensuite instruits que quelques-uns des principaux de l'île lui avaient effectivement conseillé de nous massacrer tous ; ce qui lui aurait mérité la bienveillance et la reconnaissance des Portugais, qui l'auraient aidé mieux que les Espagnols à se venger du roi de Bachian ; mais que le roi de Tadore, loyal et fidèle au roi d'Espagne, avec lequel il avait juré la paix, avait répondu que jamais rien ne pourrait le porter à un tel acte de perfidie.

Le mercredi 27, le roi fit publier un avis qui portait que tout le monde pouvait nous vendre librement des clous de girofle ; ce qui nous fournit l'occasion d'en acheter une grande quantité.

Vendredi, le roi de Machian[1] vint à Tadore avec plusieurs pirogues; mais il ne voulut pas mettre pied à terre, parce que son père et son frère, bannis de Machian, s'étaient réfugiés dans cette île.

Samedi, le roi vint aux vaisseaux avec le gouverneur de Machian, son neveu, appelé Humai, âgé de vingt-cinq ans; et, ayant su que nous n'avions plus de drap, il envoya chez lui chercher trois aunes de drap rouge et nous les donna, pour qu'en y joignant quelques autres objets que nous pouvions avoir encore, nous pussions faire au gouverneur un présent digne de son rang, ce que nous fîmes; et à leur départ nous tirâmes plusieurs coups de bombarde.

Le dimanche 1er décembre, le gouverneur de Machian partit, et on nous dit que le roi lui avait fait également des présents, pour qu'il nous envoyât au plus tôt des clous de girofle.

Lundi, le roi fit un autre voyage hors de son île pour le même objet.

Mercredi, étant le jour de Sainte-Barbe et pour faire honneur au roi qui était de retour, nous fîmes une décharge de toute l'artillerie, et le soir nous tirâmes des feux d'artifice, que le roi prit grand plaisir à voir.

Jeudi et vendredi, nous achetâmes une grande quantité de clous de girofle, qu'on nous donnait à bon marché, parce que nous étions sur le point de partir. On nous en fournit un bahar pour deux aunes de ruban, et cent livres pour deux chaînettes de laiton. Et comme chaque matelot voulait en apporter en Es-

1. Petite île au sud de Tidor.

pagne autant qu'il pouvait, chacun changeait ses hardes pour des clous de girofle.

Samedi, trois fils du roi de Ternate avec leurs femmes, qui étaient filles du roi de Tadore, vinrent aux vaisseaux. Le Portugais Pierre-Alphonse était avec eux. Nous fîmes présent d'une tasse de verre dorée à chacun des trois frères, et donnâmes aux trois femmes des ciseaux et d'autres bagatelles. Nous envoyâmes aussi quelques bijoux à une autre fille du roi de Tadore, veuve du roi de Ternate, qui refusa de venir à notre bord.

Dimanche, étant le jour de la Conception de Notre-Dame, nous tirâmes, en réjouissance, plusieurs coups de bombarde, des bombes de feu et des fusées.

Lundi, sur le soir, le roi vint à bord de notre vaisseau avec trois femmes qui portaient son bétel. Il faut observer que les rois et ceux de la famille royale ont seuls le droit de conduire des femmes avec eux. Le même jour, le roi de Giailolo vint une seconde fois, pour voir notre exercice à feu.

Comme le jour fixé pour notre départ approchait, le roi venait souvent avec nous, et l'on voyait bien qu'il en était véritablement affligé. Il nous disait, entre autres choses flatteuses, qu'il se regardait comme un enfant à la mamelle que sa mère va quitter. Il nous pria de lui laisser quelques arbalètes pour sa défense.

Il nous avertit de ne point naviguer pendant la nuit, à cause des bas-fonds et des écueils qui se trouvent dans cette mer; et quand nous lui dîmes que notre intention était de naviguer jour et nuit, pour arriver le plus tôt possible en Espagne, il nous répondit que, dans ce cas, il ne pouvait rien faire de mieux que de

prier et faire prier Dieu pour la prospérité de notre navigation.

Pendant ce temps Pierre-Alphonse de Lorosa se rendit à bord avec sa femme et tous ses effets, pour retourner en Europe avec nous. Deux jours après, Chechilideroix, fils du roi de Ternate, vint avec un canot bien garni d'hommes, et l'invita à venir à lui; mais Pierre-Alphonse, qui le soupçonnait de quelque mauvaise intention, se garda bien d'y aller, et nous avertit même de ne pas le laisser monter sur nos vaisseaux. Nous suivîmes son conseil. On sut par la suite que Chechili, étant grand ami du capitaine portugais de Malaca, avait formé le projet de se saisir de Pierre-Alphonse et de le lui remettre. Quand il se vit trompé dans son attente, il gronda et menaça ceux chez qui Pierre-Alphonse avait logé, de ce qu'ils l'avaient laissé partir sans sa permission.

Le roi nous avait prévenus que le roi de Batyan allait venir avec son frère, qui devait épouser une de ses filles, et il nous avait priés de faire en son honneur une décharge de notre artillerie. Il vint effectivement le 15 décembre sur le soir, et nous fîmes ce que le roi avait demandé, sans tirer néanmoins la plus grosse artillerie, parce que nos vaisseaux avaient une trop forte cargaison.

Le roi de Batyan avec son frère, destiné à être l'époux de la fille du roi de Tadore, vinrent dans une grande embarcation à trois rangs de rameurs de chaque côté, au nombre de cent vingt. Le bâtiment était orné de plusieurs pavillons formés de plumes de perroquets blanches, jaunes et rouges. Pendant qu'on voguait ainsi, des timbales et la musique réglaient le mouve-

ment des rames. Dans deux autres canots étaient les jeunes filles qu'on devait présenter à l'épouse. Ils nous rendirent le salut en faisant le tour de nos vaisseaux et du port.

Comme l'étiquette ne permet pas qu'un roi mette le pied sur la terre d'un autre, le roi de Tadore vint rendre visite à celui de Batyan dans son propre canot. Celui-ci, le voyant arriver, se leva du tapis sur lequel il était assis, et se rangea de côté pour céder la place au roi de Tadore, lequel, par honnêteté, refusa également de s'asseoir sur le tapis, et alla se placer de l'autre côté, laissant le tapis entre eux. Alors le roi de Batyan offrit à celui de Tadore cinq cents *patolles*, comme une espèce de compensation de l'épouse qu'il donnait à son frère. Les patolles sont des draps d'or et de soie fabriqués à la Chine et fort recherchés dans ces îles. Chacun de ces draps est payé trois bahars de clous de girofle, plus ou moins, selon qu'il y a plus ou moins d'or et de travail. A la mort de quelqu'un des principaux du pays, les parents, pour lui faire honneur, se vêtent de ces draps.

Lundi, le roi de Tadore envoya au roi de Batyan un dîner porté par cinquante femmes, couvertes de draps de soie de la ceinture jusqu'aux genoux. Elles marchaient deux à deux, ayant un homme au milieu d'elles. Chacune portait un grand plat, sur lequel étaient de petites assiettes, contenant différents ragoûts. Les hommes portaient du vin dans de grands vases. Dix emmes des plus âgées faisaient l'office de maîtresses de cérémonie. Elles vinrent dans cet ordre jusqu'à l'embarcation et présentèrent le tout au roi, qui était assis sur un tapis, sous un dais rouge et jaune. A leur retour,

les femmes s'attachèrent à quelques-uns de nos gens que la curiosité avaient engagés à aller voir ce convoi, et qui ne purent se délivrer d'elles qu'en leur faisant quelques petits présents. Le roi de Tadore envoya ensuite des vivres pour nous, tels que chèvres, cocos, vin et autres comestibles.

Ce même jour nous mîmes aux vaisseaux des voiles neuves, sur lesquelles on avait peint la croix de Saint-Jacques de Galice, avec cette inscription : *Questa è la figura della nostra buena ventura*[1].

Mardi, nous donnâmes au roi quelques-uns des fusils que nous avions pris aux Indiens lorsque nous nous emparâmes de leurs jonques, et quelques bersils, avec quatre barriques de poudre.

Nous embarquâmes sur chacun des deux vaisseaux quatre-vingts tonneaux d'eau ; nous devions prendre le bois à l'île de Mare, près de laquelle nous allions passer, et où le roi avait envoyé cent hommes pour les préparer.

Ce même jour le roi de Batyan obtint du roi de Tadore la permission de venir à terre pour faire alliance avec nous. Il était précédé de quatre hommes qui portaient des poignards levés à la main. Il dit, en présence du roi de Tadore et de toute sa suite, qu'il serait toujours prêt à se vouer au service du roi d'Espagne ; qu'il garderait pour lui seul tous les clous de girofle que les Portugais avaient laissés dans son île, jusqu'à l'arrivée d'une autre escadre espagnole, et ne les céderait à personne sans son consentement ; qu'il allait lui envoyer par notre moyen un esclave et deux bahars de clous de

1. *Ceci est le signe qui nous protège.*

girofle ; il en aurait donné volontiers dix ; mais nos bâtiments étaient si chargés qu'on ne pouvait en recevoir davantage.

Il nous donna aussi pour le roi d'Espagne deux oiseaux morts très beaux. Cet oiseau a la grosseur d'une grive, la tête petite et le bec long, les jambes de la grosseur d'une plume à écrire, d'un palme de long ; sa queue ressemble à celle de la grive, et il n'a point d'ailes ; mais à leur place il a de longues plumes de différentes couleurs, semblables à des aigrettes. Toutes ses autres plumes, excepté celles qui lui tiennent lieu d'ailes, sont d'une couleur sombre. Cet oiseau ne vole que lorsqu'il y a du vent. On dit qu'il vient du Paradis terrestre, et on l'appelle *bolondinata*, c'est-à-dire *oiseau de Dieu*[1].

Un jour le roi de Tadore envoya dire à nos gens qui gardaient le magasin de nos marchandises de ne point sortir pendant la nuit, parce qu'il y avait, disait-il, des insulaires qui, par le moyen de certains onguents, prenaient la figure d'un homme sans tête ; dans cet état ils se promènent la nuit, et s'ils rencontrent quelqu'un qu'ils n'aiment pas, ils lui touchent la main et lui en oignent la paume, de manière que cet homme tombe malade et meurt au bout de trois à quatre jours. Lorsqu'ils rencontrent trois ou quatre personnes à la fois, ils ne les touchent point, mais ils ont l'art de les étourdir. Le roi ajouta qu'il faisait

1. C'est l'oiseau dit *de paradis*, qui a donné lieu à tant de fables. Les dépouilles qu'on en apportait en Europe étaient généralement sans pattes ; on en concluait que cet oiseau ne se posait jamais. Pigafetta est le premier qui ait mentionné les pattes de l'oiseau ; aussi le savant Aldovrande, qui tenait pour la légende, accuse-t-il notre auteur d'inexactitude sur ce point.

veiller pour connaître ces sorciers, et qu'il en avait déjà fait pendre plusieurs.

Avant d'aller habiter une maison nouvelle qu'ils viennent de faire construire, ils allument tout autour un grand feu et font plusieurs festins ; ensuite ils attachent au toit un échantillon de tout ce que l'île fournit de bon, et sont persuadés que par ce moyen rien ne manquera désormais à ceux qui doivent l'habiter.

Mercredi au matin, toutes les dispositions avaient été faites pour notre départ. Les rois de Tadore, de Giailolo et de Batyan, ainsi que le fils du roi de Ternate, étaient venus pour nous accompagner jusqu'à l'île Damar. Le vaisseau *la Victoire* fit voile le premier et gagna le large, où il attendit la *Trinité;* mais celui-ci eut beaucoup de difficulté à lever l'ancre, et pendant ce temps les matelots s'aperçurent qu'il avait une forte voie d'eau à fond de cale. La *Victoire* revint alors jeter l'ancre à sa première place. On déchargea une partie de la cargaison de la *Trinité* pour chercher la voie d'eau et pour l'étancher ; mais quoiqu'on l'eût couché sur le côté, l'eau y entrait toujours avec une grande force, comme par un tuyau, et sans qu'on pût jamais en trouver la voie. Toute cette journée et le jour suivant, on ne cessa de faire aller les pompes, mais sans le moindre succès.

Le roi de Tadore à cette nouvelle vint sur le vaisseau pour nous aider à chercher la voie d'eau, mais en vain. Il envoya sous l'eau cinq de ses plongeurs accoutumés à y demeurer longtemps : ils y travaillèrent en effet plus d'une demi-heure, sans pouvoir trouver l'endroit par où l'eau entrait ; et comme, malgré les pompes, l'eau gagnait toujours, il envoya à l'autre bout de l'île

chercher trois hommes plus habiles encore que les premiers à rester sous l'eau.

Il revint avec eux le lendemain de grand matin. Ces hommes plongèrent dans la mer avec leur chevelure flottante, parce qu'ils s'imaginaient que l'eau en entrant par la voie attirerait leurs cheveux, et leur indiquerait par ce moyen l'endroit de l'ouverture; mais, après une heure de recherches, ils remontèrent à la surface de la mer sans avoir rien trouvé. Le roi parut vivement affecté de ce malheur, au point qu'il offrit d'aller lui-même en Espagne faire au roi le rapport de ce qui venait de nous arriver; mais nous répondîmes qu'ayant deux vaisseaux, nous pourrions bien faire ce voyage avec la *Victoire* seule, qui ne tarderait pas à partir pour profiter des vents d'est qui commençaient à souffler; que pendant ce temps on radouberait la *Trinité,* qui pourrait ensuite profiter des vents d'ouest pour aller au Darien, qui est de l'autre côté de la mer, dans la terre de Yucatan[1]. Le roi dit alors qu'il avait à son service deux cent cinquante charpentiers, qui seraient tous employés à ce travail, sous la direction de nos gens, et que ceux de nous qui resteraient dans l'île seraient traités comme ses propres enfants. Il prononça ces mots avec tant d'émotion qu'il nous fit tous verser des larmes.

Nous, qui montions la *Victoire,* craignant que sa charge ne fût trop forte, ce qui aurait pu la faire ouvrir en pleine mer, nous nous déterminâmes à renvoyer à terre soixante quintaux de clous de girofle, et les fîmes porter à la maison où l'équipage de la *Trinité* était

1. Le Yucatan, terre située au nord-ouest, mais à une grande distance, forme une presqu'île dans le golfe du Mexique.

logé. Il y eut cependant quelques-uns d'entre nous qui préférèrent rester aux îles Malucco plutôt que de retourner en Espagne : soit par la crainte que le vaisseau ne pût résister à un si long voyage, soit que, par le souvenir de tout ce qu'ils avaient souffert avant d'arriver aux îles Malucco, ils craignissent de mourir de faim au milieu de l'Océan[1].

Samedi 21 du mois, jour de Saint-Thomas, le roi de Tadore nous amena deux pilotes, que nous avions payés d'avance, pour nous conduire hors des îles. Ils nous dirent que le temps était excellent pour ce voyage, et qu'il fallait partir au plus tôt ; mais, étant obligés d'attendre les lettres de nos camarades qui restaient aux îles Malucco et qui voulaient écrire en Espagne, nous ne pûmes partir qu'à midi. Alors les vaisseaux prirent congé par une décharge réciproque de l'artillerie. Nos compagnons nous suivirent aussi loin qu'ils purent avec leurs chaloupes, et nous nous séparâmes en pleurant. Jean Carvajo resta à Tadore, avec cinquante-trois Européens. Notre équipage était composé de quarante-sept Européens et treize Indiens.

Le gouverneur ou ministre du roi de Tadore vint avec nous jusqu'à l'île Damar ; et à peine y fûmes-nous, que quatre canots vinrent à notre bord chargés de bois, qui en moins d'une heure fut monté sur le vaisseau.

Toutes les îles Malucco produisent des clous de girofle, du gingembre, du sagou (qui est le bois dont on fait le pain), du riz, des noix de coco, des figues, des bananes, des amandes plus grosses que les nôtres, des pommes de grenade douces et acides, des cannes à

1. Le vaisseau délaissé n'alla pas à l'isthme de Darien ; resté à Tidor, il y fut pris ensuite par les Portugais.

sucre, des melons, des concombres, des citrouilles d'un fruit qu'on appelle *comilicai*[1], très rafraîchissant, gros comme un melon d'eau, un autre fruit qui ressemble à la pêche, et qu'on appelle *guare*[2], et autres végétaux bons à manger : il y a aussi de l'huile de coco et de gengeli. A l'égard des animaux utiles, ils ont des chèvres, des poules, et une espèce d'abeille pas plus grosse qu'une fourmi, qui fait sa ruche dans les troncs d'arbre, où elle dépose son miel, qui est très bon. Il y a plusieurs variétés de perroquets, entre autres des blancs qu'on appelle *catara*, et des rouges appelés *nori*, qui sont les plus recherchés, non seulement pour la beauté de leur plumage, mais aussi parce qu'ils prononcent plus distinctement que les autres les mots qu'on leur apprend. Un de ces perroquets se vend un bahar de clous de girofle.

Il y a à peine cinquante ans que les Maures ont conquis et habitent les îles Malucco, où ils ont aussi apporté leur religion. Avant la conquête des Maures, il n'y avait que des Gentils, qui ne se souciaient guère des girofliers. On y trouve encore quelques familles de Gentils qui se sont retirées dans les montagnes, lieux qui conviennent le mieux aux girofliers.

L'île de Tadore est par la 27′[3] de latitude septen-

1. Espèce d'ananas.

2. Le goyavier (*Psidium piriferum*), arbre de la même famille que le giroflier, donne des fruits jaunes à l'extérieur, rouges, bleus ou verdâtres à l'intérieur et pleins d'une pulpe d'un goût musqué fort agréable. On mange ces fruits crus, confits ou en compote.

3. Toutes les situations indiquées ici, qui ne sont pas très rigoureusement exactes d'après les mesures actuelles, ne varient que de quelques *minutes* dans l'étendue des deux premiers degrés de latitude septentrionale et méridionale, en deçà et en delà de la ligne équinoxiale ou équateur, qui passe sur l'île de *Gibola*.

trionale, et à 161° de longitude de la ligne de démarcation.

L'île de Ternate est par la 40′ de latitude septentrionale.

Machian est par la 15′ de latitude sud.

Batyan par le 1° de la même latitude.

Ternate, Tadore, Mutir et Batyan ont des montagnes hautes et pyramidales où croissent les girofliers. Batyan ne s'aperçoit pas des quatre autres îles, quoiqu'elle soit la plus grande des cinq. Sa montagne de girofliers n'est pas si haute ni si pointue que celles des autres îles, mais sa base est plus grande.

LIVRE IV

RETOUR DES ILES MALUCCO EN ESPAGNE

En continuant notre route nous passâmes au milieu de plusieurs îles, dont voici les noms : Caioan, Laigoma, Sico, Giogi, Cafi, Laboan, Toliman, Titameti, Bachian, dont nous avons déjà parlé, Latalata, Jabobi, Mata et Batutiga. On nous dit que dans l'île de Cafi les hommes sont petits comme des Pygmées : ils ont été soumis par le roi de Tadore.

Nous passâmes à l'ouest de Batutiga et prîmes la direction d'ouest-sud-ouest. Au sud nous vîmes de petites îles. Ici les pilotes moluquois nous dirent qu'il était nécessaire de mouiller dans quelque port pour ne pas tomber pendant la nuit au milieu d'îlots et de bas-fonds. Nous mîmes donc le cap au sud-est, et fîmes terre à une île située par le 3° de latitude sud, et à cinquante-trois lieues de distance de Tadore.

Cette île s'appelle Sulach[1]. Ses habitants sont Gentils, et n'ont point de roi; ils sont anthropophages et vont nus, les femmes comme les hommes. Il y a près de là d'autres îles dont les peuples mangent de la chair humaine. Voici les noms de quelques-unes : Silan, No-

1. Actuellement Zouba.

selao, Biga, Atulabaou, Leitimor, Tenetum, Gonda, Kaiabruru, Manadan et Benaia. Nous côtoyâmes ensuite les îles de Lamatola et Tenetum [1].

Ayant parcouru dix lieues de Sulach dans la même direction, nous allâmes mouiller à une grande île appelée Buru [2], où nous trouvâmes des vivres en abondance, c'est-à-dire des cochons, des chèvres, des poulets, des cannes à sucre, des noix de coco, du sagou, un mets composé de bananes, qu'ils appellent *calani*, et des chiacares, connus ici sous le nom de *nanga*. Les chiacares sont des fruits qui ressemblent aux melons d'eau, mais dont l'écorce est pleine de nœuds. Le dedans est rempli de petites semences rouges semblables à la graine de melon; elles n'ont point d'écorce ligneuse, mais sont d'une substance médullaire comme nos haricots blancs, mais plus grands, fort tendres et du goût de la châtaigne.

Nous y trouvâmes un autre fruit qui a la forme extérieure d'un cône de pin, mais d'une couleur jaune; le dedans est blanc, et quand on le coupe il a quelque ressemblance avec la poire, mais il est beaucoup plus tendre et d'un goût exquis; on l'appelle *comilicai* [3].

Les habitants de cette île n'ont pas de roi; ils sont Gentils et vont nus comme ceux de Sulach. L'île de Buru est par le 3° 3′ de latitude méridionale, et à soixante-quinze lieues de distance des îles Malucco.

A dix lieues vers l'est de Buru il y a une grande île

1. Tous les noms que l'auteur consigne ici d'après les pilotes indigènes ne se retrouvent dans aucune des cartes modernes, sinon Leitimor, qui serait une péninsule dépendant d'Amboine. Il faut donc renoncer le plus souvent à établir la synonymie.

2. Bourou, grande île à l'ouest d'Amboine.

3. Il a déjà été parlé de ce fruit, qui doit être l'ananas.

qui confine à Giailolo et qui s'appelle Ambon [1]; elle est habitée par les Maures et par les Gentils : les premiers habitent près de la mer, et les seconds dans l'intérieur des terres. Ces derniers sont anthropophages. Les productions de cette île sont les mêmes que celles de Buru.

Entre Buru et Ambon, on trouve trois îles environnées de bas-fonds : Vudia, Kailaruru et Benaia. A quatre lieues au sud de Buru gît la petite île d'Ambalao [2].

A trente-cinq lieues de Buru, en prenant par le sud-ouest-quart-sud, on rencontre l'île de Bandan avec treize autres îles. Dans six de ces îles on trouve le macis et la noix muscade. La plus grande s'appelle Zoroboa; les petites sont : Chelicel, Saniananpi, Pulai, Puluru et Rasoghin. Les sept autres sont : Univeru, Pulan, Baracan, Lailaca, Mamican, Man et Meut. Dans ces îles on ne cultive que le sagou, du riz, des cocotiers, des bananiers et autres arbres à fruits. Elles sont fort rapprochées les unes des autres et toutes habitées par des Maures qui n'ont point de roi. Bandan est par 6° de latitude méridionale, et à 163° 30′ de longitude de la ligne de démarcation. Comme elle était hors de notre route, nous n'y allâmes pas.

En allant de Buru au sud-ouest-quart-ouest, après avoir parcouru 8° de latitude, nous arrivâmes à trois îles assez voisines les unes des autres, qu'on appelle Zolot, Nocemamar et Galian. Pendant que nous naviguions au milieu de ces îles, nous essuyâmes une tempête qui nous fit craindre pour notre vie, de sorte que nous fîmes le vœu de faire un pèlerinage à Notre-Dame

1. Amboine.
2. Amblaou.

de la Guida, si nous avions le bonheur de nous sauver. Nous fîmes vent arrière, et courûmes sur une île assez élevée qu'on appelle Mallua, où nous mouillâmes; mais avant d'y toucher, nous eûmes beaucoup à combattre contre les courants et les rafales qui descendaient de la montagne.

Les habitants de cette île sont sauvages et ressemblent plutôt à des bêtes brutes qu'à des hommes; ils sont anthropophages et vont tout nus. Mais quand ils vont combattre, ils se couvrent la poitrine, le dos et les flancs de morceaux de peau de buffle ornés de cornioles [1] et de dents de cochon : ils s'attachent par devant et par derrière des queues faites de peau de chèvre. Leurs cheveux sont retroussés sur leur tête au moyen d'une espèce de peigne de canne à longues dents qui passent de part en part. Ils enveloppent leur barbe dans des feuilles et l'enferment dans des étuis de roseau : cette mode nous fit beaucoup rire. En un mot, ce sont les hommes les plus laids que nous ayons rencontrés pendant tout notre voyage.

Ils ont des sacs faits de feuilles d'arbre, dans lesquels ils enferment leur manger et leur boisson. Leurs arcs ainsi que leurs flèches sont faits de roseaux. Aussitôt que leurs femmes nous aperçurent, elles s'avancèrent vers nous l'arc à la main dans une attitude menaçante; mais nous ne leur eûmes pas plus tôt fait quelques petits présents que nous devînmes bons amis.

Nous passâmes quinze jours dans cette île pour radouber les flancs de notre vaisseau, qui avaient beaucoup souffert; nous y trouvâmes des chèvres, des

1. Sans doute de grandes coquilles plates.

poules, du poisson, des noix de coco, de la cire et du poivre. Pour une livre de vieux fer on nous donnait quinze livres de cire.

Il y a deux espèces de poivre : le long et le rond. Les fruits du poivre long ressemblent aux fleurs amentacées du noisetier. La plante ressemble jusqu'à un certain point au lierre et s'attache de la même manière contre les troncs des arbres; mais ses feuilles sont pareilles à celles du mûrier. Ce poivre s'appelle *luli*. Le poivre rond croît de la même manière; mais ses fruits sont en épis, comme ceux du maïs, et on les égrène de même : le poivre se nomme *lada*. Les champs sont couverts de poivriers, dont on forme des berceaux [1].

Nous prîmes à Mallua un homme qui se chargea de nous conduire à une île où il y avait une plus grande abondance de vivres. L'île de Mallua est par le 8° 30′ de latitude méridionale, et à 169° 40′ de longitude de la ligne de démarcation.

Notre vieux pilote moluquois nous raconta chemin faisant que dans ces parages il y a une île appelée Arucheto, dont les habitants, hommes et femmes, n'ont pas au delà d'une coudée de haut, et dont les oreilles sont aussi longues que tout leur corps; de manière que quand ils se couchent, l'une leur sert de matelas et l'autre de couverture [2]. Ils sont tondus et vont tout nus : leur voix est aigre, et ils courent avec beaucoup d'agi-

1. Les descriptions des deux espèces de poivriers sont assez exactes.

2. Cette fable singulière se trouve dans l'ancien géographe Strabon, déjà d'ailleurs empruntée par lui à Mégasthène, un des lieutenants d'Alexandre, qui avait écrit une *Histoire de l'Inde*. Il n'est pas rare d'ailleurs que les insulaires se soient divertis en contant aux étrangers des choses merveilleuses. Cook rapporte qu'on lui indiqua une île où les hommes étaient, lui disait-on, de taille et de force à aller prendre des vaisseaux dans la mer et à les emporter sans la moindre difficulté.

lité. Ils habitent sous terre, vivant de poisson et d'une espèce de fruit qu'ils trouvent entre l'écorce et la partie ligneuse d'un arbre. Ce fruit, qui est blanc et rond comme les confitures de coriandre, ils l'appellent *ambulon*. Nous nous serions volontiers transportés à cette île, si les bas-fonds et les courants ne nous en avaient pas empêchés.

Samedi 25 janvier, nous partîmes de l'île de Mallua, et, ayant fait cinq lieues au sud-sud-ouest, nous parvînmes à une île assez grande appelée Timor [1]. J'allai à terre tout seul pour traiter avec le chef du village, qui s'appelait Amaban, afin d'en obtenir quelques vivres. Il m'offrit des buffles, des cochons et des chèvres; mais quand il fallut fixer les marchandises qu'il voulait avoir en échange, nous ne pûmes pas nous accorder, parce qu'il prétendait beaucoup et que nous avions fort peu de chose à donner. Nous prîmes alors le parti de retenir sur le vaisseau le chef d'un autre village appelé Balibo, qui était venu à bord de bonne foi avec son fils. Nous lui dîmes que s'il voulait être remis en liberté, il devait nous procurer six buffles, dix cochons et autant de chèvres. Cet homme, qui craignait d'être tué, donna ordre sur-le-champ de nous apporter tout ce que nous venions de demander; et comme il n'avait que cinq chèvres et deux cochons, il nous donna sept buffles au lieu de six. Cela fait, nous le renvoyâmes à terre bien satisfait de nous, parce qu'en lui rendant la liberté nous lui fîmes un présent de toile, d'un drap indien de soie et de coton, de haches, de coutelas indiens, de couteaux et de nos miroirs.

1. C'est la Timor actuelle, grande île la plus orientale de l'archipel de la Sonde.

Le chef d'Amaban, chez lequel j'avais été d'abord, n'avait à son service que des femmes qui étaient nues, comme celles des autres îles. Elles portent aux oreilles de petits anneaux d'or, auxquels elles attachent de petits flocons de soie. Elles ont aux bras plusieurs cercles d'or et de laiton, qui souvent les couvrent jusqu'aux coudes.

Les hommes sont également nus, mais ils ont le cou garni de plaques rondes d'or, et leurs cheveux sont retenus par des peignes de roseau, ornés d'anneaux d'or. Quelques-uns, au lieu d'anneaux d'or, portent aux oreilles le cou d'une gourde desséchée.

Le santal [1] blanc ne se trouve que dans cette île. Il y a, comme nous venons de le voir, des buffles, des cochons et des chèvres, ainsi que des poules et des perroquets de différentes couleurs. Il y croît aussi du riz, des bananes, du gingembre, des cannes à sucre, des oranges, des citrons, des amandes et des haricots.

Nous mouillâmes près de cette partie de l'île où il y avait quelques villages habités par leurs chefs. Dans une autre partie de l'île étaient les habitations de quatre frères qui en sont les rois. Ces villages s'appellent Oibich, Lichsana, Suai, Cabanaza. Le premier est le plus considérable. On nous dit qu'une montagne près de Cabanaza produit beaucoup d'or, et que c'est avec les grains de ce métal que les habitants achètent

1. Les divers bois aromatiques dits de santal ou sandal, recherchés en même temps comme matériaux d'ébénisterie et de marquetérie et à cause de leur douce odeur, proviennent d'arbres différents. Le santal blanc est très renommé dans l'Inde pour ses propriétés stimulantes et comme sudorifique. Il se trouve particulièrement dans les îles ou l'indique notre voyageur. Le santal citron, plus aromatique que le blanc, provient d'un arbre de la même famille; mais le santal rouge est fourni par un arbre de la famille des Légumineuses.

tout ce dont ils ont besoin. C'est ici que ceux de Malaca et de Java font tout le trafic du bois de santal et de la cire. Nous trouvâmes aussi une jonque venue de Lozon, pour faire le commerce de santal.

Ces peuples sont Gentils. Il nous dirent que quand ils vont couper le santal, le démon se présente à eux sous différentes formes, et leur demande très poliment s'ils ont besoin de quelque chose. Mais, malgré cette politesse, son apparition leur fait tant de peur[1] qu'ils en sont toujours malades pendant quelques jours. Ils coupent le santal à certaines phases de la lune ; dans tout autre temps il ne serait pas bon. Les marchandises les plus propres à donner en échange du santal sont le drap rouge, la toile, des haches, des clous et du fer.

L'île est entièrement habitée ; elle s'étend beaucoup de l'est à l'ouest, mais est fort étroite de sud au nord. Sa latitude méridionale est par le 10°, et sa longitude de la ligne de démarcation de 174° 30'.

On nous dit qu'à la distance d'une journée de voyage à l'ouest-nord-ouest de Timor , il y a une île appelée Ende, où l'on trouve beaucoup de cannelle. Ses habitants sont Gentils et n'ont pas de roi. Près de là il y a une chaîne d'îles jusqu'à Java majeure et au cap de Malaca. En voici les noms : Ende, Tanabuton, Crenochile, Birmacore, Azanaran, Main, Zubara, Lumboch, Chorum et Java majeure, que les habitants n'appellent pas Java, mais Jæva [2].

1. En d'autres termes, les émanations du santal que l'on coupe causent à ceux qui font ce travail des indispositions que l'esprit superstitieux attribue à des démons.

2. Plusieurs de ces noms sont encore ceux que portent les îles en question ; mais remarquons qu'à ce point de son récit le narrateur ne fait

Les plus grands villages du pays sont dans l'île de Java, et le principal s'appelle Magepaher, dont le roi, lorsqu'il vivait, était réputé le plus grand monarque des îles qui sont dans ces parages; il s'appelait rajah Patiunus Lunda. On récolte ici beaucoup de poivre. Les autres îles sont: Dahadama, Gagiamada, Minutarangam, Ciparafidain, Tubancressi et Cirubaia. A une demi-lieue de Java majeure sont les îles de Bali, dite la petite Java, et de Madura; ces deux dernières sont de la même grandeur.

On nous dit que c'est l'usage à Java de brûler les corps des principaux qui meurent, et que la femme qu'il aimait le plus est destinée à être brûlée toute vivante dans le même feu. Ornée de guirlandes de fleurs, elle se fait porter par quatre hommes sur un siège par toute la ville, et d'un air riant et tranquille elle console ses parents qui pleurent sa mort prochaine en leur disant: « Je vais ce soir souper avec mon mari, et cette nuit je serai avec lui. » Arrivée au bûcher, elle les console de nouveau par les mêmes discours, et se jette dans les flammes qui la dévorent. Si elle s'y refusait, elle ne serait plus regardée comme une femme honnête ni comme une bonne épouse[1].

Notre vieux pilote nous fit beaucoup d'autres contes. Au nord de Java majeure, dans le golfe de la Chine, que les anciens appelaient *Sinus Magnus,* il y a, disait-

qu'enregistrer les dires des pilotes moluquois, sans avoir visité les pays dont il parle; ainsi s'explique qu'après une période d'aventures dont la scène était restreinte à l'étendue de quelques degrés équatoriaux, c'est-à-dire à un certain nombre d'îles semées dans la région appelée mer des Moluques, nous franchissions tout à coup des distances énormes pour passer presque immédiatement des petites îles de la Sonde aux vastes Etats de Siam, du Cambodge et de la grande Chine.

1. C'est la fameuse tradition hindoue universellement connue.

on, un très grand arbre appelé *campanganghi*, où se perchent certains oiseaux, dits *garuda*, si grands et si forts qu'ils enlèvent un buffle et même un éléphant, et le portent en volant à l'endroit de l'arbre appelé *puzathaer*. Le fruit de l'arbre, qui s'appelle *buapanganghi*, est plus gros qu'un melon d'eau. Les Maures de Burné nous dirent qu'ils avaient vu deux de ces oiseaux, que leur roi avait reçus du royaume de Siam. On ne peut pas approcher de cet arbre à cause des tourbillons que la mer y forme jusqu'à la distance de trois à quatre lieues. On ajoute qu'on savait tout ce qu'on venait de nous conter relativement à cet arbre de la manière suivante. Une jonque fut transportée par ces tourbillons près de l'arbre où elle fit naufrage. Tous les hommes périrent, excepté un petit enfant qui se sauva miraculeusement sur une planche. Étant près de l'arbre, il y monta et se cacha sous l'aile d'un de ces grands oiseaux sans qu'il en fût aperçu. Le lendemain l'oiseau vint à terre pour prendre un buffle ; l'enfant alors sortit de dessous son aile et se sauva. C'est par ce moyen qu'on sut l'histoire des oiseaux, et d'où venaient les grands fruits qu'on trouvait si fréquemment dans la mer.

Le cap de Malaca est par le 1° 30′ de latitude sud. A l'est de ce cap, il y a plusieurs bourgs et villes dont voici les noms : Cingapola, qui est sur le cap même, Pahan, Calantan, Patani, Bradlini, Benan, Lagon, Cheregigharan, Trombon, Joran, Ciu, Brabri Banga, Judia (résidence du roi de Siam, appelé Siri Zacabedera), Jandibum, Laun et Langonpifa. Toutes ces villes sont bâties comme les nôtres, et sujettes au roi de Siam.

On nous dit qu'au bord d'une rivière de ce royaume il y a de grands oiseaux qui ne se nourrissent que de charognes; mais ils ne veulent pas y toucher si quelque autre oiseau n'a pas été auparavant leur manger le cœur.

Au delà de Siam on trouve Camogia[1]. Son roi s'appelle Saret Zarabedera; ensuite Chiempa, dont le roi est rajah Brahami Martu. C'est dans ce pays que croît la rhubarbe, qu'on trouve de cette manière: une compagnie de vingt à vingt-cinq hommes vont ensemble dans les bois où ils passent la nuit sur les arbres pour se mettre en sûreté contre les lions et les autres bêtes féroces, et en même temps pour mieux sentir l'odeur de la rhubarbe que le vent porte vers eux. Le matin ils vont vers l'endroit d'où leur vient l'odeur, et y cherchent la rhubarbe jusqu'à ce qu'ils la trouvent. La rhubarbe est le bois putréfié d'un gros arbre, qui acquiert son odeur de sa putréfaction même: la meilleure partie de l'arbre est sa racine; cependant le tronc, qu'on appelle *calama,* a la même vertu médicinale[2].

Vient après le royaume de Cocchi, dont le roi s'appelle rajah Siri Bummipala. Ensuite on trouve la grande Chine, dont le roi est le plus puissant prince de la terre : son nom est Santoa rajah. Soixante et dix rois couron-

1. Le Cambodge.

2. Avons-nous besoin de réfuter les assertions fantaisistes de cette histoire? La rhubarbe officinale, dont les racines, d'ailleurs, nous viennent encore de la Chine, n'était pas alors naturalisée dans nos jardins, qu'elle décore aujourd'hui de ses magnifiques gerbes de feuilles palmées. La rhubarbe officinale (*Rheum palmatum*) ne doit pas être confondue avec la rhubarbe ondulée, ou rhubarbe de Sibérie, dont les Russes mangent les jeunes pousses comme nous mangeons les choux brocolis, et avec les côtes de laquelle les Anglais font des tartes, qu'ils trouvent très savoureuses.

nés sont sous sa dépendance, et chacun de ces rois en a dix ou quinze qui dépendent de lui. Le port de ce royaume s'appelle Guantan[1], et parmi ses nombreuses villes deux sont les principales, Nankin et Comlolia (?). La résidence du roi est dans cette dernière. Il a près de son palais quatre ministres qui sont les principaux, dans les quatre façades qui regardent les quatre points cardinaux; chacun donne audience à tous ceux qui viennent de son côté. — Tous les rois et seigneurs de l'Inde majeure et supérieure sont obligés d'avoir, comme une marque de dépendance, au milieu de la place, la figure en marbre d'un animal plus fort que le lion appelé *chinga,* qui est aussi gravé sur le sceau royal; et tous ceux qui veulent entrer dans son port sont obligés d'avoir sur leur navire la même figure en ivoire ou en cire. — Si quelqu'un parmi les seigneurs de son royaume refuse de lui obéir, on le fait écorcher, et sa peau, séchée au soleil, salée et empaillée, est mise dans un endroit éminent de la place, la tête baissée et les mains liées sur la tête dans l'acte de faire *zongu,* c'est-à-dire la révérence au roi. — Celui-ci n'est visible pour qui que ce soit; et quand il veut voir les siens, il se fait porter sur un paon fait avec beaucoup d'art et richement orné, accompagné de six femmes habillées entièrement comme lui, de manière qu'on ne peut le distinguer d'elles. — Il se place ensuite dans la figure d'un serpent appelé

1. Sans doute Canton. — Noublions pas que Pigafetta se borne à répéter les indications d'un vieux Maure, et ajoutons que dans ce qui va suivre on retrouve trace de maintes assertions plus ou moins hyperboliques empruntées aux récits de Marco-Polo, qui avait visité l'extrême Orient au treizième siècle. Dans la relation de Marco-Polo, les choses que le voyageur avait vues sont très authentiquement rapportées. Mais il s'y trouvait aussi beaucoup de fables, à propos de choses dont le voyageur ne parlait que par ouï-dire.

naga, superbement décoré, qui a dans la poitrine un cristal par lequel le roi voit tout sans être vu. — Il épouse ses sœurs, pour que le sang royal ne se mêle pas avec celui de ses sujets. — Son palais a sept murailles qui l'environnent, et à chaque enceinte il y a tous les jours dix mille hommes de garde, qu'on relève toutes les douze heures. — Chaque enceinte a une porte, et chaque porte a également sa garde. — A la première, il y a un homme avec un grand fouet à la main; à la seconde, un chien; à la troisième, un homme avec une massue de fer; à la quatrième, un homme armé d'un arc et de flèches; à la cinquième, un homme armé d'une lance; à la sixième, un lion; à la septième, deux éléphants blancs. — Son palais a soixante et dix-neuf salles, dans lesquelles il n'y a que des femmes pour le service du roi, et il y a toujours des flambeaux allumés. — Pour faire le tour du palais il faut au moins un jour. — Au bout du palais il y a quatre salles où les ministres vont parler au roi. Les parois, la voûte et le pavé même d'une de ces salles sont tout ornés de bronze; dans la seconde ces ornements sont d'argent; dans la troisième, d'or; dans la quatrième, de perles et de pierres précieuses. On place dans ces salles tout l'or et toutes les autres richesses qu'on porte en tribut au roi [1].

Je n'ai rien vu de tout ce que je viens de raconter; mais j'écris ces détails simplement d'après le rapport d'un Maure qui m'a assuré avoir vu tout cela.

Le Chinois sont blancs, et vont habillés; ils ont,

1. Toute cette description pourrait en somme se rapporter au fameux palais d'Été des empereurs chinois. La grande ville nommée plus haut Comlolia, résidence des souverains, serait alors Chun-Thian ou Pékin.

comme nous, des salles pour manger. On voit aussi chez eux des croix, mais j'ignore l'usage qu'ils en font.

C'est de la Chine que vient le musc : l'animal qui le produit est une espèce de chat semblable au civet, qui ne se nourrit que d'un bois appelé *chamaru*. Pour extraire le musc de cet animal, on lui attache une sangsue, et quand on la voit bien remplie de sang, on l'écrase, et on recueille le sang sur une assiette pour le faire sécher au soleil pendant quatre à cinq jours. C'est ainsi qu'il se perfectionne. Quiconque nourrit un de ces animaux doit payer un tribut. Les grains de musc qu'on porte en Europe ne sont que de petits morceaux de chair de chevreau qu'on a trempés dans le vrai musc. Le sang est quelquefois en grumeaux, mais il se purifie aisément. Le chat qui produit le musc s'appelle *castor*, et la sangsue porte le nom de *linta*[1].

En suivant la côte de la Chine on rencontre plusieurs peuples, savoir : les Chinois, qui habitent les îles où l'on pêche les perles, où il y a aussi de la cannelle. Les Lecchiis habitent la terre ferme voisine de ces îles. L'entrée de leur port est traversée par une grande montagne, ce qui est cause qu'il faut démâter toutes les jonques et les navires qui veulent y entrer. Le roi de ce pays s'appelle Moni. Il obéit au roi de la Chine, mais il a

1. Autres contes du vieux Maure. Le musc est dû en réalité à une sorte de chevrotain (*Moschus moschiferus*) qui est de la taille de notre chevreuil, et dont la tête est sans bois ni cornes. Cet animal se distingue chez les individus mâles par deux dents incisives saillantes et recourbées, qui lui servent à la fois pour se défendre et pour arracher les racines dont il se nourrit. Il porte en outre sous le ventre une sorte de poche, qui sécrète une substance grasse d'une odeur excessivement pénétrante, qui est le musc. Le chevrotain à musc habite plus particulièrement les parties montagneuses du Thibet.

vingt rois sous son obéissance. La capitale est Baranaci, et c'est ici qu'est le Catai oriental [1].

Han est une île haute et froide, où il y a du cuivre, de l'argent et de la soie; rajah Zotru en est le roi. Mili, Jaula et Gnio sont trois pays assez froids sur le continent. Friagonla et Frianga sont deux îles dont on tire du cuivre, de l'argent, des perles et de la soie. Lassi est une terre basse sur le continent.

Sumbdit-Pradit est une île très riche en or, où les hommes portent un gros anneau de ce métal à la cheville du pied. Les montagnes voisines sont habitées par des peuples qui tuent leurs parents, quand ils sont d'un certain âge, pour leur épargner les maux de la vieillesse. Tous les peuples dont nous venons de parler sont des Gentils.

Mardi 11 février, à la nuit, nous quittâmes l'île de Timor et entrâmes dans la grande mer appelée Laut Chidol. En faisant route par l'ouest-sud-ouest, nous laissâmes à droite au nord, de crainte des Portugais, l'île Zumatra, appelée anciennement Taprobane; le Pégu, Bengala, Urizza, Chelim, où sont les Malais, sujets du roi de Narsinga; Calicut, qui est sous le même roi, Cambaria, où habitent les Guzzerates; Cananor, Goa, Armus, et toute la côte de l'Inde majeure.

Dans ce royaume il y a six classes de personnes, savoir : les *nairi, panicali, franai, pangelini, macuai* et *poleai*. Les nairi sont les principaux ou chefs; les pani-

1. Le *Catai oriental*, connu sous ce nom par les récits de Marco-Polo, n'est autre que le pays à la recherche duquel allait Christophe Colomb quand il découvrit le continent américain, dont il ne soupçonnait pas l'existence. Il le prit si bien d'ailleurs pour l'extrémité du continent asiatique qu'il en fit les *Nouvelles Indes* et donna aux naturels le nom d'*Indiens*.

cali sont les citoyens ; ces deux classes conversent ensemble; les franai recueillent le vin du palmier et des bananes; les macuai sont pêcheurs; les pangelini sont matelots, et les poleai sèment et recueillent le riz. Ces derniers habitent toujours dans les champs, et n'entrent jamais dans les villes[1]. Quand on veut leur donner quelque chose, on le met par terre, et ils le prennent. Lorsqu'ils sont sur les chemins, ils crient toujours *po, po, po,* c'est-à-dire : gardez-vous de moi. On nous raconta qu'un nairi qui avait été touché accidentellement par un poleai, se fit tuer pour ne point survivre à une si grande infamie.

Pour doubler le cap de Bonne-Espérance, nous nous élevâmes jusque par le 42° de latitude sud, et il nous fallut rester neuf semaines vis-à-vis de ce cap avec les voiles amenées, à cause des vents d'ouest et de nord-ouest que nous eûmes constamment et qui finirent par une tempête. Le cap de Bonne-Espérance est par le 34° 30′, de latitude méridionale, à seize cents lieues de distance du cap de Malaca. C'est le plus grand et le plus périlleux cap connu de la terre.

Quelques-uns d'entre nous, et surtout les malades, auraient voulu prendre terre à Mozambique, où il y a un établissement portugais, à cause des voies d'eau qu'avait le vaisseau, du froid piquant que nous ressentions, mais surtout parce que nous n'avions plus que du riz et de l'eau pour toute nourriture et boisson ; car toute la viande que, faute de sel, nous n'avions pu saler, était putréfiée. Cependant, la plus grande partie de l'équipage étant plus attachée à l'honneur qu'à la vie

1. Il est probablement question ici de la caste des *parias* indiens.

même, nous nous déterminâmes à faire tous nos efforts pour retourner en Espagne, quelques dangers que nous eussions encore à courir.

Enfin, avec l'aide de Dieu, nous doublâmes, le 6 mai, ce terrible cap; mais il nous fallut en approcher à la distance de cinq lieues, sans quoi nous ne l'aurions jamais dépassé.

Nous courûmes ensuite vers le nord-ouest pendant deux mois entiers sans jamais prendre de repos, et pendant cet intervalle nous perdîmes vingt et un hommes, tant chrétiens qu'Indiens. Nous fîmes, en les jetant à la mer, une observation curieuse : c'est que les cadavres des chrétiens restaient toujours la face tournée vers le ciel, et les Indiens avec le visage plongé dans la mer.

Nous manquions totalement de vivres, et si le Ciel ne nous eût pas accordé un temps favorable, nous serions tous morts de faim. Le 9 de juillet, jour de mercredi, nous découvrîmes les îles du Cap-Vert, et nous allâmes mouiller à celle qu'on appelle Saint-Jacques.

Comme nous savions être ici en terre ennemie, et qu'on ne manquerait pas de former des soupçons sur nous, nous eûmes la précaution de faire dire par les gens de la chaloupe que nous envoyâmes à terre pour faire provision de vivres, que nous avions relâché dans ce port parce que, notre mât de trinquet ayant cassé en passant la ligne équinoxiale, nous avions pour le raccommoder perdu beaucoup de temps, et que le capitaine général avec deux autres vaisseaux avaient continué leur route pour l'Espagne. Nous leur parlâmes de manière à leur faire croire que nous venions des côtes de l'Amérique, et non du cap de Bonne-Espérance. On ajouta foi à ce discours, et nous reçûmes deux fois

la chaloupe pleine de riz en échange de nos marchandises.

Pour voir si nos journaux avaient été tenus exactement, nous fîmes demander à terre quel jour de la semaine c'était. On répondit que c'était jeudi, ce qui nous surprit, parce que, suivant nos journaux, nous n'étions qu'au mercredi. Nous ne pouvions nous persuader de nous être tous trompés d'un jour; et moi j'en fus plus étonné que les autres, parce qu'ayant toujours été assez bien portant pour tenir mon journal, j'avais sans interruption marqué les quantièmes du mois. Nous apprîmes ensuite qu'il n'y avait point d'erreur dans notre calcul; parce qu'ayant toujours voyagé vers l'ouest en suivant le cours du soleil et étant revenus au même point, nous devions avoir gagné vingt-quatre heures sur ceux qui étaient restés en place; et il ne faut qu'y réfléchir pour en être convaincu [1].

La chaloupe étant retournée à terre avec treize hommes pour la charger une troisième fois, nous nous aperçûmes qu'on la retenait, et eûmes lieu de soupçonner, par les mouvements qui se faisaient sur quelques caravelles, qu'on voulait se saisir de notre vaisseau, ce qui nous détermina à faire voile sur-le-champ. Nous sûmes ensuite que notre chaloupe avait été arrêtée

1. Ce fut la première fois, remarque le président de Brosses dans son *Histoire des navigations aux terres australes*, qu'on eut lieu de faire cette remarque si souvent réitérée depuis; et ce fut aussi par cette navigation qu'on commença d'être parfaitement certain de la sphéricité de la terre. Les anciens n'en avaient eu connaissance que par le raisonnement. Ils n'étaient pas sûrs, dit Buffon, que l'Océan environnât le globe sans interruption. Quelques-uns, à la vérité, l'avaient soupçonné, mais avec si peu de fondement qu'aucun n'osa dire ni même conjecturer qu'il était possible de faire le tour du monde. Magellan le premier le fit en 1,124 jours; François Drake le second, en 1,056 jours. Ensuite Thomas Cawendish, en 777 jours.

parce qu'un de nos matelots avait dévoilé notre secret, et que notre vaisseau était le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe.

Grâce à la Providence, nous entrâmes, samedi 6 de septembre 1522, dans la baie de San-Lucar [1]; et de soixante hommes qui formaient notre équipage quand nous partîmes des îles Malucco, nous n'étions plus que dix-huit, qui pour la plupart même étaient malades. Quelques-uns s'étaient enfuis dans l'île de Timor; d'autres y furent condamnés à mort pour crimes, et d'autres enfin avaient péri de faim.

Du temps de notre départ de la baie de San-Lucar jusqu'à celui de notre retour, nous comptâmes avoir parcouru au delà de quatorze mille quatre cent soixante lieues [2], et fait le tour du monde entier en courant toujours de l'est à l'ouest.

Lundi 8 septembre, nous jetâmes l'ancre près du môle de Séville, et déchargeâmes toute notre artillerie.

Le mardi, nous nous rendîmes tous à terre en chemise et pieds nus avec un cierge à la main, pour aller visiter l'église de Notre-Dame de la Victoire et celle de Sainte-Marie d'Antigua, comme nous avions promis de le faire dans les moments de détresse.

1. Le voyage avait duré trois ans et vingt-cinq jours.

2. Quelle que soit l'espèce de lieue employée ici, étant donné ce que nous savons aujourd'hui de la circonférence du globe (quarante millions de kilomètres ou environ dix mille lieues communes), le calcul de Pigafetta peut à première vue paraître fort exagéré. Mais n'oublions pas que l'expédition ne marcha presque jamais en ligne droite dans le sens des latitudes. Son itinéraire ne comporta au contraire qu'une suite de grandes diagonales : d'abord d'Espagne à la pointe méridionale de l'Amérique, puis du détroit découvert aux Moluques, puis des Moluques au cap de Bonne-Espérance, enfin du cap en Espagne, en longeant le continent africain. La ligne du parcours, que nous avons eu la curiosité de développer sur une carte générale et de mesurer au curvimètre, nous a donné une fois et demie l'étendue de la circonférence terrestre.

En partant de Séville j'allai à Valladolid, où je présentai à Sa Sacrée Majesté don Carlos non de l'or ni de l'argent, mais des choses qui étaient bien plus précieuses à ses yeux. Je lui offris, entre autres objets, un livre écrit de ma main, où jour par jour j'avais marqué tout ce qui nous était arrivé pendant le voyage.

Je quittai Valladolid le plus tôt qu'il me fut possible et me rendis au Portugal, pour faire au roi Jean le récit des choses que je venais de voir. Je passai ensuite par l'Espagne et vins en France, où je fis présent de quelques objets de l'autre hémisphère à Madame la régente, mère du roi Très Chrétien François Ier.

Je retournai enfin en Italie, où je me consacrai pour toujours au très excellent et très illustre seigneur Philippe de Villiers l'Ile-Adam, grand maître de Rhodes, à qui je donnai aussi le récit de mon voyage.

Le vaisseau *la Victoire* fut laissé à terre à Séville, pour être soigneusement conservé comme un monument du mémorable voyage du capitaine Magellan.

Sébastien Cano, qui avait eu en dernier le commandement de l'expédition, vint à la cour avec sa suite et fut très honorablement reçu par l'empereur. Il présenta au souverain quelques Indiens des Moluques. L'un de ceux-là était si rusé dans l'esprit du négoce, que la première question qu'il fit, dès qu'il put s'exprimer en espagnol, fut pour s'informer combien le ducat valait de réales, combien la réale de maravédis, et combien on avait de poivre pour un maravédi. L'empereur défendit qu'on laissât cet homme retourner dans son pays. Les autres y furent renvoyés. Le prince fit pré-

sent à l'équipage du quart de ce qui lui appartenait sur le chargement du vaisseau. Sébastien Cano eut une gratification, une pension de quinze cents ducats, des lettres de noblesse : l'écu de ses armoiries, au champ de gueules, fut chargé d'un château d'or, au chef chargé d'une branche de cannelier, de trois noix muscades, et de deux clous de girofle ; pour supports deux rois indiens, un globe terrestre avec cette devise : *Primus circumdedisti me* (littéralement : *Le premier tu fis le tour de moi ;* c'est le globe qui parle). Les autres furent récompensés à proportion, tant en argent qu'en titres de noblesse. (Président DE BROSSES, *Histoire des navigations aux terres australes.*)

DÉCOUVERTE

DU

DÉTROIT DE LE MAIRE

JOURNAL OU DESCRIPTION DU MERVEILLEUX VOYAGE

DE

GUILLAUME SCHOUTEN

HOLLANDAIS, NATIF DE HORN

FAIT EN LES ANNÉES 1615, 1616, 1617

Un siècle s'était écoulé depuis que Magellan, couvert du pavillon espagnol et agissant pour le compte de Charles-Quint, découvrait, à l'extrémité méridionale du continent américain, le détroit qui a gardé son nom, et ouvrait aux navigateurs une nouvelle route des anciennes Indes.

Au cours de ce siècle, un grand revirement s'était opéré dans les conditions respectives des États européens qui, au temps de Magellan, se disputaient l'exploitation commerciale des archipels asiatiques. Pendant que les deux monarchies rivales de la péninsule ibérique étaient peu à peu conduites à l'affaiblissement par le trop d'extension de leurs possessions américaines, et à l'appauvrissement par le trop de richesses tirées du nouveau monde, une république de marchands actifs, de marins intré-

pides, avait su se créer une sorte de prépondérance absolue sur cette immense mer d'Asie, où jadis faisaient alternativement loi la morgue espagnole et la rapacité portugaise.

Opiniâtre et habile trafiquante avant tout, la positive Hollande avait trouvé dans le groupement solidaire des richesses individuellement acquises, le secret d'une organisation qui devait en accroître de façon merveilleuse le développement collectif et particulier.

Ainsi était née cette Compagnie hollandaise des Indes, que personnifiait un conseil pour ainsi dire impersonnel, que, dans l'intérêt national, les États des Provinces-Unies avaient souverainement investi de tous les pouvoirs les plus arbitraires.

Grâce à ce système d'union intime des forces privées et publiques, la Compagnie était arrivée, comme moyen, à une véritable omnipuissance politique, d'où résultait l'omnipuissance commerciale, qui en était le but.

Maîtresse des plus riches et importantes stations de l'océan Indien; ayant, en outre, dépossédé les Portugais de leur colonie du cap de Bonne-Espérance, qui commandait l'entrée

de la « Grande Mer » par l'occident, elle eut un jour l'idée pratique d'en interdire en même temps l'accès par la voie orientale, qu'avait indiquée Magellan, et qui, pour n'être que fort peu fréquentée, vu la longueur et les difficultés du transit [1], n'était pas moins une porte ouverte sur son vaste domaine commercial.

Voulant réserver à ses seuls navires tous les avantages du trafic, en vertu d'un octroi concédé par « nobles et puissants seigneurs des États des Provinces-Unies » , elle fit « défense à tous marchands et habitants desdites Provinces-Unies de naviguer, sans mandat reçu d'elle, soit à l'est du cap de Bonne-Espérance soit à l'ouest du détroit de Magellan ». En d'autres termes, l'interdit était mis sur toute l'étendue de la Grande Mer.

Mais voilà que deux « habitants desdites Provinces-Unies » s'avisèrent de trouver que « tel octroi et telle défense étaient fort préju-

1. « Le passage était si long qu'il était bien difficile de le passer en moins de deux mois, et si étroit, si dangereux, si incommode qu'on avait été contraint de l'abandonner presque tout à fait. » (Préface de l'édition française de la *Relation de J. Schouten.*)

diciables, non seulement à tout le pays en public, mais à plusieurs marchands en particulier » .

Ceux-là étaient : Isaac Le Maire, marchand renommé d'Amsterdam, et Guillaume Cornéliz Schouten, bourgeois de Horn (ville et port du Zuiderzée), « homme bien expérimenté et célèbre en connaissances et maniement de navigation, comme ayant auparavant par trois fois navigué en l'Inde orientale et quasi visité tous pays d'Orient, tant en qualité de pilote que de marchand (*subrécargue*, prenant passage sur le navire) ». Isaac Le Maire et Guillaume Cornéliz Schouten se demandèrent si, tout en respectant à la lettre les termes de l'interdit, il ne serait pas possible d'en éluder les gênantes prescriptions.

Que défendait la Compagnie ? De pénétrer dans l'océan Pacifique, soit en doublant le cap africain, soit en passant par le détroit de Magellan. Fort bien ! mais si l'on y pénétrait par quelque autre voie, que pourrait dire la Compagnie ? Rien assurément, et sa défense étant littéralement respectée, on serait libre de naviguer et trafiquer en tous parages de cette mer.

Magellan, ayant réussi à faire passer ses vaisseaux d'une mer à l'autre, s'était borné à relever la situation du passage trouvé, sans s'inquiéter de la topographie ultérieure ; et nul, depuis lui, n'avait songé à s'assurer si en naviguant plus au sud quelque autre ouverture ne se rencontrerait pas. Sur les cartes du temps les géographies laissaient douteuse la configuration et l'étendue des terres au delà du détroit. Le continent se prolongeait-il, pour aller se perdre inaccessible au pôle austral? S'achevait-il à courte distance, formant comme au sud de l'Afrique un cap que l'on pouvait doubler? ou bien une seconde coupure à travers les terres succédait-elle à la première? Tel était le problème dont Isaac Le Maire et Guillaume Schouten, se jugeant forts du droit équivoque à eux créé par une subtile argutie, se proposèrent de chercher la solution.

« Lesquels — est-il dit dans l'avant-propos de la traduction française de la relation publiée en 1617 [1] — ayant ensemble avisé à tout,

1. Cette Relation, d'abord imprimée à Amsterdam en hollandais, en français et en latin, fut ensuite traduite dans la plupart des langues européennes. Une édition

arrêtèrent d'un commun accord qu'ils se porteraient ensemble surintendants de cette entreprise, à condition que Guillaume Schouten, comme principal conducteur, naviguerait lui-même pour, le voyage commencé, aider à faire le mieux qu'il serait possible.

« Et collectèrent, chacun entre les siens, une somme notable de deniers, pour les frais d'équipage, sans toutefois faire aucune ouverture du but du voyage aux participants, — tenant ce but secret entre eux surintendants.

« Donc, appareillèrent deux beaux vaisseaux : un grand navire et une *fuste*[1]; sur le grand navire nommé *la Concorde,* de trois cent soixante tonneaux, était, comme maître et principal conducteur de tout le voyage, le susdit Guillaume Schouten, et, comme premier *marchand,* Jacques Le Maire, fils dudit Isaac Le Maire. Ce navire portait soixante-cinq hommes, avec dix-neuf pièces d'artillerie de fonte, douze pièces de pierres[2] et des mous-

particulière, à laquelle nous empruntons cette citation, en fut donnée à Paris en 1619.

1. Navire de bas bord allongé.

2. C'est-à-dire soixante-cinq pièces lançant des bou-

quets et autres munitions de guerre à l'avenant. Et pour le service de ce navire, bien pourvu d'ancres, voiles, câbles, etc., une grande chaloupe à voile, une autre à rames, une barque et un esquif (canot).

« La fuste, nommée *Horn*, d'environ cent tonneaux, sur laquelle était Jean Schouten, frère de Guillaume, et qui avait pour marchand Aris Claes[1], portait vingt-deux hommes, huit pièces d'artillerie de fonte, quatre de pierres, et pourvue à l'avenant d'armes et choses nécessaires à tel voyage.

« Et comme Le Maire et Schouten ne voulaient laisser connaître à aucun la raison de leur entreprise, ils avaient reçu tous les gens appelés à leur service, tant matelots qu'officiers, à cette condition qu'ils navigueraient partout où plairait au maître et au marchand. A cause de quoi le commun du peuple, ayant

lets de fonte, et douze lançant des pierres (les canons de ce genre, dits *pierriers,* sont restés très longtemps en usage dans la marine, grâce sans doute à la facilité qu'avaient les navigateurs de s'approvisionner de projectiles sur les plages où ils abordaient.

1. Ce fut Aris Claes, secrétaire en titre de l'expédition, qui rédigea le journal publié sous le nom de Schouten.

parlé diversement de ce voyage, leur donnait finalement le nom de *Quéreurs* (chercheurs d'or), tandis que les susdits maîtres et marchands nommaient leur société la *Compagnie australe*.

« Les navires partirent de Horn le 25 mai 1615 ; ils arrivèrent le 27 dudit mois au Texel, d'où ils ne repartirent que le 14 de juin. De là... »

Mais laissons maintenant parler le Journal de l'expédition.

DÉCOUVERTE

DU

DÉTROIT DE LE MAIRE[1]

Après nous être éloignés des côtes d'Angleterre, nous trouvâmes une mer si agitée, que la barque attachée à la *Concorde* fut brisée; nous avançâmes ensuite sans éprouver d'accidents jusqu'au 21 août, que nous découvrîmes les terres élevées de *Sierra-Lionna*[2]; et après avoir passé les îles Mabrabomba, nous jetâmes l'ancre. Ces petites îles sont au nombre de trois; elles sont fort hautes, et à demi-lieue du continent; le sol en est hérissé d'arbrisseaux. Nous y vîmes des traces de bêtes sauvages, mais point d'hommes. Sur le continent, nous découvrîmes une rivière

1. Au lieu de suivre page à page et paragraphe par paragraphe le Journal tenu durant le voyage par Aris Claes, et publié ensuite au nom de Schouten dans sa teneur souvent toute professionnelle (latitudes relevées, direction des vents, sondage et nature des fonds, mouillage des ancres, vitesse de marche, etc.), nous avons préféré emprunter la substance de la relation aux résumés qu'en firent successivement le célèbre président de Brosses et le compilateur Bérenger, pour les placer : le premier dans son *Histoire des navigations aux terres australes*, publiée en 1756, et le second dans sa collection des *Voyages autour du monde*, publiée en 1789.

2. Côte africaine vers 7° de latitude boréale.

dont les rochers défendaient l'entrée aux vaisseaux ; au delà, elle était profonde et large : nul homme ne parut sur ses bords ; des bœufs, des guenons, des oiseaux qui aboient comme des chiens, des palmiers sauvages sans fruit : c'est tout ce qui y frappa nos regards.

Le lendemain, nous remontâmes deux autres rivières dans un espace de cinq lieues ; l'une était salée, et ses bords nus ; l'autre traversait une plaine où l'on trouva des citronniers, et l'on fit une petite provision de leurs fruits ; des crocodiles et des tortues habitaient seuls ses bords. Elle ne se trouva pas assez profonde pour que les vaisseaux pussent y pénétrer, et nous vînmes jeter l'ancre dans la baie de Sierra-Lionna.

Nous vîmes sur le rivage quelques cabanes couvertes de paille, dont les habitants nous aidèrent à faire une provision abondante de limons ; un ruisseau d'une eau très bonne, qui tombait d'une montagne, eut bientôt rempli nos futailles ; nous y achetâmes un peu de poisson. Plus loin, nous descendîmes encore et trouvâmes dans un bois une petite bête nommée *antilope,* prise à un piège tendu par les nègres.

Le 5 octobre [1], comme nous naviguions avec pleine sûreté, nous entendîmes un grand coup à l'avant du vaisseau ; nous cherchâmes promptement ce qui pouvait en être la cause, et vîmes la mer teinte de sang. Nous découvrîmes enfin qu'un gros poisson avait donné de sa corne avec tant de force contre le vaisseau, qu'elle s'y était rompue ; et lorsque nous carénâmes au port du Désir, nous la trouvâmes à sept pieds sous l'eau ;

1. Toute la partie du voyage antérieure à l'arrivée sur les côtes américaines est, avec raison, fort abrégée, comme dénuée d'incidents caractéristiques.

elle était de l'épaisseur et de la figure d'une dent d'éléphant, mais remplie et très dure : elle avait passé au travers des trois bordages, et elle aurait mis le vaisseau en grand danger, si elle n'avait donné dans l'aiguillette, car elle l'eût percé de part en part. Le sang qui teignit la mer sortit apparemment de la rupture de la corne.

Personne ne savait encore où nous allions : Schouten et Le Maire seuls le savaient. Après avoir passé la ligne, ils crurent devoir en instruire leurs équipages. Ils leur apprirent qu'il s'agissait de chercher un nouveau passage dans la mer du Sud, de découvrir de riches pays situés plus au midi, ou d'aller, si l'on ne réussissait pas dans cette recherche, aux Indes Orientales. Les matelots partagèrent les espérances de leurs conducteurs et les écoutèrent avec joie.

Nous vîmes des bonites, des baleines, des oiseaux noirs, enfin une multitude de poux marins, ayant des cornes, un corps blanc, transparent comme le cristal, ayant la tête marquée d'une tache couleur de feu, qui donne une teinte rouge ; ils sont gros comme de petites mouches [1].

Nous n'avions point vu de terre depuis que nous avions quitté la côte d'Afrique, excepté les îles de Martin Wast ou de l'Ascension [2]. Enfin, le 6 décembre, nous découvrîmes une côte blanchâtre et peu élevée : c'était celle où nous tendions, celle qui avoisine le port du

1. Il est assez difficile de définir à quel ordre appartiennent ces animaux. Peut-être faut-il y voir une espèce d'*isopodes*, qui vivent en parasites sur les poissons de mer.

2. Prenant le large à hauteur de la Sierra-Leone, pour se diriger vers le sud du continent américain, les navigateurs ne pouvaient rencontrer en effet que cette seule terre pendant leur longue traversée.

Désir[1], où nous ne pûmes entrer sans danger, parce que nous avions été au delà de son ouverture. Avant d'y jeter l'ancre, on entra dans la baie des Éperlans, nommée ainsi de l'abondance de ces poissons : nous y trouvâmes beaucoup d'œufs, de belles moules, des lions marins et des pingouins.

Comme nous nous efforcions d'entrer dans le port du Désir, le vent devint subitement contraire, et nous fûmes poussés contre le rivage : déjà la *Concorde* était en partie sur le roc; elle penchait beaucoup lorsque le flot se retirait, la tourmentant avec force; cependant le vaisseau ne s'ouvrit point. Le *Horn* fut jeté sur les rochers ; il allait tourner sens dessus dessous, si le vent qui soufflait avec force ne l'eût soutenu ; lorsque la tempête s'apaisa, la fuste se courba de manière que la quille paraissait enfoncée, et le côté qui était vers le rivage demeura en l'air. Nous perdions l'espérance de la conserver, lorsque, le flux étant revenu, elle se remit dans son assiette, et le calme nous permit de la tirer de sa situation.

Le lendemain on entra dans le port. Des chaloupes allèrent à terre et la trouvèrent jonchée d'œufs d'une espèce particulière de mouettes : un homme, sans changer de place, pouvait mettre la main dans quarante-cinq nids, dans chacun desquels il y avait quatre ou cinq œufs de la grosseur de ceux du vanneau. On y chercha vainement de l'eau douce ; partout elle parut saumâtre. On y vit des autruches et des quadrupèdes farouches, presque semblables au cerf, et dont le cou était aussi long que le corps[2].

1. C'est le même *port du Désir* visité par l'escadre de Magellan, et avoisiné des îles des Pingouins et des Lions (voy. p. 43).
2. Le huanac.

Plusieurs de nos gens, étant montés sur une colline, y trouvèrent des monceaux de pierres affectant une forme de monuments. Voulant en connaître la disposition, ils trouvèrent que c'étaient des sépultures, d'où ils retirèrent des ossements humains d'une longueur étonnante.

Étant dans ce port, nous songeâmes à radouber nos vaisseaux, et pour cela faire nous les tirâmes à terre. Mais cette réparation fut fatale à la fuste ; en en chauffant les parois le feu y prit et gagna si vite les manœuvres et les haubans, que les équipages virent brûler le navire, qui était à cinquante pas environ du rivage, sans pouvoir arrêter l'incendie. On n'en retira que l'artillerie, la ferrure, du plomb, et quelques débris que la provision de poudre, en faisant explosion, avait jetés au loin.

Le feu nous donna d'autres inquiétudes encore : il prit à quelques arbres de l'île, et bientôt elle ne fut qu'un vaste incendie. Nous craignions que les flammes n'attirassent les sauvages : des colonnes de fumée qui s'élevaient dans le continent nous les annonçaient ; mais ils ne parurent point.

Enfin, après avoir longtemps cherché, nous trouvâmes de grandes fosses d'eau douce, mais blanche et épaisse, que nous emportâmes dans des barils sur nos épaules, comme nous emportions tous les jours des oiseaux, des œufs et de jeunes lions marins, animal de la grandeur d'un petit cheval, à crinière longue et rude, qu'on ne pouvait tuer qu'avec des balles de mousquet. On leur avait donné cent coups d'un levier de fer qu'ils ne laissaient pas, tout sanglants par le nez et la gueule, de se rendre encore à la mer.

Le 10 janvier, nous remîmes à la voile avec notre unique vaisseau, naviguant toujours au sud. Vers le 20 janvier nous estimâmes que nous étions à vingt-cinq lieues au delà du détroit de Magellan[1]. Le 24 au point du jour nous découvrîmes la terre à droite du navire. Cette terre n'était qu'à une grande lieue de nous. Le pays s'étendait vers le sud, nous montrant de très hautes montagnes toutes couvertes de neige. Nous naviguâmes le long de la côte jusque vers midi, où nous arrivâmes à la fin de cette terre en même temps que nous voyions à l'est une autre terre aussi fort haute et montagneuse. Ces deux terres nous semblaient éloignées l'une de l'autre d'environ huit lieues, offrant entre elles un bon passage. La marée semblait d'ailleurs se diriger avec grande force vers le sud. Vers le soir, le vent étant tombé, nous restâmes en cette situation ; mais le 25 de bon matin, nous nous trouvâmes bien en avant dans ladite ouverture, plus près de la côte d'est, qui s'étendait du côté du nord aussi loin que notre vue pouvait porter. Nous appelâmes cette terre d'est *terre des États*, et à la terre de l'ouest nous donnâmes le nom de *Maurice de Nassau*[2]. Vers le soir, le vent fraîchit, et les lames furent très fortes pendant la nuit ; l'eau bleue annonçait une grande profondeur. Nous ne doutâmes point que ce ne fût la grande mer du Sud, et que nous n'eussions trouvé le passage que nous cherchions. De grandes mouettes de mer, dont le corps était de la grosseur du cygne, les pieds larges, le plu-

1. Sachant qu'ils sont à hauteur du détroit de Magellan, c'est de parti pris qu'ils passent outre sans chercher à accoster le rivage.

2. *Terre des États* en l'honneur du parlement des Provinces-Unies, et *terre de Maurice de Nassau*, en l'honneur du célèbre personnage de ce nom, alors stathouder de Hollande.

mage blanc et noir, et qui avaient plus de cinq pieds d'envergure, venaient se percher sur nos vergues et s'y laissaient prendre à la main. Nous voyions encore la terre entre le nord et le couchant, lorsque nous essuyâmes une grande tempête qui nous força de mettre à la cape (cesser de suivre une direction).

Le lendemain la mer devint fort bleue; les lames étaient encore fortes, le vent du nord nous poussait au sud-sud-ouest, si bien que nous ne doutâmes plus d'être entrés dans la grande mer du Sud et d'avoir heureusement découvert un nouveau passage, ce qui remplit de joie tout l'équipage.

Nous voguâmes au sud jusqu'au 57°. Le ciel était très clair, le froid extrême. Nous aperçûmes deux îles ou roches grises distantes l'une de l'autre d'environ huit milles. Le capitaine les nomma îles de *Barneveldt* en l'honneur du grand-pensionnaire de Hollande.

Le 29 vers midi, nous doublâmes un cap formé de deux montagnes pointues et d'une hauteur extrême. Le capitaine lui donna le nom de cap *Horn,* en l'honneur de sa ville natale.

Depuis lors, n'ayant plus de terre par devant ni par côté de nous, nul doute que nous ne fussions entrés dans l'océan Pacifique. Il y eut donc fête sur le navire; on la célébra par une triple distribution de vin à l'équipage, et l'on remit le cap au nord, pour remonter par la côte occidentale de la terre américaine.

Le Maire demanda et obtint du conseil assemblé l'honneur de donner son nom au nouveau détroit. On en dressa l'acte authentique [1].

1. « Bien qu'à bon droit, remarque la Relation, ce détroit serait mieux nommé de Guillaume Schouten, à cause que principalement par son in-

Cette découverte étant accomplie, le conseil décida aussi d'aller chercher pour y prendre du relâche les îles de Juan-Fernando, qui sont environ par le 33° de latitude[1]. Le scorbut se faisait sentir, et les équipages avaient besoin de repos.

Nous découvrîmes ces îles le 1er mars 1616 : toutes deux sont élevées; la plus petite est au couchant de l'autre ; celle-là n'offre que des montagnes arides et stériles, celle-ci a ses monts couverts d'arbres. On y trouve des porcs, des boucs, et, le long de la côte, une quantité prodigieuse de poisson. Les Espagnols viennent y pêcher.

Nous en fîmes le tour; mais à son couchant le calme nous laissa immobiles, à cause de la hauteur des montagnes. Nous envoyâmes la chaloupe sur le rivage; ceux qui la montaient y trouvèrent un mouillage, une belle vallée couverte de verdure, ombragée de grands arbres ; ils y trouvèrent de beaux ruisseaux, des lions marins et des chèvres, qu'ils virent dans l'éloignement; en peu de temps ils prirent beaucoup de poisson. Leurs discours ranimèrent nos malades; et, le calme nous empêchant toujours d'y jeter l'ancre, nous y envoyâmes pêcher et chasser : ceux-ci ne réussirent pas, les autres nous apportèrent deux tonneaux d'excellent poisson et de l'eau. Ce fut là tout l'avantage que nous tirâmes de cette île : car après les plus grands efforts

dustrie, bon gouvernement et science de navigation ladite découverte ait été menée à bonne fin. » Le président de Brosses fait la remarque suivante : « On ne peut douter à la lecture de cet acte, qui n'est pas dans la Relation, mais qui se trouve dans l'original du Journal d'Aris Claes, que Le Maire ne fût le véritable chef de l'entreprise. Il signe d'ailleurs le premier avec le titre de *præfectus*, tandis que Schouten, qui signe après lui, est qualifié *navarchus*. »

1. A hauteur de Valparaiso.

pour nous en approcher, nous fûmes forcés, le 5 mars, d'y renoncer, et de profiter d'un vent favorable pour continuer notre route.

Les vents alizés, que nous rencontrâmes bientôt vers le tropique du Capricorne, nous firent avancer rapidement. On fit mettre la chaloupe à rames en état, pour s'en servir lorsqu'on serait proche des terres : déjà nous voyions une multitude d'oiseaux, tels que des *queues-de-flèche,* oiseaux blancs à bec rouge, à tête rougeâtre, dont la queue longue de deux pieds est fendue au milieu, et d'une blancheur éclatante. Nous repassâmes le tropique le 11 mars.

Le commencement du mois d'avril fut triste pour nous, parce que le scorbut infectait la moitié de notre équipage, et que le frère de notre capitaine en mourut [1]. Nous découvrîmes des terres le 10 : ce fut une île basse, peu étendue, près de laquelle on ne trouva d'abord point de fond. La chaloupe parvint assez près de terre, et les matelots en apportèrent des herbes assez semblables au cresson : ils y avaient vu des chiens qui n'aboyaient point et ne jetaient aucun cri; ils y avaient trouvé de l'eau douce dans des fosses. Cette île, qui est à neuf cent vingt-cinq lieues des côtes du Pérou, nous parut devoir être inondée en partie lorsque la mer est haute : on y voyait d'un côté une bordure d'arbres comme plantés le long d'une digue; l'eau de la mer y formait des lacs à son centre [2]. Nous la nommâmes *île des Chiens.*

Nous en vîmes une semblable le 14; elle était fort

1. Jean Schouten, qui avait rang de pilote sur le second navire.
2. Il semble que ce soit une des îles que Magellan nomma *les Infortunées.*

basse : vers le soir, vint un canot conduit par quatre Indiens nus, tout rouges, mais ayant les cheveux longs et noirs. Ils nous invitaient par signes à descendre, mais ils ne purent entendre aucun des mots que nous prononcions en diverses langues européennes ou asiatiques.

A une portée de mousquet du rivage, nous ne trouvâmes point de fond, ce qui nous força de nous éloigner. Un grand nombre d'Indiens s'étaient rassemblés sur le rivage; un canot nous suivit encore : nous lui faisions signe de venir à bord, lui de descendre à terre, et nous nous séparâmes ainsi. L'île n'est pas large, mais elle est fort longue : des palmiers l'ombragent. Son rivage est couvert d'un sable blanc : la nuit nous y vîmes briller plusieurs feux.

Nous avions suivi sa côte pendant dix lieues, et le matin nous y vîmes encore plusieurs hommes nus qui nous criaient d'approcher : trois d'entre eux se mirent dans un canot, et vinrent vers nous. On leur fit présent de couteaux, de grains de verre, mais on ne put les entendre : ils ne voulurent pas monter sur le vaisseau; cependant l'un d'eux se hasarda de monter dans la galerie; il tira les clous des petites fenêtres des cabanes du commis et du maître et les cacha dans ses longs cheveux.

Le fer est ce qu'ils recherchaient davantage; ils essayaient d'arracher les chevilles du corps du vaisseau. Ils étaient voleurs. On leur envoya un verre de vin dans leur canot; mais dès qu'ils eurent la coupe, ils ne voulurent plus la rendre. Ils n'avaient d'autre vêtement qu'un morceau de natte attaché devant eux; ils étaient peints du haut jusqu'en bas de figures de serpents, de

dragons et autres, dont le fond était d'un bleu noirâtre. Ils sont grands, ont les membres gros, le nez épaté, les oreilles percées.

Nous envoyâmes la chaloupe sur le rivage; elle portait huit hommes armés de mousquets et six armés de sabres. Dès qu'ils furent près de la terre, ils virent sortir trente hommes d'un bois, qui, armés de grosses massues, voulurent leur arracher leurs armes et les traîner dans le bois. Les mousquetaires tirèrent sur eux et les firent fuir.

Ces sauvages avaient aussi de longues lances, et une autre arme hérissée de dents de poissons : ils avaient aussi des frondes, mais on ne leur vit ni arcs ni flèches. Des femmes les vinrent prendre à la gorge en poussant de grands cris, sans doute pour les faire retirer. Elles étaient couvertes d'une espèce de voile, qui des reins descend jusqu'aux talons. Elles semblaient nous voir avec plaisir et trouver mauvais que les hommes en usassent mal avec nous.

Nous nommâmes cette terre *Ile sans fond,* parce qu'en effet on n'y en trouva point. Elle est sous le 15° de latitude. Une rangée d'arbres en ornait le rivage : la terre paraissait stérile, les habitants étaient sauvages, et nous crûmes devoir nous en éloigner. Le 16 au matin, nous vîmes une autre île : comme à la précédente, on n'y trouva point de fond; le milieu en était aussi submergé, et tout autour il y avait des arbres. On n'y vit point d'hommes, mais on y découvrit une mare pleine d'eau douce et voisine du rivage. Nous en emportâmes quatre barils, avec beaucoup de peines et de dangers, à cause des brisants impétueux qui l'entourent.

On y trouva aussi quelques herbes semblables au cresson, quelques écrevisses, des coquillages, des limaçons de très bon goût. Cette île est à quinze lieues de celle de *Sans fond;* nous lui donnâmes le nom d'*Ouaterlands,* ou Pays d'eau. Les malades se trouvèrent bien des végétaux que nous y avions cueillis.

Le 18, nous vîmes encore une île nouvelle, et nous envoyâmes notre chaloupe y chercher de l'eau; les matelots l'arrachèrent aux brisants qui entouraient l'île, et se tirèrent les uns sur les autres avec des cordes, au travers de la mer jusqu'à la terre; ils entrèrent dans un bois; mais étant sans armes et ayant aperçu un sauvage armé d'un arc, ils se retirèrent et revinrent au vaisseau. Cinq à six sauvages parurent sur le rivage, et retournèrent dans le bois.

Cette île était basse, ombragée d'arbres verts, la mer y pénétrait en divers endroits : ceux qui y descendirent, la chaloupe, les rames, et bientôt le vaisseau, furent couverts de petites mouches noires qui volaient par essaims, qui les tourmentaient et dont on ne savait comment se débarrasser. Tout ce qu'on mettait à l'air en était aussitôt rempli : on avait beau se frapper, se frotter, cela n'y faisait rien; mais après deux jours un vent frais vint nous en délivrer. Nous donnâmes à l'île le nom d'*île des Mouches.*

Après notre départ de cette île, des pluies abondantes vinrent nous fournir l'eau dont nous avions besoin; nous allâmes lentement, dans la crainte de nous briser contre quelques-unes de ces îles basses, qu'on ne voyait que lorsqu'on en était près.

Le 9 mai, étant selon notre estime à plus de quinze cent lieues des côtes d'Amérique, nous découvrîmes une voile

qui cinglait vers le nord. Nous tâchâmes de l'atteindre, et deux fois nous tirâmes le canon sur elle sans qu'elle parût s'en embarrasser. On envoya la chaloupe ; mais elle fit tant de manœuvres différentes, qu'elle gagna le vent : notre chaloupe, plus fine voilière qu'elle, l'atteignit cependant. Dès que les hommes qui montaient cette barque s'aperçurent qu'ils ne pouvaient échapper, ils jetèrent à la mer des nattes, des poules, et s'y jetèrent eux-mêmes avec un enfant qui était avec eux. On n'en put sauver que deux. Deux autres étaient restés dans la barque, et ils se jetèrent aux pieds des officiers et les baisèrent. On ne put les entendre. L'un de ceux qu'on retira de la mer avait été blessé ; on le pansa : il portait de longs cheveux jaunes. Nous comptâmes qu'il devait y avoir vingt-cinq personnes dans ce bâtiment ; il y avait huit femmes et quelques enfants ; les hommes étaient nus ; les femmes n'avaient qu'une ceinture.

Nous les remîmes ensemble sur le soir et leur donnâmes des couteaux et du verre, faible dédommagement pour les maux que nous leur avions causés. Ils nous donnèrent des nattes, et deux noix de coco, dont ils n'avaient que peu. Ils buvaient l'eau de la mer ; ils se couvraient quelquefois le corps de petits mouchoirs de toile ; leur teint était rouge et oint d'huile ; les hommes avaient les cheveux noirs et très longs ; ceux des femmes étaient courts.

Leur bâtiment était fait de deux longs et beaux canots, séparés par un petit espace ; ils étaient joints par plusieurs planches d'un bois rouge, bien liées ensemble et avec les canots : l'avant et l'arrière étaient ornés de longs becs ; ce bâtiment avait un mât et une voile de

natte, attachée à une vergue; ils savaient prendre le vent de quel côté qu'il vînt, naviguaient sans boussole, et n'avaient d'autre instrument que des hameçons d'os, d'écaille ou de nacre de perle; au milieu était une espèce de cabane couverte de chaume; leurs cordages étaient bons et faits d'un roseau flexible. Ils s'éloignèrent de nous tenant leur direction entre le midi et le levant.

Le lendemain, nous vîmes des terres fort hautes, éloignées encore de huit lieues; sur le soir on aperçut deux barques à la voile, qui pendant la nuit firent des feux et se joignirent; nous jugeâmes qu'elles allumaient ces feux pour se livrer à la pêche.

Le 11 au matin, nous nous trouvâmes fort près d'une île élevée, au midi de laquelle il y en avait une autre basse et longue. Une des deux petites voiles qu'on avait vues le soir précédent s'approcha de nous, et nous lui tendîmes une corde avec un baril, afin que ses conducteurs pussent monter à bord; mais au lieu de s'y rendre, ils détachèrent le baril et mirent en sa place deux noix de coco et quatre ou cinq poissons. Leur bâtiment portait un petit canot; il ressemblait à ceux que nous avions déjà vus; peu de bâtiments hollandais vont aussi bien à la voile qu'eux; ils gouvernent avec deux rames et s'en servent avec adresse.

La chaloupe alla sonder et trouva fond à une portée de canon du rivage. On s'y rendit, et les sauvages semblèrent vouloir guider le vaisseau vers l'île basse; mais on mouilla à l'extrémité de celle-ci.

Cette île n'est qu'une haute montagne; elle est couverte de cocotiers, ce qui nous engagea à lui donner le nom d'*île des Cocos*. Nous en vîmes partir de petits

bâtiments, dont deux déployèrent un pavillon blanc : nous les imitâmes. Chacun des canots était fait d'une seule pièce d'un beau bois rouge, ils étaient très légers et vites. Leurs conducteurs sautaient à la mer lorsqu'ils étaient près de nous ; ils montaient à bord, les mains pleines de cocos et de racines d'ubas, qu'ils troquaient pour des clous et de la verroterie ; ils donnaient quatre ou cinq noix pour un clou ; et on en fit une provision de cent quatre-vingts. Enfin, ils étaient en si grand nombre que le vaisseau en était couvert.

Nous envoyâmes la chaloupe chercher une rade sûre dans l'autre île ; elle fut bientôt entourée de canots, qui en partirent remplis d'hommes, dont l'aspect était menaçant : ils étaient armés de traits faits d'un bois dur et que le feu avait rendu plus dur encore ; ils abordèrent la chaloupe et voulurent s'en rendre maîtres : on tira deux coups en l'air ; ils s'en moquèrent comme d'un jeu d'enfants. On en perça un d'un troisième coup ; ils regardèrent sa blessure, et, le voyant mourir, ils se retirèrent promptement. Ceux de l'île élevée ne nous attaquèrent point, parce que nous les avions bien reçus ; mais ils étaient fripons ; ils volaient et se sauvaient à la nage. L'un d'eux prit l'oreiller, la couverture et l'habit d'un matelot : on fut obligé de monter la chaloupe à bord pour qu'ils ne l'emmenassent pas ; ils se passaient les uns sur les autres à la nage pour arriver plutôt à nous, portant dans leur bouche et à leurs mains ce qu'ils voulaient échanger : c'était le fer qu'ils désiraient le plus ; ils admiraient la force et la grandeur de notre navire ; quelques-uns se glissaient le long du gouvernail, et frappaient avec une pierre le

bordage fort avant sous l'eau, afin d'en connaître la force.

Ils sont grands et robustes : ils étaient sans armes et presque nus ; les uns avaient les cheveux courts, d'autres les avaient tressés et liés diversement. Un canot vint de l'autre île nous apporter un sanglier noir. Son roi vint lui-même dans un canot qui avait la forme d'un grand traîneau de Hollande ; il était escorté de vingt-cinq autres canots ; il fut étonné du son de nos trompettes et de nos tambours ; sa suite nous saluait en baissant la tête et frappant sur elle avec les poings. Le roi nous fit une harangue avec beaucoup de gestes lorsqu'il s'approcha de nous ; il nous envoya une natte en présent ; nous lui donnâmes une hache, de vieux clous, des grains de verre, et un morceau de toile, dont il parut très satisfait. Ses envoyés baisèrent les pieds de nos officiers en entrant dans le vaisseau.

Le roi était nu comme ses sujets ; on ne voyait qu'il était leur roi que par leur obéissance à ses ordres ; il ne voulut pas monter à bord ; mais il permit à son fils de s'y rendre, et on l'y régala : tous nous invitaient à venir sur leurs côtes pour y faire des échanges : on en acquit trois hameçons dont les crocs étaient faits en nacre de perle. Ils s'en retournèrent bientôt dans leur île.

Ce peuple a le corps marqueté de diverses figures, le bout des oreilles fendu et pendant jusque sur les épaules, les cheveux de couleurs différentes, la moustache et le menton rasés ; on vit parmi eux un homme blanc, peut-être par l'effet de quelque maladie.

Le matin du 13, on en vit venir quarante-cinq canots et vingt-trois bâtiments à voile, faits en forme de traî-

neaux, chacun monté par vingt-cinq hommes. Ils trafiquèrent avec nous et nous invitèrent encore à nous rendre près de leur île : nous y allâmes ; le roi vint près de nous sans vouloir monter à bord, ce qui nous donna de la défiance. Bientôt la flotte indienne nous entoura ; il en partit un grand cri que nous prîmes pour un signal de combat : l'un des bâtiments vint nous heurter avec violence, et fut renversé ; les autres nous lancèrent une grêle de pierres. On fit sur eux une décharge qui les mit bientôt en fuite. Ils étaient bien au nombre de mille hommes, qui, depuis la décharge, se tinrent rassemblés, mais hors de portée. Notre équipage voulait y faire une descente pour y enlever des rafraîchissements ; mais Schouten et Le Maire s'y opposèrent. Nous donnâmes à cette terre le nom d'*île des Traîtres*[1].

Nous nous en éloignâmes, et découvrîmes le lendemain une autre île presque ronde, qui était à cinquante lieues de celles que nous venions de quitter. Nous la nommâmes *l'Espérance,* parce que nous pouvions espérer y faire de l'eau, dont nous manquions. On trouva fond très près du rivage, où un grand nombre d'Indiens accoururent ; plusieurs canots environnèrent la chaloupe et essayèrent de s'en rendre maîtres ; son équipage était bien armé, et une décharge força les Indiens à se retirer rapidement sur le rivage en faisant de grands cris. L'un d'eux était tombé, percé d'une balle ; un autre, percé comme lui, essuya quelque

1. On comprend qu'il serait absolument impossible de déterminer les noms actuels des îles que visitent nos voyageurs. Ils sont alors en pleine Polynésie, c'est-à-dire dans l'immense région océanienne où fourmillent non seulement les îles, mais les archipels, qui depuis ont reçu pour la plupart plusieurs baptêmes successifs.

temps le sang qui sortait de sa poitrine ; puis il tomba comme l'autre.

Comme on n'avait pas trouvé de bon mouillage, que la mer y brisait avec violence, nous crûmes devoir ne pas nous y arrêter. Nous y vîmes des rochers bruns sur leur pente, verts à leur sommet, de petites montagnes, des terres noires, couvertes d'arbres ou de verdure, et des amas de cabanes. Sans doute elle était fertile et bien peuplée.

Nous avions déjà parcouru un espace de seize cents lieues depuis notre départ des côtes du Pérou. Schouten, désespérant de rencontrer les terres australes, craignant que si nous suivions toujours la même route, nous ne mourussions de faim sur les rivages méridionaux de la Nouvelle-Guinée, conseilla de cingler vers le nord-ouest, pour se diriger vers les Moluques ; et on l'en crut. Dans cette route, on rencontra bientôt deux îles très voisines l'une de l'autre : on s'en approcha ; une vingtaine de canots vinrent vers nous et montrèrent d'abord des intentions pacifiques ; mais un moment après, ils parurent se disposer à attaquer le vaisseau : deux coups de canon les firent fuir ; six ou sept canots environnèrent notre chaloupe qui cherchait une rade ; les Indiens voulurent arracher les armes de ceux qui la montaient, et ceux-ci ne virent de moyen pour se défendre que de donner la mort aux assaillants. Six furent tués, plusieurs furent blessés, et l'on prit un de leurs canots, dans lequel étaient une massue et une espèce de pique.

Cependant on cherchait toujours un lieu où l'on pût jeter l'ancre, et enfin on trouva une baie où tombait une rivière. Il y avait un fond couvert de coquilles à un

jet de pierre du rivage; la mer y était unie, et le vaisseau y protégeait ceux qui viendraient y faire de l'eau. Les Indiens, malgré la mort donnée à leurs compagnons, venaient encore à nous avec des fruits, des racines nommées *ubas,* et des porcs qu'on échangea contre des clous, des couteaux et du verre; excellents nageurs et plongeurs, ils étaient aussi des filous adroits. On voyait leurs cabanes sur le rivage, couvertes de feuilles d'arbre, rondes, et se terminant en cône pour faciliter l'écoulement des eaux; elles avaient vingt-cinq pieds de tour, douze de hauteur, et un trou qui servait de porte, où l'on entrait le ventre à terre. On n'y vit que de l'herbe sèche, des hameçons, et quelques massues de bois. Leur chef n'avait pas d'autres meubles.

Les Indiens armés se rassemblèrent avec une cinquantaine de canots et parurent méditer une attaque. On les calma par des caresses : deux d'entre nous se rendirent parmi eux pour servir d'otages, et alors quelques-uns des principaux se hasardèrent à venir sur le vaisseau : nous les régalâmes, comme ils régalèrent nos otages; leur chef les salua, en tenant son visage sur ses mains jointes, et en se prosternant presque devant eux; nos otages le saluèrent de même. L'un d'eux retira ses pieds de dessous son derrière, sur lequel il était assis, et, les mettant sur son cou, se roula par terre; c'est encore une de leurs manières de témoigner du respect.

Une chemise blanche fut un présent précieux pour le chef, qui donna en revanche quatre porcs. On fit de l'eau sans obstacles; les canots revinrent autour du vaisseau; les Indiens montaient sur le vaisseau, ou

pour y porter des rafraîchissements, ou par curiosité. L'un d'eux vola un sabre : le roi ou *Héraico* le fit rendre et châtier le voleur par quelques coups de bâton. Cet exemple les retint, et ils ne nous volèrent plus. Nos armes à feu les glaçaient d'effroi. Le chef désira entendre le canon : à ce bruit terrible, tous s'enfuirent dans les bois, et rien ne put calmer leur frayeur. Le roi, les principaux, revinrent cependant visiter le vaisseau : c'étaient des hommes puissants et robustes ornés d'un collier de feuilles de coco, qui tombaient en s'entrelaçant par derrière, portant dans leurs mains des branches vertes, d'où pendait une banderole. On leur montra dans la chambre du capitaine, qu'ils voulurent voir, des miroirs, des pistolets, une montre, une dent d'éléphant; on fit présent d'une cuiller d'étain au roi, qui le reconnut par deux porcs qu'il envoya, avec une espèce de pigeons qu'ils estiment beaucoup, et qu'ils tiennent près d'eux, perchés sur des bâtons; ces oiseaux sont blancs jusqu'aux ailes; le reste du corps est noir.

Nous pêchâmes, et prîmes deux raies à grosse tête, à peau tachetée; leur queue était étroite et longue, leurs yeux blancs; elles avaient deux grandes nageoires et deux espèces de sonnettes; elles avaient assez la forme des chauves-souris.

On porta encore quelques présents au roi, qui les reçut le visage contre terre; puis tous entrèrent dans sa maison ou *belai;* nos trompettes se firent entendre, et leur inspirèrent de l'étonnement et de l'effroi. Le premier homme de l'île après le roi entra, le visage tourné vers les étrangers, passa devant et derrière eux, prononçant quelques mots d'un ton d'autorité; puis il fit un grand saut en l'air et retomba sur son derrière,

les jambes croisées sous lui. Alors il fit gravement une harangue, terminée par une distribution de fruits.

Partout où marchèrent nos envoyés, on mit des nattes sous leurs pas. Les deux chefs leur firent présent de leur couronne, tissue de plumes blanches, rouges et vertes. Le Maire leur donna un petit miroir rond, qu'ils suspendirent à une poutre de leur maison.

Le roi de la seconde de ces îles vint aussi visiter celui de l'île où nous étions : ils s'abordèrent avec beaucoup de révérences, de cérémonies, de gesticulations, et ils se régalèrent de racines. Mais bientôt la discorde se mit entre eux : l'un voulait qu'on se saisît de nous, l'autre s'y opposait ; ils se séparèrent ennemis.

Nous pêchâmes encore, et fîmes présent de quelques poissons au fils du roi, qui les dévora crus tout entiers : car leur gourmandise, leur voracité est extrême. Quand la lune fut levée, nos matelots descendirent pour danser sur le rivage avec les sauvages, avec lesquels nous vivions comme de bons amis. Nous allâmes aussi visiter l'île : le roi et son frère nous y accompagnèrent. Nous ne vîmes que des lieux sauvages, des vallées souvent inondées, et par là stériles ; nous vîmes une terre rouge dont les femmes se servent pour se frotter le visage. Lorsque nous fûmes fatigués, le roi nous ramena par un chemin aisé, ombragé par des cocotiers ; nous nous assîmes à leurs pieds, et le frère du roi grimpa sur l'un d'eux avec une agilité étonnante pour y cueillir des noix, qu'il ouvrit avec dextérité et dont il nous régala.

Ils nous montrèrent des antres, des bois épais le long des chemins, où ils se mettaient en embuscade pour surprendre les habitants de l'île voisine, lorsqu'ils

venaient faire des descentes; ils auraient bien désiré que nous eussions voulu attaquer ceux avec lesquels ils sont souvent en guerre. Nous nous y refusâmes, parce que nous n'en pouvions retirer aucun avantage. Nous régalâmes le jeune roi et son frère sur notre vaisseau, et leur fîmes entendre que nous partirions dans deux jours, ce qui leur inspira beaucoup de joie : car, même en nous traitant en amis, ils craignaient que nous ne voulussions être leurs maîtres. Le roi lui-même vint ensuite avec tout son conseil, composé de seize personnes : c'était un homme de bonne mine, âgé de soixante ans. Il admira le vaisseau, qu'il visita dans toutes ses parties; ses gens voulurent baiser les pieds des nôtres, qui les prirent amicalement par la main. A son retour à terre, nous lui portâmes en présent une partie de la pêche que nous venions de faire. Il était alors entouré d'une troupe de jeunes filles, qui dansaient au son que rendait une espèce d'instrument en bois creux. Il nous fit à son tour présent de deux porcs et de quelques fruits.

Le roi de l'île voisine vint le visiter le lendemain; l'étranger avait une suite de trois cents hommes, qui tous avaient autour de la ceinture des herbes, qui servent à faire un breuvage. Ils se firent l'un l'autre beaucoup de révérences, mirent la face contre terre, s'assirent, prièrent et se haranguèrent. Deux de nos officiers se rendirent à l'assemblée avec quatre trompettes et un tambour; ce qui réjouit beaucoup les deux rois.

On vit arriver beaucoup d'autres sauvages de la petite île, qui, mâchant des herbes vertes nommées *cava,* les mêmes qui formaient la ceinture des autres,

les mirent ensuite dans un bassin de bois et les mêlèrent avec de l'eau[1]; ce fut un breuvage pour les rois, qui souleva le cœur de nos Hollandais. On servit aussi aux princes des racines rôties, et seize porcs sanglants qu'on avait fait cuire en mettant des pierres ardentes dans leur corps ouvert. Ceux qui servaient dansaient et chantaient. Les femmes, les gens de la cour, étaient assis en rond autour des rois. On apporta ensuite d'autres mets sur de longues civières, qui furent distribués à l'assemblée; c'était le prélude des porcs qu'on servit remplis d'herbes; ils furent plutôt dévorés que mangés. Tout ce qu'on servait aux rois leur était porté sur la tête, et l'on se mettait à genoux pour le poser devant eux. Chaque roi fit présent d'un porc rôti à nos Hollandais, et on les leur présenta dans la même posture qu'aux rois. Ils nous firent encore présent de onze petits porcs vivants, et nous leur donnâmes trois gobelets de cuivre, quatre couteaux, douze vieux clous, et des grains de verre.

Les deux rois vinrent aussi visiter le vaisseau; leurs courtisans avaient des feuilles de coco autour du cou, comme une marque de leur dignité. Chaque roi apporta un porc sur sa tête, et les présentèrent avec respect. On les reçut aussi bien qu'on le put; puis, quand ils furent redescendus, nous mîmes à la voile, au grand contentement des insulaires, qui nous craignaient bien plus encore qu'ils ne nous aimaient.

Les hommes de taille ordinaire sont dans ces îles aussi grands que les plus grands Hollandais : ils sont vigoureux, bien proportionnés, légers à la course, na-

1. La fameuse boisson dite *chicha*, faite de feuilles de maïs et en usage chez plusieurs peuples américains, ne se prépare pas autrement.

geant et plongeant très bien ; leur teint est d'un brun jaunâtre ; ils se font de leurs cheveux un ornement varié : le roi en avait une tresse qui lui pendait sur la hanche gauche ; elle se terminait par deux nœuds ; ses courtisans en avaient deux qui pendaient de chaque côté. Ils n'avaient qu'une ceinture pour tout habillement. Les femmes étaient laides, mal faites, petites, et portaient les cheveux courts ; elles avaient de longues mamelles et paraissaient sans pudeur. On a cru leur avoir vu faire des prières ; ils vivent sans souci, ne connaissent point le commerce, et ne font que des présents par boutades, qui se réduisent à des échanges. Ils ne sèment ni ne moissonnent, vivent de fruits, de racines, que la nature y produit sans soins, de bestiaux qu'ils nourrissent, de poissons qu'ils trouvent sur le rivage ou pêchent avec le hameçon. Nous donnâmes à ces terres le nom d'*iles de Horn*[1], et la baie fut appelée *la Concorde*. Elles sont sous le 14° 56′ de latitude méridionale.

En tirant nos ancres, nous en perdîmes deux, parce que le fond en était formé de rochers aigus. Nous cinglâmes vers le couchant, contents de nous être rafraîchis, et d'avoir notre provision d'eau. Deux jours après, ne voyant point de terres, comme nous l'avions espéré, nous nous dirigeâmes vers le nord. Nous craignions d'avoir dépassé la Nouvelle-Guinée sans nous en apercevoir ; sur le soir, ne trouvant aucune terre, nous retournâmes au couchant.

1. Du nom de la ville où le vaisseau avait été équipé et qui d'ailleurs était la patrie de la plupart des matelots. Une de ces îles, qui a gardé son nom, fait partie d'un petit archipel situé au nord-est des îles Viti ou Fidji.

Le 13 juin, nous nous trouvâmes à cent cinquante-cinq lieues à l'ouest des îles Horn; la mer était unie, très poissonneuse, et les oiseaux étaient en grand nombre. Tous ces indices du voisinage d'une terre nous firent espérer de la découvrir; cependant sept jours après nous ne la voyions point encore; ce ne fut que le soir même que nous eûmes enfin la vue d'une côte : c'étaient cinq ou six petites îles, couvertes d'arbres, dont nous vîmes sortir deux canots plus grands que ceux des îles de Horn; les hommes paraissaient parler le même langage que ceux des îles, mais leur teint était plus noir; ils étaient armés d'arcs et de flèches; ce furent les premiers de cette mer qui nous parurent les connaître. Ils nous montraient le couchant en nous conseillant de nous y rendre. Nous suivîmes leur avis, parce que nous ne trouvions point là de bon mouillage.

Deux jours après, le 22 juin, nous découvrîmes douze ou treize petites îles, où nous n'abordâmes point. Le 25, nous en découvrîmes trois encore, toutes verdoyantes et remplies d'arbres; deux paraissaient avoir une lieue de large sur deux de long; les côtes en étaient hérissées de rochers. Nous les nommâmes *îles Vertes*.

Bientôt nous vîmes d'autres terres[1], que nous présumâmes faire partie de la Nouvelle-Guinée; devant elles était une île élevée, que nous appelâmes *Saint-Jean*. Nous nous approchâmes de la côte : trois canots conduits par des hommes fort noirs s'approchèrent de notre chaloupe; ils étaient nus : on répondit aux pierres qu'ils nous jetèrent par quelques coups de fusil, qui

1. Ces terres, que Le Maire et Schouten découvrirent les premiers, sont celles qu'on a nommées depuis Nouvelle-Bretagne et Nouvelle-Irlande.

les firent retirer. Ils parurent parler un langage tout différent de celui des îles de la mer du Sud.

On entra dans une baie où le fond était mauvais, et dès qu'on y eut jeté l'ancre, des noirs vinrent en pirogues nous faire une harangue où nous ne pûmes rien entendre. La nuit s'avançait, le ciel était serein, il faisait un beau clair de lune ; nous étions à une portée de canon du rivage, près d'une rivière qui s'y mêlait à la mer. Des pirogues s'avancèrent jusqu'à nous; nous parlâmes avec douceur à ceux qui les montaient, nous leur fîmes de petits présents, et tâchâmes de leur faire entendre que nous désirions avoir des cocos, des porcs, des bœufs; mais ils n'entendirent rien, et passèrent le reste de la nuit autour de nous. Le matin, nous vîmes huit pirogues, portant de quatre à onze hommes, tous armés de pierres, de massues, de sabres, de frondes, de zagaies. On leur fit des présents encore, ils n'y répondirent qu'en lançant des pierres et des zagaies. Le gros canon et la mousqueterie renversèrent quelques-unes de ces pirogues; notre chaloupe en prit quatre et trois hommes, tous blessés ; le reste s'enfuit.

Nous nous rapprochâmes du rivage, et nos prisonniers crièrent à leurs compagnons de nous apporter des rafraîchissements ; ils nous apportèrent quelques porcs et un paquet de bananes : nous leur rendîmes leurs prisonniers, qu'ils s'empressèrent de soulager.

Ces hommes portaient des anneaux à leurs oreilles et à leurs narines, des bracelets de nacre de perle au-dessus des coudes et aux poignets ; ils avaient assez de barbe, étaient nus, à l'exception des parties naturelles; grands, bien proportionnés, ayant les dents noires, les cheveux crépus et noirs, couverts d'un bon-

net d'écorce d'arbre, assez semblable à une coiffure de femme; ils l'ôtent pour saluer; ils chantent avec accord, et mordent avec violence. Ils ont de très petits canots et d'autres qui ont jusqu'à trente-quatre rameurs, et des châteaux comme les galions; les planches en sont jointes par des coutures bien goudronnées.

On suivit la côte de cette île, et on eut bientôt après la vue de deux autres; des pirogues vinrent près de nous, et les noirs rompaient leurs zagaies sur leur tête en signe de paix; ils nous parurent plus civilisés que les précédents, leurs canots étaient mieux construits et ornés de quelque sculpture; ils font une grande parade de leur barbe, qu'ils poudrent de chaux, ainsi que leurs cheveux; leurs îles étaient fécondes en cocos, mais ils ne voulurent point nous en apporter.

Le 1er juillet, les courants portèrent le vaisseau entre une île et la Nouvelle-Guinée : vingt-cinq pirogues partirent de l'île pour venir à nous; c'étaient en partie les mêmes que nous avions vus le jour précédent. Ils voulurent s'emparer du vaisseau; ils lancèrent des pierres avec tant de raideur, qu'elles se brisaient contre les mâts ou en faisaient sauter des éclats. Nous nous retirâmes pour échapper à cette grêle meurtrière; mais au moment que les sauvages croyaient être vainqueurs, nous fîmes feu sur eux. Douze ou quinze tombèrent morts, et le reste s'enfuit. Nous fîmes un prisonnier; c'était un jeune homme de dix-huit ans, que nous appelâmes *Moïse,* ainsi que l'île d'où il venait. Ces insulaires mangent une sorte de pain qu'ils font avec des racines d'arbre.

Nous suivîmes la côte, voyant d'un côté des îles basses, et de l'autre des terres élevées. On compta en-

viron vingt-trois îles rassemblées, grandes ou petites, hautes ou basses, à différentes distances les unes des autres. Le lendemain on découvrit une haute montagne ; on cingla sur elle, parce qu'on espéra qu'elle était celle de Gunappi dans l'île de Banda ; mais d'autres îles qu'on découvrit détruisirent cette conjecture.

Derrière cette montagne on voyait une étendue de pays à perte de vue ; il était inégal ; la montagne jetait des flammes et des cendres, et on lui donna le nom de Vulcain ; l'île où elle se trouve est bien peuplée et féconde en cocos. Les habitants nous envoyèrent des pirogues, au milieu desquelles s'élevait un échafaudage qui nous inspira de la crainte : ceux qui les montaient ne purent entendre notre Moïse ; les uns avaient les cheveux courts, d'autres les avaient longs ; leur teint était brun jaunâtre. On ne put trouver de mouillage dans cette île. Plusieurs autres îles se montrèrent au nord. L'eau était de diverses couleurs, verte, blanche, jaune, plus douce que celle de la pleine mer ; on y voyait flotter des arbres, des branches, indices qu'une rivière s'y déchargeait.

Le 8 juillet, on jeta l'ancre à une portée de fusil du rivage, sur une profondeur de vingt brasses. Des hommes vinrent nous examiner dans leurs canots ; ils avaient les cheveux courts et frisés, des anneaux passés dans le nez et les oreilles, de petites plumes sur la tête et les bras, et des dents de porc autour du cou et sur la poitrine. Leurs femmes étaient d'une laideur extrême, leurs longues mamelles semblaient des boyaux qui tombaient sur le nombril ; elles portaient leurs enfants sur le dos ; leurs jambes et leurs bras étaient minces ; leur physionomie ressemblait à celle des singes.

Elles mangeaient du bétel ; beaucoup étaient louches ; d'autres avaient les bras ou les jambes enflées. Nous vîmes de loin leurs maisons, élevées sur des pieux hauts de huit à neuf pieds. Tout annonce ici un pays marécageux et malsain. Nous allâmes mouiller plus loin dans une bonne baie, et sur un bon fond ; près de là étaient deux villages, dont les habitants nous envoyèrent des cocos, qu'ils ne voulaient céder qu'à raison de quatre pour une brasse de toile ; nous y vîmes aussi un peu de gingembre et diverses autres plantes aromatiques.

Cependant nous ne savions encore où nous étions : ce pays nous parut la terre des Papous[1], mais c'était une conjecture ; nous naviguions le long de la côte ; les courants nous favorisaient ; la terre, que nous ne perdions point de vue, était quelquefois fort haute, quelquefois fort basse, bordée d'îles plus ou moins riches en cocos, et plus ou moins habitées. Nous mouillâmes un jour près de deux d'entre elles qui étaient basses, pour y faire provision de ces fruits. Mais nos matelots firent des bravades aux habitants, qui devinrent nos ennemis. Lorsque nous voulûmes débarquer, ils firent voler sur nous une nuée de flèches, qui nous blessèrent seize hommes.

Le maître de la chaloupe, qui avait causé ce malheur par son insigne imprudence, sauva sa vie en se cachant dans la chaloupe ; mais il ne fit pas honneur à son courage. En vain on fit feu sur eux, ils envoyèrent tant de flèches qu'on fut contraint de se retirer. Le lendemain on mouilla entre ces deux îles ; la chaloupe s'approcha de la plus petite, et y mit le feu à quelques

1. Nom donné par les premiers voyageurs aux habitants de la Nouvelle-Guinée.

cabanes : les vainqueurs du jour précédent menaçaient, mais n'osaient s'avancer, par la crainte du canon, qui pénétrait dans leurs bois avec fracas. On prit des noix, et il y en eut trois pour chaque homme de l'équipage. Un insulaire vint enfin demander la paix; d'autres le suivirent et apportèrent des cocos, qu'ils laissaient entraîner au courant, qui les amenait jusqu'à nous. On leur fit des signes de réconciliation, et ils s'enhardirent : ils vinrent dans leurs canots échanger leurs cocos et leurs bananes contre de vieux clous et des couteaux rouillés; ils apportèrent aussi un peu de gingembre vert et des racines qui leur servent de safran; ils nous donnèrent quelques arcs, quelques flèches; on leur vit des pots de fer, que sans doute les Espagnols leur avaient fournis. Notre approche ne les étonna point, sans doute parce qu'ils avaient vu d'autres Européens et des vaisseaux. La plus orientale de ces îles s'appelle *Moa; Infou* est le nom de celle qui est placée entre elle et la Nouvelle-Guinée. *Arimoa* est la plus haute et la plus occidentale [1].

Leurs habitants nous rendirent des services, quand nous nous montrâmes leurs amis. D'autres noirs accoururent et paraissaient ennemis des premiers; tous nous fournirent des cocos, et chaque homme de l'équipage en eut cinquante, avec deux paquets de bananes. Ces gens font du pain avec une cassave inférieure à celle d'Amérique.

Le lendemain, 20 juillet, nous nous éloignâmes : le courant nous jeta parmi un grand nombre d'îles. Des pirogues qui semblaient avoir des ailes parurent : leurs

1. Ces îles, qui sont, en effet, sur la carte de la Nouvelle-Guinée, portent encore les noms indiqués ici.

conducteurs étaient armés de flèches ; d'abord la timidité les éloigna de nous, puis ils s'enhardirent et vinrent trafiquer près du vaisseau.

Ils avaient du poisson sec, des cocos, des bananes, du tabac, un fruit que nous ne connaissions pas. Des insulaires nous offrirent aussi en troc de la porcelaine de la Chine. Ceux-ci étaient de plus grande taille et d'un teint plus jaune que les autres ; ils se servaient d'arcs et de flèches, aimaient le fer et le verre, dont ils avaient des bagues colorées, fournies sans doute par les Espagnols.

Le 24 juillet, nous découvrîmes une grande île, verdoyante et agréable : elle reçut le nom de *Guillaume*, que portait notre capitaine [1], et la pointe occidentale, celui de *cap de Bonne-Espérance*, parce qu'il nous donna celle d'arriver aux îles de Bandal [2]. Cependant nous craignions de nous enfoncer dans l'un des golfes profonds de Gilolo, et l'on résolut de se diriger vers le nord. Nous ne trouvions point de fond autour de l'île, où flottaient des feuilles et des herbes. Parmi les fruits qu'on nous avait donnés le jour précédent, il en était un de couleur orangée en dedans, vert au dehors, ayant le goût du melon, rempli de pépins, et fort bon avec le sel et le poivre.

Le lendemain, nous vîmes une grande étendue d'un pays très inégal. Des îles le bordaient. Trois jours après il se fit un grand tremblement de terre : le vaisseau fut tourmenté, et nous ne pouvions d'abord comprendre

1. Elle s'appelle aujourd'hui île Schouten.

2. Les îles de Banda, centre principal du commerce des épices, dont il a été question dans le Voyage de Magellan (voy. p. 143). Bientôt vont être mentionnées les îles de Ternate, Tidor, Gilolo, etc., que le premier récit nous a fait connaître.

la cause du mouvement que nous ressentions. Le 30, nous entrâmes dans un vaste golfe qui nous paraissait environné de terres : les éclairs, les tonnerres, nous assaillirent, le vaisseau semblait en feu ; la pluie qui succéda fut telle que nous n'en avions jamais vu de semblable. Nous sortîmes avec peine de ce golfe : les courants nous jetèrent ensuite sur la côte, et il nous fallut mouiller l'ancre.

Nous avions fait deux cent quatre-vingts lieues le long des côtes de la Nouvelle-Guinée, et nous pensâmes que nous avions enfin atteint son extrémité. Plus loin étaient encore plusieurs petites îles. Nous approchâmes de l'une d'elles, sans y trouver de fond. Mais nous en vîmes sortir deux pirogues avec une bannière blanche; elles nous apportaient des fèves, des pois des Indes, du riz, du tabac et trois oiseaux du paradis. Quelques mots de la langue de Ternate mêlés à la leur nous permirent de les entendre; d'assez belles toiles nouées autour de leur ceinture formaient leur vêtement; quelques-uns avaient des caleçons de soie et des turbans : leurs doigts étaient ornés de bagues d'argent ou d'or; leurs cheveux étaient noirs comme du goudron.

Ils semblaient nous craindre et ne voulurent pas nous dire le nom de leur pays. Nous pensâmes qu'ils venaient de l'île Tidor et étaient amis des Espagnols. Nous apprîmes dans la suite qu'ils venaient de *Maba,* île qui dépend de Tidor. Nous nous trouvâmes pour la troisième fois sous la ligne équinoxiale, et le 6 août, nous cinglâmes avec joie vers les îles Moluques, après avoir enfin connu les lieux où nous étions parvenus. Nous découvrîmes le cap *Morarai,* qui est la partie

septentrionale de Gilolo : plusieurs feux éclairaient la terre pendant la nuit; diverses pirogues vinrent à nous durant le jour; nous pûmes en entendre les habitants. Cette vue réjouit l'équipage, composé encore alors de quatre-vingt-cinq hommes, tous en santé et tranquilles sur l'avenir; car si nous manquions de vivres, nous étions en des lieux où l'on pouvait nous en fournir.

Nous entrâmes dans la rade de Soppi, bourg dont les habitants nous vendirent du fagon, des poules et du riz : là, nous apprîmes qu'il y avait un grand nombre de vaisseaux hollandais et anglais dans ces mers; nous nous en réjouîmes, parce qu'ils faisaient notre sûreté. Nous vînmes ensuite mouiller l'ancre sur la côte d'une île déserte, où nos officiers descendirent pour voir du haut d'une colline élevée la situation du pays; mais ils ne purent jamais y monter, et, après bien des tentatives dangereuses, ils revinrent sur leurs pas.

Cette île, qui paraissait inhabitée, ne l'est point. On la nomme *Moro;* plusieurs îles la forment; la plus grande est celle où l'on avait jeté l'ancre, et on y trouve la ville de *Bibou;* une autre se nomme *Doi* ou *Dou.* Toutes sont sur la même ligne.

Le 5 septembre, nous étions encore sur la côte de Gilolo : quelques-uns de nos matelots allèrent y pêcher; tout à coup, ils virent quatre Ternatois sortir d'un bois, le sabre d'une main, le bouclier de l'autre, et s'avancer sur nos gens qui n'étaient point armés : le mot *Oran-Hollanda* les arrêta, et ils jetèrent de l'eau sur leur tête, en protestant qu'ils nous avaient crus Castillans. Ce danger dissipé, nous nous éloignâmes à petites voiles. Nous aperçûmes les îles de Ternate et de Tidor; un vaisseau s'y rendait aussi : c'était

l'*Étoile du matin,* qui nous apprit les aventures de l'amiral Spilberg. Nous mouillâmes avec lui sous le fort de Maleye, dans l'île de Ternate, où nous fûmes bien reçus.

Nous en partîmes le 25, accompagnant l'*Étoile du matin,* qui se rendait à Mutir. Nous cinglâmes ensuite vers Bantam, traversâmes le détroit de Buquerones, formé par les îles Célèbes et Desolaso, et vînmes jeter l'ancre dans la rade de Japara, puis à Iacatra[1].

Le 1er novembre 1616, le président du conseil des Indes, Jean Pieterz, fit appeler notre capitaine, Guillaume Schouten, et notre marchand, Isaac Le Maire, à qui il déclara de par les administrateurs de la Compagnie qu'ils devaient abandonner leur navire et tous les biens qu'il contenait.

Notre capitaine et notre marchand s'y voulurent opposer, remontrant qu'on leur faisait grand tort[2]; mais il leur fallut céder à la force et faire ce que le président requérait, celui-ci leur disant qu'il en agirait selon les devoirs de sa charge, et que s'il leur semblait qu'on leur fît tort, ils pourraient faire valoir leurs droits en Hollande.

Et ainsi fûmes-nous privés de notre navire et de nos biens. Ce qui eut lieu le lundi 1er novembre à notre compte, mais le mardi et le 2 selon le compte des gens de notre pays habitant ce lieu. La cause de cette différence de temps est que, faisant voile de notre

1. Iacatra (aujourd'hui Batavia), alors centre principal de l'action de la Compagnie hollandaise des Indes et siège du grand conseil colonial.

2. Il va de soi qu'ils firent valoir la raison déterminante en vertu de laquelle avait été leur voyage; mais outre que cette raison fut considérée comme peu sérieuse, on ne manqua pas de leur opposer qu'ils n'avaient aucun témoignage à fournir de la découverte qu'ils disaient avoir faite.

pays vers l'occident, nous eûmes une nuit ou un coucher de soleil de moins qu'eux, tandis que ceux qui étaient venus d'occident, vers le levant, avaient eu un jour et un coucher de soleil de plus que nous, et comme nous laissâmes le compte de notre temps pour le faire semblable à celui des gens du pays, nous perdîmes le mardi, ce qui nous fit une semaine de six jours. Étant ainsi privés de notre navire, quelques-uns de nos gens se louèrent au service de la Compagnie des Indes, et le reste fut distribué sur deux navires, *Amsterdam* et *Zélande,* qui allaient en Hollande.

Nous partîmes de Iacatra le 14 décembre. Le 22 du même mois mourut, sur le navire *Amsterdam,* notre premier marchand Isaac Le Maire.

Le 1er juillet de l'an 1617 nous revîmes notre patrie après un voyage de deux ans et dix-huit jours.

Et ainsi prend fin une entreprise particulièrement naïve dans son principe, mais superbement audacieuse dans son exécution, qui fait date dans l'histoire de la navigation.

Le Maire, brisé par les fatigues et le chagrin, mourut dans les parages de l'île Maurice. « C'était, dit l'amiral Spilberg, qui commandait le navire *Amsterdam,* un marin plein de savoir et d'expérience. La Hollande fit en lui une grande perte. »

Guillaume Schouten, de retour en Hollande, obtint quelque réparation au tort qu'on lui avait fait. Il exécuta ensuite plusieurs autres voyages aux Indes. Il revenait en Europe, lorsqu'il mourut sur les côtes de Madagascar en 1625.

EXPLORATION

DU

DÉTROIT DE MAGELLAN

PAR

L'AMIRAL DON ANTONIO DE CORDOVA

1821

Comme nous l'avons remarqué à plusieurs reprises dans les annotations des précédents Voyages, l'accès de l'océan Pacifique par le détroit de Magellan ne semblait pas s'offrir aux navigateurs dans des conditions de permanente sécurité. Très facilement praticable selon quelques-uns, que sans doute avait favorisés la saison ou la direction temporaire des vents, très périlleux au contraire selon beaucoup d'autres, victimes des difficultés de transit, les conditions réelles de cette voie de communication restaient encore à l'état de problème au commencement de notre siècle.

Le gouvernement espagnol, dans l'intérêt de sa marine nationale, voulut être définitivement renseigné à ce sujet, et chargea, en 1821, l'amiral don Antonio de Cordova de résoudre la question si longtemps et si vainement agitée.

L'amiral fit donc voile pour le détroit de Magellan, le 9 octobre 1821, à bord d'une frégate montée par un équipage d'élite et pourvue de tout ce qui pouvait assurer le succès d'une expédition de cette nature.

Au retour du voyage, une relation fut publiée, qui, outre les données positives dont les navigateurs pouvaient faire leur profit, contient une série d'observations diverses, formant un intéressant tableau de la lointaine contrée sur laquelle nos deux premiers récits ont arrêté l'attention.

Nous reproduisons la majeure partie de ce document, qui apporte en plus d'un point non seulement la lumière, mais aussi la critique sur les assertions des premiers explorateurs. De l'ensemble, du rapprochement doit ressortir la vérité, qu'il est toujours bon de connaître.

EXPLORATION

DU

DÉTROIT DE MAGELLAN

Le 18 décembre 1821, nous eûmes l'avantage de signaler la terre, à cinq ou six lieues de distance, par 51° de latitude sud. Mais comme le temps était brumeux, nous ne pûmes pas positivement déterminer où nous nous trouvions. Le lendemain matin, nous reconnûmes le cap de Barreras-Blancas, appelé par Wallis et d'autres navigateurs anglais le cap Beautemps.

A onze heures du matin, nous nous trouvâmes à la vue du cap des Vierges. Nous attendîmes un vent favorable pour entrer dans le détroit de Magellan, dont ce cap forme la pointe septentrionale et orientale, et bientôt nous jetâmes l'ancre à quatre lieues de là au nord, et à une lieue et demie du rivage de la Patagonie.

Nous n'eûmes pas plus tôt mouillé une de nos ancres et mis un canot à la mer, que nous aperçûmes sur la rive opposée un certain nombre de feux; ce qui indiquait que le pays était habité. Désirant singulièrement voir de nos propres yeux une contrée si diverse-

ment décrite par différents voyageurs, nous nous dirigeâmes vers un point de la côte où nous voyions un grand nombre d'indigènes réunis. Ils étaient à cheval et paraissaient nous attendre, quoique d'ailleurs ils témoignassent quelque appréhension de nous voir approcher. Mais, leur ayant fait des signes d'amitié et offert quelques bagatelles, nous gagnâmes tellement leur confiance, que deux d'entre eux acceptèrent l'invitation que nous leur fîmes de venir à bord de la frégate. L'insouciance avec laquelle ils quittèrent leurs compagnons, leurs chevaux et différents objets dont ils n'avaient pas besoin avec nous, nous parut une preuve convaincante de la probité et de la bonne foi qui règnent parmi eux. L'un de ceux que nous emmenâmes parlait quelques mots d'espagnol, d'où nous conclûmes que la tribu à laquelle ils appartenaient devait avoir eu de fréquents rapports avec les établissements espagnols situés sur la partie septentrionale de la côte. Il portait une espèce de manteau de drap, fabriqué selon toute apparence dans la province de Rio-de-la-Plata ; le reste de son habillement ressemblait à celui des créoles de l'Amérique méridionale. Le costume de son camarade différait peu du sien; il avait un manteau de peau de lama ou de guanaco, parfaitement semblable à ceux que les Indiens de cette province fabriquent pour vendre. Le premier se nommait Francisco-Xavier. Il avait la taille d'un homme ordinaire, et semblait avoir une entière autorité sur son compagnon, dont la taille élevée (six pieds onze pouces et demi, mesure d'Espagne [1]) était bien de nature à exciter notre attention.

1. Le pied d'Espagne est un peu moins grand que le pied français.

Pour se concilier notre amitié, Francisco témoigna le plus grand désir de satisfaire notre curiosité. Ayant observé que nous paraissions surpris de voir que son camarade avait deux marques circulaires, rouges à la partie supérieure et noires à la partie inférieure, autour des yeux, il lui ordonna de les faire disparaître : ce que l'autre exécuta aussitôt avec le coin de son manteau de peau.

Ils se conduisirent tous deux avec beaucoup de franchise et de cordialité, et ne montrèrent pas la moindre crainte à notre égard. Ils fumèrent, se mirent à table, et se servirent très adroitement de la cuiller, de la fourchette et du couteau ; mais ils ne voulurent absolument boire ni vin ni eau-de-vie.

Nous leur fîmes apprêter des lits, où ils passèrent la nuit, et le lendemain matin nous les conduisîmes à terre ; ils parurent l'un et l'autre très satisfaits de leur visite. En débarquant, ils prièrent les matelots qui conduisaient le canot d'attendre qu'ils leur apportassent, en présent, de la viande et des peaux de lamas. Mais ces derniers ayant reçu ordre de ne pas perdre un instant à revenir à bord, ils ne purent profiter de la bonne volonté des deux Patagons.

Ceux qui la veille étaient restés sur la plage, vis-à-vis de la frégate, et s'étaient retirés au coucher du soleil en arrière du rivage, y reparurent au point du jour, tous à cheval et suivis de leurs chiens. Beaucoup d'entre eux, ayant mis pied à terre, dansèrent et sautèrent, en signe de leurs dispositions amicales.

Nous continuâmes à nous avancer dans le détroit. Les Patagons, qui depuis quelques jours n'avaient pas reparu le long de la plage, se montrèrent de nouveau

le 25, au nombre d'une trentaine. Quelques-uns d'entre nous s'étant rendus à terre dans la chaloupe, ils vinrent nous recevoir et nous firent le meilleur accueil. Nous leur donnâmes quelques petits objets de verroterie, et nous les invitâmes à venir à bord de la frégate. Ils s'y refusèrent, attendu que la nuit s'approchait ; mais ils promirent de nous faire une visite le lendemain, ou au soleil suivant, comme ils l'appellent.

Dans cette circonstance, nous eûmes une nouvelle occasion d'observer le caractère paisible ainsi que les mœurs et la stature de ces Patagons. Leur séjour dans cette partie du détroit, à notre suite, nous sembla prouver plutôt le désir de leur part d'obtenir quelques bagatelles que celui de se mettre en relation avec nous. Ils pouvaient être au nombre de trois ou quatre cents individus, hommes et garçons ; car nous ne vîmes pas une seule femme. Il paraît que celles-ci ne s'éloignent pas de leurs habitations, situées dans l'intérieur du pays, et où les hommes et les enfants que nous voyions se retiraient tous les soirs.

Le 27 décembre, nous éprouvâmes un ouragan épouvantable qui nous obligea à sortir du détroit et à gagner le large, après avoir perdu deux ancres et eu notre chaloupe considérablement endommagée. Le lendemain matin nous nous trouvâmes à seize lieues de la côte, quoique le vent ne nous eût permis que de hisser notre foc d'artimon. Malgré nos avaries, il fut résolu, de l'avis de tous les officiers, que nous devions rentrer dans le détroit le plus promptement possible, et le 1er janvier, au point du jour, nous nous trouvâmes à la vue du cap des Vierges. Toutefois, les vents nous ayant de nouveau obligés à prendre le large,

nous rentrâmes une troisième fois dans le détroit, le 2.

Le 10, après avoir beaucoup manœuvré en tout sens par l'inconstance et l'impétuosité du vent, nous mouillâmes dans la rade de Puerto de la Hambre, ou port Famine, ainsi appelé plus tard par Cavendish, à la vue des derniers individus composant l'établissement de San-Felipe, alors en proie au froid, à la faim et à tous les genres de besoins.

Du port Famine, nous nous rendîmes à la baie Française ou de Saint-Nicolas. De là nous traversâmes le détroit vers la Terre-de-Feu, où nous découvrîmes une excellente baie et un très bon havre, auxquels nous donnâmes les noms de *baie de Valdès* et de *port Antonio*.

Le 24, nous atteignîmes le cap Forward, tant en louvoyant qu'en nous faisant remorquer par notre chaloupe et nos canots. Ce cap gît par 53° 55′ de longitude sud, d'après nos observations, ce qui diffère de 10° à 12° de la latitude assignée par d'autres navigateurs.

Le 25, nous mouillâmes dans la baie de Solano (appelée par les Anglais Wood's-Bay), où nous restâmes quatre jours. Cette baie est abritée des vents d'est-sud-est jusqu'à nord, et de sud-ouest, mais elle est entièrement exposée à celui du sud, et tellement rétrécie par une barre que forme une rivière qui s'y jette, qu'un bâtiment à l'ancre peut à peine virer de bord. Elle est dominée à l'ouest par une montagne élevée, formant une péninsule semblable à Gibraltar. A la base on remarque un certain nombre de grands fragments de rocher, composés de coquillages pétrifiés. On voit sur plusieurs de ces fragments des arbres qui

semblent prouver qu'ils se sont détachés à une époque assez récente, attendu que dans ces contrées la végétation ne peut faire que des progrès très lents.

De bonne heure, dans la matinée du 30, nous vîmes sortir de la baie de Gaston (que les Hollandais appellent aussi baie de Corde) sept pirogues, contenant soixante-treize individus, tant hommes que femmes et enfants. Ils s'approchèrent de nous en faisant des acclamations et de grands cris, l'une des pirogues précédant les autres. Arrivés à une portée de fusil de la frégate, ceux qui se trouvaient dans celle-ci redoublèrent leurs cris, répétant fréquemment le mot *pecheri*, tenant leurs bras élevés et ayant des plumes dans leurs mains. Nous leur répondîmes aussi amicalement que nous le pûmes, en leur faisant voir quelques pièces de drap. La première pirogue nous accosta aussitôt, et quatre hommes des plus robustes de ceux qui s'y trouvaient montèrent sur notre pont sans témoigner la moindre inquiétude. L'un d'entre eux, s'adressant alors à un de nos officiers, lui présenta ses trois camarades et lui fit entendre qu'ils désiraient voir le commandant. Les ayant satisfaits à cet égard, ils sollicitèrent la permission pour les autres pirogues de s'approcher de la frégate. En réponse, nous leur fîmes quelques petits cadeaux; après quoi ils firent signe à leurs compagnons de les rejoindre; ce que ceux-ci ayant fait, le pont de la frégate se trouva bientôt couvert d'indigènes.

Ils ressemblaient à ceux que nous avions vus au port Famine, quant au costume et aux manières, excepté qu'ils paraissaient plus vifs et plus actifs. Ils témoignèrent la plus parfaite indifférence à la vue du bâtiment et de tant d'objets nouveaux pour eux qui

s'offraient de tous côtés à leurs regards; et, d'après ce que nous observâmes alors ainsi que par la suite, nous eûmes de plus en plus lieu de nous convaincre qu'ils mènent la plus misérable existence.

Le temps continua d'être couvert et mauvais pendant tout le reste du mois de février, le soleil ne se montrant que par courts intervalles, et le vent se tenant constamment de l'ouest-sud-ouest à l'ouest-nord-ouest, mais ne soufflant pas toujours également fort.

Depuis la première découverte du détroit de Magellan, on a tout fait pour trouver une communication avec le Grand Océan, qui, exemptant des dangers et des difficultés que l'on rencontre dans la partie occidentale du détroit, mît les navigateurs à même de jouir des avantages qu'offrent les ports situés à la partie orientale. M. Froger, d'après les renseignements fournis par M. Marcand, et après lui M. de Bougainville ont fait sentir l'utilité d'une semblable découverte, en donnant les informations qu'il avait recueillies. Afin de coopérer à cette utile entreprise autant qu'il dépendait de nous, nous gravîmes une haute montagne dans le voisinage de Saint-Joseph, d'où nous découvrîmes un assez grand nombre de passes qui coupent la Terre-de-Feu. Pourvus de toutes les instructions des navigateurs qui nous avaient devancés, nous nous décidâmes alors à parcourir celles-ci avec notre chaloupe, laissant ordre à ceux de nos officiers qui restaient à bord de la frégate de se rendre au port Candelaria ou baie Mardé.

Après bien des peines et des recherches, nous revînmes au port Galan, où se trouvait la frégate, convaincus par nos propres yeux qu'il existe en effet plusieurs communications du détroit de Magellan à

l'océan Pacifique, mais qu'il n'en est pas une vraiment praticable, à cause de la direction des vents, de celle des courants, du peu de largeur des passes et surtout de la difficulté d'y mouiller.

D'après le projet que nous avions de reconnaître ce qui était à explorer du détroit de Magellan, sans compromettre davantage la sûreté de la frégate, et considérant d'ailleurs le mauvais état de nos câbles et de nos ancres, et la nature peu favorable de la plupart des baies et rades situées dans la partie occidentale, nous résolûmes de continuer nos travaux au moyen de la chaloupe et des canots, et de ne pas rentrer au port Galan avant d'avoir achevé nos observations sur le détroit en entier.

Le 14 février, nous appareillâmes à trois heures du matin, avec une légère brise du sud-est, et nous entrâmes dans le canal de San-Geronimo, déterminés à l'examiner attentivement, et à découvrir si, comme on le supposait, il communiquait au passage appelé le canal de Buckley, qui est plus à l'ouest. Ce canal n'avait encore été examiné par aucun navigateur, et il nous semblait important pour la géographie de l'Amérique méridionale d'en reconnaître d'une manière positive la nature et les communications. En entrant dans le canal de San-Geronimo, nous trouvâmes qu'il s'étendait au nord-ouest-quart-de-nord, ayant sur la côte septentrionale, à cinq milles de son embouchure, une baie spacieuse qui s'avance à deux milles dans les terres, et qui a à peu près autant de largeur. Les Anglais, dans leurs cartes, lui ont donné le nom de baie des Iles, de quelques petites îles qui se trouvent à son entrée. Elle est d'une petite importance, par la raison

qu'aucun petit bâtiment ne s'aventurera probablement jamais aussi avant dans ce canal, qui n'a plus dans cet endroit qu'un mille de large. Continuant à le remonter, nous trouvâmes qu'il s'élargissait considérablement, et formait une baie spacieuse à laquelle aboutissaient deux canaux, l'un au nord-nord-est, et l'autre à l'ouest. Le rivage septentrional de ce dernier est bas au bord, mais montueux dans l'intérieur. La côte occidentale, au contraire, se compose d'une chaîne de rochers perpendiculaires. Peut-être eût-il été à désirer que nous pussions suivre le premier des deux canaux dans l'intérieur de la Patagonie. Mais outre qu'une semblable tentative, dans la position où nous nous trouvions, eût été très hasardeuse, elle nous aurait tout à fait éloignés de l'objet que nous avions en vue. Nous retournâmes, en conséquence, sur nos pas, vers la baie située à l'ouest, et de là, après une navigation pénible sous tous les rapports, nous rentrâmes au port Galan ou Saint-Joseph, où était notre frégate, après vingt-deux jours d'absence, durant lesquels nous n'eûmes pas un seul homme malade, malgré tout ce que nous eûmes à souffrir de la variabilité du climat. Nous avons eu la conviction, dans cette excursion, qu'il n'existe aucune communication, dans les parages de la baie des Iles, entre le canal de San-Geronimo et le détroit de Magellan proprement dit.

Les pirogues des habitants de cette partie offrent, dans la manière dont elles sont construites, une grande supériorité sur celles de la partie orientale. Comme ces dernières elles ne sont pas faites de simples morceaux d'écorce d'arbre grossièrement réunis, mais de planches jointes ensemble par une corde d'un demi-

pouce d'épaisseur, et les coutures remplies d'un mastic composé de feuilles d'une certaine plante et d'une terre glaise très adhérente. Chaque côté de la pirogue consiste en deux planches taillées en évidant à la proue et à la poupe, et le fond en une grande planche, très large au milieu, et qui va aussi en s'évidant vers les extrémités. Ces pirogues ne sont pas construites pour la marche, mais elles sont d'un fort échantillon, et par conséquent moins sujettes à couler.

Durant notre séjour dans le port Galan, nous avons eu de fréquents rapports avec les naturels, que nous appelâmes les Indiens de la Terre-de-Feu, d'abord parce que cette contrée paraît être leur séjour habituel, et qu'ensuite le capitaine Cook trouva la même peuplade établie dans sa partie la plus septentrionale. Nous n'avons jamais découvert en eux aucune inclination vicieuse, pas même celle qui paraît la plus naturelle à des hommes dans leur position, c'est-à-dire de s'approprier ce qui nous appartenait, ce que nous attribuâmes toutefois moins à un sentiment de vertu naturelle qu'à l'extrême indifférence qui les caractérise.

Dans une de nos excursions aux montagnes qui environnent le port Galan, nous trouvâmes une bouteille cachetée renfermant une longue description en latin, et qui avait été placée dans cet endroit par M. de Bougainville, lors de son voyage autour du monde, en 1768. A son exemple, nous en laissâmes aussi une, et nous donnâmes à la montagne le nom de *Cerro de la Cruz* (montagne de la Croix).

Nous étions au mois de février, et l'hiver commençait déjà à se faire sentir sous ce climat inhospitalier. Nous trouvant pour ainsi dire sans câbles, dans la saison de

l'année la plus à redouter dans ces parages; ayant d'ailleurs éprouvé plusieurs avaries, et commençant à manquer de vivres, les officiers de la frégate furent appelés en conseil, et il fut décidé que la meilleure manière de nous conformer aux ordres du roi était de retourner directement en Europe. En conséquence, le 11 mars, après être restés quarante-neuf jours au port Galan et avoir éprouvé des vents si constamment défavorables qu'il nous eût été impossible de nous avancer plus loin dans le détroit, nous mîmes à la voile pour Cadix, où nous arrivâmes heureusement le 11 juin, après un voyage de huit mois et deux jours, pendant la durée duquel nos marins ne cessèrent de prouver de combien de courage et de persévérance ils sont capables.

Cette courte relation du voyage de don Cordova est suivie de nombreuses observations sur tout ce qui concerne le détroit de Magellan ; nous allons les faire connaître aussi succinctement que possible.

D'après l'opinion de beaucoup de naturalistes, il paraîtrait, dit l'auteur de la relation, que le détroit de Magellan a été formé à la suite de quelques tremblements de terre et par l'effet d'éruptions volcaniques [1].

La première chose à remarquer, c'est que les contrées qui avoisinent le détroit de Magellan doivent être considérées sous deux points de vue bien distincts,

1. La longueur du détroit de Magellan est d'environ cent sept lieues. Tous les navigateurs qui nous ont précédés lui donnent douze à seize lieues de plus; mais nous pouvons dire, en faveur de notre opinion, que Cook, quoiqu'il n'ait point parcouru ce détroit, a reconnu l'erreur que nous signalons par la différence de la longitude qu'il remarqua entre son embouchure à l'ouest du détroit de Le Maire, et celle de ce dernier, telle qu'elle se trouve déterminée dans le voyage d'Anso, calculée du cap des Vierges. (Note de l'auteur du récit.)

l'abaissement du sol et son élévation ; car elles offrent une opposition complète non seulement sous le rapport de leurs productions naturelles, mais encore sous celui de leurs habitants.

Les plaines, ou pays plat, occupent la totalité de la partie du continent qui fait face au nord du détroit, depuis le cap des Vierges jusqu'au cap Négro. Mais il n'est pas aussi facile de déterminer leur étendue dans la direction nord-est ; tout ce que nous pouvons dire à cet égard, c'est qu'elles s'étendent de ce côté jusqu'à une distance très considérable, et qu'elles confinent aux pampas ou plaines immenses de la province de Buénos-Ayres et de la côte des Patagons, avec lesquelles elles ne présentent aucune différence sensible.

Sur le bord méridional du détroit, la Terre-de-Feu s'étend, à l'occident, depuis le cap Saint-Esprit jusqu'au cap Saint-Valentin ; et au sud-est, d'après la relation de Nodales, jusqu'au cap Pinas, où le sol commence à s'élever et à devenir montagneux. De sorte que la portion de la Terre-de-Feu qui est entre le canal de Saint-Sébastien, au sud, et le détroit de Magellan, et le canal de Sainte-Marie-de-la-Cabeza, au nord et à l'ouest, peut être considérée comme une vaste plaine qui, dans son immensité, diffère à tous égards de celles appelées proprement Terre-de-Feu [1].

Depuis le cap Négro jusqu'au cap Victoria, à l'extrémité occidentale du détroit, le continent ne présente

1. Cette partie de l'Amérique méridionale n'a pas été nommée Terre-de-Feu par suite d'une chaleur extraordinaire éprouvée par les premiers navigateurs, mais à cause des feux qu'ils virent allumés le long de la côte quand ils y abordèrent.

qu'une chaîne de montagnes stériles coupées de quelques vallées ; c'est le commencement de la chaîne des Andes ou Cordillères, qui la divise, en traversant l'Amérique méridionale, du nord au midi, sur une étendue de dix-sept cents lieues.

C'est au point le plus méridional de la côte septentrionale du détroit de Magellan, appelé cap Forward ou Moro-de-Saint-Agueda, que les Cordillères prennent naissance. On peut considérer ce cap comme l'extrémité la plus méridionale du vaste continent dont les limites sont si incertaines au nord.

De même, le long des côtes de la Terre-de-Feu, depuis le cap Saint-Valentin jusqu'au cap Pilarès, on remarque des pics d'une prodigieuse hauteur, dont l'aspect, s'il est possible, paraît plus effrayant encore que celui des montagnes du continent, et qui annoncent, au premier coup d'œil, que cette partie du pays n'est autre chose qu'un groupe d'îles, et sont une preuve évidente des révolutions que notre globe a éprouvées.

Les parties de cette contrée que nous désignons sous le nom de plaines ou pays plats, ne sont pas d'un niveau si exact qu'il ne s'y trouve nombre d'inégalités formées par de petites élévations. Sur l'une et l'autre de ces côtes, la nature du sol est semblable, c'est-à-dire qu'il se compose de terre noirâtre et sablonneuse, du moins pour ce qui regarde la couche supérieure : car nous n'avons pas eu l'occasion de reconnaître les couches inférieures. Toutefois, d'après ce que nous avons remarqué dans certains endroits, le long de la côte, où la terre se trouve entaillée, il ne nous a pas semblé qu'il y existât d'autre différence, si ce n'est

qu'elle renferme une plus grande quantité de petites pierres. Il paraît d'ailleurs que le sol contient une portion de sels d'une nature très corrosive, qui s'opposent aux progrès de la végétation des plantes et des arbres. En effet, on ne trouve les premières qu'en très petite quantité, et il n'existe seulement pas trace des autres.

N'ayant pas eu l'occasion de visiter aucune partie de la Terre-de-Feu, nous ne pouvons en dire que ce que nous avons cru y apercevoir à une certaine distance : c'est-à-dire qu'elle nous a paru en tout semblable au continent, avec cette différence cependant qu'elle offre plus d'inégalités, et que sous ce rapport elle ressemble plus aux îles Malouines ou Falkland, avec lesquelles par conséquent elle aurait une conformité d'origine due à des causes semblables.

L'aspect de la partie montagneuse située à l'occident contraste tellement avec le pays plat, qu'il ne paraît pas possible que la nature, dont tous les changements s'opèrent avec une certaine gradation, en ait fait là un aussi brusque.

Il est tout naturel de supposer que les montagnes élevées qui couvrent cette région possèdent les mêmes qualités; mais il n'est pas facile de reconnaître de quelle nature est le sol, à leur inclinaison et à la surface des plaines étroites qui confinent à leurs bases : car ces parties sont toutes couvertes de forêts extraordinairement épaisses, dont les branchages et les troncs morts, mêlés aux débris d'une foule d'autres végétaux, ont formé une croûte très épaisse au-dessus de la couche de terre primitive; ou bien elles présentent une plante semblable au sparton (roseau qui croît en Es-

pagne), mais qui est plus cassant et s'élève à la hauteur de deux pieds.

Ces montagnes n'offrent ordinairement aucune autre espèce de végétation jusqu'aux deux tiers de leurs sommets, et tout le reste ne présente qu'une masse de rochers stériles, âpres et d'une couleur rougeâtre. On en trouve cependant quelques-uns d'une nature différente, c'est-à-dire formés du granit commun que les naturalistes appellent *sasum,* ou roc primitif. Ces rochers sont fréquemment couverts de neige et de glaces, que l'extrême humidité des autres parties ne tarde jamais beaucoup à dissoudre. Nous n'avons rien remarqué de particulier en examinant quelques-unes de ces hauteurs, et elles nous ont paru en général répondre à la description que don A. de Ulloa a donnée des Cordillères, dont elles sont un prolongement.

Entre le cap Redondo ou Saint-Isidore et le cap Forward, on trouve une montagne très élevée qui descend perpendiculairement dans la mer, et dont la base plonge sous les eaux à une profondeur de plus de cinquante pieds. Cette montagne, formée de coquillages et d'autres matières pétrifiées, est, à sa partie supérieure, couverte d'arbres magnifiques et verdoyants, d'où Bougainville l'a nommé le *cap Remarquable.*

La différence essentielle de ces montagnes à celles de la Terre-de-Feu, c'est qu'elles ne sont pas si bien boisées, que les arbres en sont moins grands et moins vigoureux, et qu'elles sont couvertes d'une plus grande quantité de neige.

Peut-être devons-nous attribuer à notre entière ignorance de la minéralogie de n'avoir aperçu aucune trace de minéraux. Cependant les indigènes nous ont souvent

apporté des fragments d'une pierre dont ils se servent pour allumer leurs feux et qu'ils trouvent dans les montagnes. Nul doute que ces pierres ne contiennent une substance minérale quelconque, d'après les petites taches dont elles sont parsemées, et qui sont plus dures et plus brillantes que les rochers dans lesquels elles se trouvent. Lorsqu'on les frappe avec un briquet, il en sort des étincelles accompagnées d'une odeur de soufre, circonstance qui nous a donné lieu de croire qu'on pourrait découvrir plusieurs espèces de métaux dans l'intérieur de ces montagnes, et que ces vestiges sont dus à des volcans qui indiquent qu'il en existait d'autres dans cette partie du globe à une époque reculée.

Quoiqu'il ne plût que rarement durant notre séjour dans les parties basses du détroit, cependant la sécheresse que nous remarquâmes semblait être occasionnée par la nature sablonneuse et légère du sol, plutôt que par le manque de pluie et de rosée qui, lorsqu'elles tombaient, le pénétraient si promptement que peu après une averse il ne paraissait pas avoir plu. A ces causes on doit ajouter que les vents qui règnent dans cette partie sont eux-mêmes secs et violents, comme on s'en aperçoit aux plantes, qui sont toutes couchées dans la direction de ces vents, ce qui fait présumer que les terres n'y sont pas propres à la culture des grains d'Europe, comme on en a eu la preuve par les expériences faites dans nos différents établissements aux îles Malouines, dont le sol est de la même nature.

Dans toutes ces plaines nous n'avons trouvé ni rivières ni ruisseaux remarquables, mais seulement quelques torrents desséchés. D'un autre côté, il y existe des petits lacs d'eau fraîche qui fournissent aux besoins

des habitants. Nous ne pouvons rien dire de ses qualités, attendu que nous n'en avons pas fait usage à bord, par la difficulté que nous avons éprouvée à nous en procurer une quantité suffisante.

Il ne nous est pas possible non plus d'indiquer exactement la température de cette partie du détroit, parce que nous y sommes restés trop peu de temps et que, le soleil se trouvant alors environ dix-huit heures par jour au-dessus de l'horizon, on n'aurait pu rien conclure, d'observations faites dans ce moment, de ce qu'elle peut être à d'autres époques. Toutefois, même dans cette saison, un très bon thermomètre anglais au mercure et gradué d'après Réaumur, qui fut constamment placé en plein air, ne s'éleva jamais au-dessus de 9 degrés, et quelquefois même il n'alla pas à 5; d'où il est facile de conclure du degré de froid qu'il fait pendant les autres mois de l'année, surtout si l'on considère que les vents d'ouest et d'ouest-sud-ouest passant au-dessus de montagnes couvertes de neiges éternelles et chargées de particules glacées doivent singulièrement augmenter l'intensité du froid. Le ciel est généralement clair et l'atmosphère très belle; du moins l'étaient-ils chacune des deux fois que nous avons pris cette route. Mais cette observation s'applique particulièrement au cap des Vierges et à ses environs; car dans une direction aussi occidentale que la première passe de l'Espérance, la proximité des montagnes se fait sentir d'une manière sensible, le ciel y étant rarement exempt de vapeurs.

La température de la partie montagneuse varie d'un endroit à l'autre : depuis le cap Négro jusqu'au cap Forward, elle est très douce, et l'aspect du pays

extrêmement agréable. Depuis le cap Forward jusqu'au cap Saint-Géronimo, le climat devient plus sévère, et la surface du sol plus rude et moins riante. Mais cette étendue de pays n'est pas à comparer au reste de la partie occidentale du détroit où se trouve le cap Victoria, contrée que Narborough a justement nommée *Désolation-du-Sud*.

Nous avons éprouvé ici, au milieu de l'été[1], un froid très rigoureux et un temps singulièrement inconstant. Rarement y avons-nous joui d'un ciel pur, et plus rarement encore y avons-nous aperçu les rayons du soleil. Il ne se passait pas un seul jour sans pluie, et en général il pleuvait, de deux jours l'un, la journée entière. Le thermomètre se tenait entre 6 et 7 degrés, et souvent il est tombé au-dessous de zéro. Il est bon de remarquer en même temps que les montagnes dont nous nous trouvions environnés devaient nécessairement diminuer beaucoup le froid, dont l'intensité était très grande et presque insupportable sur leurs sommets.

Sans aucun doute les rochers élevés et stériles qui sont très nombreux dans ces parages contribuent en grande partie à la froideur et à l'humidité de l'atmosphère. L'air est constamment chargé de vapeurs et de brouillards d'une telle densité que les plus violents ouragans ne parviennent pas à les dissiper; en sorte que si dans l'hiver le froid y augmentait dans une proportion égale à celle des autres climats, il ne serait pas possible de le supporter.

Nous n'avons pas été dans le cas d'éprouver nous-

1. Remarquez que l'été de ces régions correspond à notre hiver.

mêmes l'extrême rigueur de cette température; mais des Hollandais, ayant été obligés par les vents contraires de passer l'hiver dans la baie de Corde, n'y perdirent pas moins de quatre-vingts hommes par l'inclémence de la saison.

Tous les auteurs conviennent qu'aux mêmes latitudes l'hémisphère méridional est du double plus froid que le septentrional. Plusieurs en attribuent la cause à ce qu'une bien plus grande portion du premier se trouve occupée par les eaux de l'Océan. De là vient que dans certaines saisons on rencontre des glaces et des neiges à des latitudes qui ne sont pas fort élevées. C'est aussi ce qui occasionne ces vents qui soufflent toujours avec tant de force de l'occident, et qui, traversant une immense étendue de mer sans rencontrer un seul obstacle qui rompe ou détourne leur cours, acquièrent graduellement une si grande violence, qu'ils produisent souvent les effets les plus désastreux, et rendent particulièrement le passage nord-est, par le cap Horn, si difficile et si périlleux. Nous avons éprouvé quelques variations dans les vents le long du détroit de Magellan; mais en général nous avons remarqué qu'ils suivaient toujours la direction des passages qui séparent les îles et les gorges des montagnes, et que la pression d'une atmosphère aussi épaisse et aussi concentrée entre des montagnes d'une grande élévation contribuait pour beaucoup à engendrer ces vents terribles, ces rafales et ces ouragans auxquels nous avons été quelquefois exposés, et dont la violence rend la navigation de ce détroit si longue et si ennuyeuse.

Il est impossible de se faire une idée de l'humidité qui règne dans tous ces parages. La multitude de ruis-

seaux et de cascades qui se précipitent des parties élevées des montagnes, présentent, il est vrai, au premier coup d'œil la perspective la plus agréable; mais ces impressions favorables s'effacent à mesure que l'on s'en approche. Les eaux sont très bonnes quand on les boit immédiatement après les avoir puisées; mais nous avons reconnu à bord qu'elles ne pouvaient être gardées sans acquérir bientôt une saveur désagréable. Le sol et le climat des plaines qui bordent le détroit de Magellan étant soumis aux divers inconvénients que nous avons fait connaître, il n'est pas étonnant que celles-ci ne produisent qu'un petit nombre de plantes, lesquelles encore ne se trouvent que sur le bord de la mer. Je ne prétends pas dire cependant qu'il n'en existe pas d'autres espèces, parce que je n'ai pas eu occasion de pénétrer fort avant dans l'intérieur du pays.

Il y a d'abord une espèce de céréale à peu près semblable à notre avoine sauvage, et qui croît en abondance dans les îles Malouines; on la nomme *paxonal*. Cette plante, dont la teinte est une dégradation du vert au jaune, était dans toute sa croissance au mois de décembre; elle commence alors à sécher et acquiert finalement la couleur de la paille. Les Patagons s'en servent pour faire des flambeaux; et, d'après l'expérience que nous en avons faite, elle contient des principes oléagineux très propres à l'éclairage. Du reste, elle convient parfaitement aux bestiaux, comme on s'en est assuré dans les îles Malouines.

Parmi les plantes plus rares, il y en a une dont la hauteur est d'environ deux pieds et dont la tige est touffue et très serrée. Ses feuilles ressemblent à celles du cyprès et sont de la même couleur. A la naissance

de chaque feuille se trouve une petite fleur jaune; ce qui fait que chaque branche forme une espèce de bouquet dont les fleurs sont aussi très petites et ont une odeur aromatique plus forte que celle du thym. Elle est d'un goût amer, d'une saveur résineuse, et ne produit ni bourgeons ni aucune espèce de fruits. Ses racines sont très écartées, bien que très déliées et d'une petite consistance. Si on frotte quelques feuilles entre les mains, elles y laissent une odeur à la fois agréable et rafraîchissante. Cet arbuste ressemble au crica ou fougère d'Espagne ; mais en général il doit être regardé comme appartenant à une espèce particulière à ce détroit.

Vient ensuite une autre plante qui n'a qu'un petit nombre de feuilles courtes, couvertes de duvet et larges comme la paume de la main; leur surface supérieure est d'un vert clair, et l'autre plus pâle et plus cotonneuse ; le goût en est tant soit peu acide. La tige s'élève à la hauteur d'un pied et demi. Elle est mince et cotonneuse comme les feuilles, et porte quelques fleurs, dont les pétales sont blancs et le centre du calice jaune, dans le genre de la marguerite : ces fleurs sont toujours groupées par trois ou quatre. La racine de cette plante est blanche ; elle a six à sept pouces de long, et a quelques-unes des propriétés de l'oseille.

Il y en a une troisième d'environ un pied de haut, dont les feuilles sont plus petites que celles de la sauge, blanchâtres, épaisses et chevelues; leur odeur est un peu aromatique et leur goût amer. Celle-ci paraît être une espèce de *campitis* ou *semper viva* des champs.

La dernière est une espèce d'arbuste qui n'a guère plus d'un pied de haut, mais qui s'étend à la surface

de la terre dans une circonférence de plus d'une demi-toise. Ses feuilles sont rondes, de la forme de l'amande, et d'un vert foncé ; ses branches, touffues et garnies de piquants si régulièrement disposés, qu'ils forment sous chaque feuille une croix qui lui sert d'appui. Son goût est acide et désagréable, et son odeur piquante. Elle porte un petit fruit rond, de la même saveur ; mais il n'était pas mûr à l'époque où nous le vîmes.

Ce sont là les seules plantes du détroit qui méritent d'être mentionnées. L'abbé Parnetti, dans son *Voyage aux îles Falkland,* en parle en même temps que de quelques autres particulières à ces îles. Il se peut qu'un botaniste ou un naturaliste instruit en eût découvert d'autres ; mais ce qui paraît certain, c'est que cette région semble condamnée à une éternelle stérilité, pour ce qui est des productions nécessaires aux besoins de l'homme.

Si les terres basses étaient de nature à produire des arbres, on peut raisonnablement supposer que nous en aurions vu quelques-uns : car les vents violents qui soufflent presque continuellement de l'ouest doivent, selon toute apparence, y avoir fréquemment apporté des semences de ceux dont les parties élevées du même côté sont presque entièrement couvertes. Cette assertion est fondée sur le grand nombre de tentatives infructueuses que les Français et les Anglais ont faites pour élever des arbres dans leurs établissements respectifs.

Quand nous autres Espagnols nous prîmes possession de ces îles en 1764, nous fîmes aussi les plus grands efforts dans les mêmes vues, en y transportant non seulement de jeunes plantes, mais encore de la terre végétale de Buénos-Ayres. Par cette précaution nous

réussîmes à leur faire prendre racine et à pousser, mais non à les faire venir à maturité. Pour y avoir des choux et quelques autres légumes, on fut obligé de les entourer de claies et de les planter dans des expositions où ils fussent à l'abri des vents. On usa des mêmes précautions pour élever des arbres; mais on n'obtint aucun résultat avantageux de ces soins pénibles et dispendieux; ce qui prouve que dans ces îles le sol est de la même nature qu'à l'embouchure du détroit.

Nous allons maintenant parler des quadrupèdes, et nous commencerons par remarquer à cet égard combien il est extraordinaire que, dans toute cette contrée, nous n'ayons reconnu aucune trace ni obtenu la moindre information de l'existence des bêtes à cornes, qui se sont cependant si prodigieusement multipliées dans toute l'étendue du territoire de Buénos-Ayres. Il est probable que ces utiles animaux n'ont jamais pu pénétrer jusque dans ces contrées lointaines, à cause des grandes rivières et d'autres obstacles locaux insurmontables pour eux.

Le premier animal qui s'est offert à nos regards est le guanaco lamas ou lama, dont nous donnerions ici une description détaillée, si on ne la trouvait aujourd'hui dans tous les traités d'histoire naturelle. Nous nous bornerons en conséquence à quelques réflexions particulières sur les animaux de cette espèce qui se trouvent ordinairement dans le voisinage de ce détroit.

Buffon pense que le lama n'existe que dans les plus froides régions des Cordillères ou des Andes : toutefois cette supposition ne peut se concilier avec ce qu'en dit don A. de Ulloa dans la relation de son

voyage au Pérou. Mais ce qui prouve surtout combien elle est peu fondée, c'est le grand nombre d'animaux de cette espèce qu'on rencontre sur les côtes de la Patagonie et dans les plaines qui bordent le détroit de Magellan, où ils forment la principale nourriture des naturels. Dans les différents rapports que nous eûmes avec les Patagons, le lama fut constamment la seule chose qu'ils eussent à nous offrir. Cependant, quoique ce quadrupède soit très multiplié dans ces contrées et que nous en vissions très fréquemment à terre, il ne nous a jamais été possible d'en tuer un seul. Il n'est pas étonnant, au reste, qu'il habite une région aussi dépourvue d'eau : car il est reconnu qu'il ne lui faut en général qu'une très petite quantité de nourriture, et que souvent, pour étancher sa soif, il lui suffit de sa salive, qui chez lui est plus abondante que chez aucun autre animal.

On a maintes fois transporté des lamas en Espagne, mais jamais ils ne s'y sont propagés; ils n'y ont même vécu que fort peu de temps après leur arrivée; ce qui prouve qu'ils ne sont pas propres à s'acclimater loin des lieux qui les ont vus naître.

Le zorillo, que les naturels nomment *izqurepatly,* n'est pas moins répandu dans le pays plat. Sa fourrure, douce au toucher et agréable à l'œil, le fait rechercher; mais l'odeur de cette peau est tellement infecte, qu'on la sent à une très grande distance. Nos officiers en tuèrent quelques-uns, mais ils furent bientôt contraints de les jeter à la mer pour que leur odeur n'empoisonnât pas l'équipage. Ce n'est qu'à force de précautions qu'on parvient à dépouiller la fourrure du zorillo de cette puanteur insupportable; et encore,

quand on l'a préparée avec toutes les peines imaginables, faut-il la tenir à l'abri de l'humidité : car dès qu'elle est mouillée, elle reprend sa première odeur.

Tous les naturalistes sont d'accord que le zorillo se trouve seulement dans le nouveau monde, et Buffon a très judicieusement remarqué qu'il existe une différence entre ceux du midi de l'Amérique et ceux des districts de Carthagène et des bords de l'Orénoque, tant dans la taille et la couleur de la peau que dans l'odeur de leur urine, qui est plus insupportable encore que celle du zorillo du détroit de Magellan.

Nous n'avons que peu de chose à dire du cheval, dont les Patagons font un usage habituel, attendu qu'il est constant que les naturels de l'Amérique ignoraient absolument l'existence de ce noble animal, jusqu'à ce qu'ils eussent vu les nombreux avantages qu'il procurait aux Européens qui les transportèrent les premiers dans cette partie du globe, dont ils leur facilitèrent beaucoup la conquête.

La parfaite ressemblance des espèces est une preuve certaine que, dès le principe, les Patagons ont tiré et tirent encore aujourd'hui les chevaux dont ils ont besoin des pampas ou plaines immenses de Buénos-Ayres, où ces animaux se sont multipliés à un point qu'on ne saurait à peine croire ni imaginer. Walter, auteur du *Voyage de l'amiral Anoson autour du monde,* dit que les indigènes de ces contrées préfèrent la chair du cheval à toute autre. Quelques peines que nous ayons prises pour nous assurer de la vérité de cette assertion, nous n'avons jamais pu découvrir au juste ce qui en était, circonstance qui nous a fait croire qu'elle pouvait être hasardée.

Les chiens sont les compagnons fidèles des naturels, et il est rare qu'ils n'en aient pas toujours avec eux. Ces animaux sont d'une espèce semblable à celle qu'on nomme *cimarones* à Buénos-Ayres, d'où probablement ils sont venus dans l'origine, et où ils auront été apportés par les Européens. Car il est bien constaté aujourd'hui, par les relations les plus véridiques, et surtout par Cook, dans son premier voyage aux mers australes, que les chiens indigènes de ces contrées n'aboient jamais; or, ceux dont nous avons vu que les Patagons se faisaient accompagner, aboyaient et se faisaient même très bien entendre à une grande distance.

Les plaines qui bordent le détroit étant entièrement dénuées d'arbres, il ne s'y trouve qu'un petit nombre d'oiseaux, ce qui n'est pas fort étonnant. Nous ne parlerons pas ici des espèces aquatiques, qui sont assez nombreuses dans les deux parties du détroit, et nous nous bornerons à remarquer que nous y avons vu quelques-uns de ces grands oiseaux du continent qui, d'après leur ressemblance apparente avec l'autruche, ont été désignés sous le même nom, mais qui toutefois en diffèrent essentiellement quand on les examine avec attention. C'est ce qui fait sans doute que Buffon, ainsi que plusieurs naturalistes espagnols, ont donné à cet oiseau le nom de *tayu,* par lequel il est connu des habitants de la contrée où il a été observé la première fois. Mais il ne faut pas confondre le tayu, qui ne se trouve qu'en Amérique, avec l'autruche, qui appartient proprement à l'Afrique.

Nous avons vu aussi quelques oiseaux de proie, parmi lesquels nous avons remarqué une espèce d'aigle d'une petite taille, nommé par les naturalistes faucon

gris ou petit aigle et qui est très commun dans les îles Falkland. Telle est la courte nomenclature des animaux que l'on trouve à l'entrée du détroit de Magellan. Quant aux poissons, nous n'en avons trouvé d'aucune espèce, d'où on peut conjecturer qu'ils n'y sont pas très abondants; nous n'avons pas vu non plus de coquillages, et les côtes nous ont paru en être tout à fait dépourvues.

Nous passerons maintenant des parties basses aux parties montagneuses du détroit de Magellan, sur la température desquelles nous avons eu occasion de faire quelques observations. Dans les plaines étroites et le plat pays, qui se trouvent au pied des montagnes, on rencontre fréquemment de petites élévations où croît une plante dont les feuilles sont rondes et tellement unies et entrelacées les unes dans les autres, que chaque plante forme une espèce de tapis parfaitement uni. Il ne vient au-dessous que des racines, qui, continuant à pousser successivement des rejetons, grossissent cet assemblage de feuilles jusqu'à ce qu'enfin il ait pris la forme d'un large pain rond. Les botanistes appellent cette plante *sedum minimum*.

Ces protubérances ou pains, comme on les nomme ordinairement, sont élevés d'un ou deux pieds, et ont à peu près la même étendue en diamètre; et quand ils ont atteint leur dernier degré d'accroissement, leur consistance est telle qu'ils peuvent porter un homme; mais nous avons remarqué que quand ils commençaient à toucher au terme de leur maturité, ils cédaient facilement sous le pied.

Le terrain où croissent ces plantes n'est pas proprement une terre végétale appartenant au sol, c'est

un amalgame des débris d'une végétation semblable que l'humidité a corrompue ; de sorte qu'on ne trouve de sol véritable qu'à cinq ou six pieds au-dessous, ce qui rendra très difficile, pour ne pas dire impossible, toute tentative qu'on pourra faire pour rendre ce terrain propre à la culture : car il y a toute apparence qu'elle est dans cet état depuis le commencement des siècles. Le sol lui-même est composé d'une espèce de terre noirâtre et légère, entremêlée de petites pierres et d'un peu de sable fin. Il nous a paru très susceptible de culture, surtout d'après le grand nombre et la vigueur de tous les végétaux qu'il produit spontanément.

Cette plante couvre presque toute la surface des lieux que nous avons visités. Nous avons cru plus à propos d'en donner la description que de passer notre temps à chercher un nom qui lui fût propre, ou des rapports de comparaison avec d'autres plantes plus connues : ce qui serait probablement autant de peine perdue, car nous sommes convaincus que, d'après ce que nous venons de dire, les botanistes instruits ne seront pas embarrassés de la désigner et de la classer.

Il y a encore une autre plante très commune, qui a près de six pieds de haut depuis la racine, et qui est abondamment fournie de feuilles d'un vert clair, disposées en forme de croix. Ses fleurs, blanches et agréables, sont à pétales très petits et ont la forme d'un bouquet. Les naturels se nourrissent de cette plante et en sont même très friands. Nous n'avons pas été assez heureux pour nous trouver dans le pays à l'époque de sa maturité et pour en recueillir la graine, qui est longue et carrée et renfermée au fond de la fleur ; sa saveur est douce et légèrement acidulée.

On trouve aussi un arbrisseau dont la feuille ressemble au pampre par la forme et la couleur. Sa hauteur est d'environ neuf pieds. En été, il produit des baies disposées en grappes, et de la grosseur d'un pois, très noires et douces. Nos gens en ont beaucoup mangé sans en avoir éprouvé aucun inconvénient. C'est l'*uva ursæ,* d'après sa figure et ses propriétés; elle est en tout conforme aux autres de la même espèce.

Il existe également une variété de celle-ci, de couleur jaune, et dont la feuille est plus petite. Ses branches portent un fruit du même goût et de la même couleur, mais d'une autre forme ; en sorte qu'on peut la considérer comme appartenant à la même espèce et comme possédant les mêmes propriétés.

Parmi ces arbrisseaux on trouve une fleur que, même en Europe, on regarderait comme très jolie. Sa forme est celle d'une cloche, de couleur rose, élevée sur une espèce de myrte. Une autre plante, dont la feuille ressemble aussi à celle du myrte, produit une infinité de fleurs blanches, d'une odeur délicieuse, et porte un fruit rougeâtre et rond, de la forme d'un pois, qui renferme un petit noyau comme la prune. Il y a trois variétés de cette plante ; mais son goût, loin d'être agréable, est sec et insipide. Ses feuilles cependant sont dures et astringentes, d'où on doit leur supposer plus de vertu qu'aux fruits.

Il croît en abondance, aux bords des ruisseaux et des mares, une plante dont la feuille ressemble à celle du melon. Elle pousse sur une tige isolée. Sa couleur est vert commun, et son pédicule d'un rouge pâle ; sa feuille est très amère ; nous en trouvâmes aussi sur la

montagne de la Croix. Elle porte du fond de son calice une petite baie rouge, semblable à une mûre qui n'est pas encore parvenue à l'état de maturité; sa racine est longue et mince. D'après ses propriétés, nous appelâmes cette plante *Malva Magallanica*.

Dans une fondrière que nous examinâmes, nous vîmes une grande quantité de fougère, semblable à celle d'Espagne; et dans plusieurs autres endroits, une sorte d'adiante ou capillaire, mais différente de celle qui croît dans les lieux aquatiques.

On trouve en outre sur le bord de la mer une plante fort multipliée, dont la hauteur ne passe pas deux pieds, et dont la feuille ressemble à celle de la betterave blanche. Sur le tronc des arbres et au bord des ruisseaux, il existe une espèce de visceron ou de santinode, dont les feuilles ne sont pas plus grandes que celles de la lentille; sa tige est très forte, sèche et sans saveur.

Nous eûmes aussi occasion de remarquer sur la côte plusieurs arbrisseaux, dont les feuilles sont très déliées et très délicates, semblables à celles du saule et d'un vert brillant. Leurs fleurs, écarlates et formant la cloche, ont à leur centre trois petits pétales bleus qui entourent le calice, et sont très agréables à la vue. La graine est renfermée comme une amande dans un petit noyau mince et rond; la tige est courbée en tous sens; elle est couverte d'une couche de mousse, mais le bois n'en est ni dur ni compact.

Il croît beaucoup de persil sauvage ou persil de Macédoine sur le bord de la mer; son goût est assez agréable. Nous en avons fait usage constamment à bord, à cause de ses vertus antiscorbutiques; l'équi-

page l'a employé très avantageusement en potage et en salade.

Nous avons rencontré quelques pieds d'anis dans les bois, mais nous n'avons trouvé ni le fruit ni la semence, quoique nous fussions dans la saison où il devait venir à maturité.

Les bois sont en grande partie remplis d'une plante qui ressemble beaucoup au romarin, mais d'une autre espèce; elle parvient à diverses hauteurs, sans cependant jamais dépasser six pieds. Chaque plant est épais et s'élève en forme de buisson. Les feuilles sont d'un vert brillant et blanchâtre à la surface, avec un peu de duvet au milieu : elles ont environ un pouce de long et trois lignes dans leur plus grande largeur. Chaque branche de la partie inférieure porte une fleur blanche qui a très peu d'odeur. Sa saveur est fade avec un peu d'amertume; elle exhale un parfum très agréable quand on la brûle.

C'est le myrte qui produit le fruit dont il est question dans toutes les relations des voyageurs qui ont franchi le détroit de Magellan. Il a une saveur aciduleuse; il est rafraîchissant et d'un goût très agréable lorsqu'il est mûr. Il y a plusieurs variétés de ce fruit; les uns sont ronds, d'autres ovales, et d'autres de la forme d'un cœur. Ils diffèrent même entre eux par la couleur, qui tantôt est noire, tantôt rouge, tantôt rose, et quelquefois entièrement blanche : ces derniers sont les plus doux. Sarmiento nomme cette plante *Montina*. Sa hauteur varie d'un à six pieds. Toutes les espèces portent leurs fruits dans la saison. Ses feuilles, étroites, sont longues et tellement pointues qu'elles piquent les mains quand on veut cueillir le fruit. Leur couleur

est vert foncé ; elles sont fades et astringentes. Le *Montina* forme une partie de la nourriture des naturels, et les gens de notre équipage en ont fait un usage constant pendant notre séjour dans le détroit.

Voilà les seuls végétaux que nous y ayons vus, sans que toutefois nous puissions dire qu'ils soient les seuls qu'il produise. Il est même probable qu'il en existe plusieurs autres espèces, particulièrement dans les montagnes, dont nous n'avons exploré qu'une très faible partie. Ce qui a beaucoup facilité nos recherches, c'est que nous nous sommes trouvés dans ces parages à l'époque la plus favorable ; toutes les plantes et arbrisseaux étaient en fleur et à leur plus haut point de croissance.

On trouve trois différentes espèces d'arbres dans les vastes forêts qui couvrent la surface presque entière des montagnes du détroit. La première, qui est la moins précieuse, a quelque ressemblance avec le hêtre des pays septentrionaux, bien qu'elle en diffère sous beaucoup de rapports ; aussi M. Banks, qui accompagna le capitaine Cook dans son premier voyage, lui a-t-il donné le nom de *Fagus antarcticus*, attendu qu'il la regardait comme appartenant à une espèce particulière à ce pays. Cet arbre s'élève à une hauteur prodigieuse. Mais dans une grande partie de ceux que nous coupâmes le cœur se trouva gâté ; ce qui fait qu'il n'est pas propre à être employé comme bois de construction ; il n'a point d'ailleurs la compacité ni la force qu'on lui supposerait d'après son élévation.

La seconde espèce est plus nombreuse ; les naturalistes la nomment *Betula antarctica*, bien qu'elle ne ressemble aucunement au bouleau. Ces arbres sont de

diverses grandeurs; mais il y en a de si hauts et si droits, que l'on pourrait en faire des mâts et des planches, si le bois n'en était pas si pesant. Celui-ci est blanc, et la fibre en est si droite, qu'il suffit d'un seul coup pour en fendre un morceau dans toute sa longueur. Quand il est sec, il doit être très propre à tous les ouvrages de menuiserie et de charpenterie. Les feuilles forment des houppes ou paquets de diverses grosseurs qui croissent sur les branches. Elles sont d'un vert clair, de la largeur du pouce, d'une forme ovale terminée en pointe peu aiguë, et dentelées dans toute l'étendue de leur contour. Le fruit a la forme d'un gros pois, recouvert d'une gomme ou résine dont l'odeur est très rafraîchissante lorsqu'on l'écrase entre les doigts. Cette substance résineuse circule à travers l'écorce de l'arbre et la pellicule du fruit, sur lequel, en séchant à l'air froid, elle demeure attachée sous la forme de gouttes ou de petits boutons. Le noyau est petit, noir et rond, et renferme une petite quantité de poudre noirâtre, nécessaire à sa propagation et à sa fécondité, qui est des plus abondantes. L'écorce de ces arbres, dont quelques-uns n'ont pas moins de trente-cinq pieds de circonférence, est proportionnée à leur grosseur. Elle se détache facilement du bois, et les naturels s'en servent pour construire leurs pirogues. Ayant porté beaucoup de fruits de cet arbre à bord de notre frégate pour en mieux examiner les propriétés, nous reconnûmes que par leur odeur ils avaient une grande analogie avec la gomme copal.

La troisième espèce d'arbres, qui est la plus précieuse, sans être la moins commune de cette partie du détroit, est celle qui a été découverte par le capitaine

Winter dans les contrées méridionales et occidentales de la Terre-de-Feu, et à laquelle il a donné son nom : plusieurs botanistes l'appellent *Laurus nobilis,* et son écorce, *écorce de Winter.* Ces arbres sont de toutes sortes de grandeurs. Les feuilles ressemblent parfaitement à celles du laurier ; elles ont à peu près cinq pouces de long et dix-huit lignes dans leur plus grande largeur ; elles sont d'un vert foncé. Les feuilles et l'écorce portent une odeur aromatique très prononcée, qu'on reconnaît en les rompant ou en les frottant entre les mains. L'écorce surtout a un goût fort et piquant qui ressemble beaucoup à celui du piment, mais qui laisse une saveur agréable dans la bouche, longtemps après qu'on l'a mâchée. Son épaisseur est toujours proportionnée à la grosseur de l'arbre ; de sorte que nous avons recueilli quelques morceaux qui avaient plus d'un pouce. Elle consiste en deux capsules intimement unies ensemble ; la couche extérieure est d'une couleur cendrée, et l'autre, d'un blanc mat quand elle est fraîchement coupée, devient bientôt rouge et prend enfin la couleur du chocolat. Sa semence ressemble à celle du poivre et se compose de la réunion de cinq ou six grains. Nous plantâmes dans de la terre de l'endroit même où nous les avions trouvés plusieurs jeunes plants de cette espèce, dont nous eûmes tous les soins imaginables. Mais ils périrent tous lorsque nous nous rapprochâmes de l'équateur ; de sorte que si les graines que nous avons rapportées germaient, nous aurions sans doute le regret de n'avoir pu acclimater cet arbre précieux en Espagne. Son écorce est évidemment fortifiante, antiscorbutique et stomachique. Nous nous en sommes servis en guise de poivre dans nos ali-

ments, ce qui leur donna non seulement une saveur agréable, mais encore une qualité salubre. Les eaux qui filtrent ordinairement à travers les racines de cet arbre deviennent digestives et laxatives : il faut donc bien se garder de faire usage de cette écorce dans les climats froids ou pendant l'hiver; car l'été même et dans les climats chauds elle est souvent nuisible, attendu qu'elle est très irritante.

Dans les lieux humides et marécageux, on trouve une espèce d'arbrisseau qui ressemble au cyprès; il vient parfaitement droit et régulier, et il est couvert de branches qui croissent depuis sa base. Sa plus grande hauteur est de douze à quinze pieds, et il acquiert de dix à douze pouces de circonférence. Ses feuilles ressemblent à celles du cyprès et sont de la même couleur, avec la seule différence qu'elles sont quadrangulaires. Le fruit est petit et noir. A l'époque où nous en avons trouvé, il était sec et creux, et contenait de la poudre séminale. La saveur des feuilles est d'une amertume qui surpasse même celle du bouleau.

On trouve encore dans les forêts une espèce de palmier dont la tige a trois pieds de hauteur et vingt pouces de diamètre. Ses branches sortent de l'extrémité supérieure et sont placées vis-à-vis les unes des autres comme celles du dattier; mais elles ne s'unissent jamais en faisceaux. La plus grande a environ trois pieds, avec les feuilles jointes ensemble comme la fougère ou polypode; elles sont d'un vert clair et d'un goût désagréable. Nous n'avons pas trouvé de fruit sur ces arbustes, qui abondent principalement dans le voisinage des ruisseaux d'eau douce, et qui, d'après

toutes les indications extérieures, peuvent être rangés dans la classe des palmiers.

L'*amarillo,* qui est un arbrisseau jaune, a de six à neuf pieds de haut; ses branches aussi bien que ses feuilles sont entièrement couvertes d'aiguillons : celles-ci sont couleur gros vert à l'extérieur, et jaune foncé intérieurement et dans la tige. Il produit un fruit qui a la forme et le goût aciduleux de la mûre dans l'état de maturité, qui est âcre comme elle avant cette époque et possède les mêmes vertus.

Les seuls quadrupèdes que nous ayons vus dans les parties montagneuses que nous avons parcourues, sont des chiens de la même race que ceux des Patagons, desquels les naturels les tiennent probablement, et une espèce de daim, que nous n'avons aperçu que de loin.

Sarmiento, dans la relation de son passage par le détroit de Magellan, dit qu'il a reconnu dans plusieurs endroits des traces de tigres. Pour ce qui nous concerne, nous pouvons assurer que nous n'avons rien vu de semblable, et que le climat ne nous paraît nullement convenir à ces animaux.

Les oiseaux qui peuplent les bois de ces contrées sont en bien plus grand nombre que les quadrupèdes; mais le peu de temps que nous y avons resté et le peu d'occasions que nous avons eu de leur faire la chasse, joints à la difficulté de nous assurer des noms des diverses espèces, nous forcent à borner nos observations à ceux qui se sont le plus souvent offerts à nos regards.

C'est une opinion généralement reçue, que les oiseaux sont très rares dans les pays froids et sous les

climats rigoureux, et que même ceux que l'on y trouve ne sont ni aussi beaux ni aussi variés dans leur plumage que les oiseaux de la zone torride. Nous avons cependant remarqué, dans cette partie du détroit, une espèce de corbeau de la grosseur d'un pigeon, et quelques oiseaux rouges semblables à ceux du Chili, qui sont d'une grande beauté.

Mais il en existe encore un bien plus joli, qui est de la grosseur du passereau. Ses plumes sont noires comme le jais; il a le bec jaune, et une petite ligne dorée qui règne sur toute la longueur de son corps : cette opposition de couleurs est très agréable. Les pies diffèrent peu de celles d'Espagne. Les bécasses ou bécassines y sont très communes; elles sont de la même espèce que celles que l'on trouve aux îles Falkland; leur chair est d'un goût exquis. Nous avons souvent remarqué un oiseau qui ressemble beaucoup à nos merles, mais qui est sans doute d'une espèce différente.

Ce qui nous a le plus étonnés a été de trouver, même sur les montagnes couvertes de neige, un petit oiseau auquel nous avons donné le nom d'*hirondelle de Magellan,* d'après sa ressemblance avec la nôtre. Il peut se faire cependant que, malgré les rapports que nous avons cru reconnaître, il ne soit pas de la même espèce que les hirondelles qui en automne abandonnent les différentes contrées de l'Europe septentrionale pour se retirer en Espagne, afin d'y jouir d'une température plus douce que celle de leur pays natal. Le chant de ces oiseaux, ainsi que de tous les autres, n'a rien d'agréable.

Quelques indigènes présentèrent à don Cordova un

petit oiseau-mouche mort et desséché, mais qui avait encore presque tout son plumage. On a de la peine à concevoir comment des oiseaux de cette espèce peuvent exister dans un pays qui paraît si opposé à leur nature. Toutefois, comme je n'ai vu que celui-là et qu'il était mort, il est difficile de dire s'il avait été transporté par hasard dans cette partie de l'Amérique, ou si en effet le climat serait moins contraire à son espèce qu'on ne l'a pensé jusqu'à présent.

On trouve aussi dans cette région des oiseaux de proie qui subsistent, comme ailleurs, de la destruction des espèces plus faibles; mais il nous serait impossible de les décrire individuellement. Les carnassiers ou briseurs d'os, comme on les appelle, abondent dans le détroit; il y en a d'une grandeur extraordinaire.

Les volatiles les plus utiles de ces contrées sont sans contredit les oiseaux aquatiques. On y trouve en abondance l'oie commune et l'oie royale, dont la chair est d'un très bon goût. Il y a un autre oiseau qui n'est pas plus rare que ceux-ci, et qui est d'un assez bon manger, quoique sa chair ait une saveur de marée : on le trouve dans tous les marécages du détroit et auprès des ruisseaux. Il est plus gros que nos oies; son plumage est blanc et noir, son bec écarlate et long. On voit ces oiseaux toujours deux ensemble, et lorsqu'on les poursuit, ils poussent un sifflement très singulier et qui leur est particulier. Il existe un nombre prodigieux d'oies d'une autre espèce, que les marins nomment bâtarde, parce que leur chair est d'un très mauvais goût. Leurs plumes sont blanches et noires; elles ont le col long, la tête moyenne, le bec jaune, la queue

très courte; elles manquent d'agilité, et elles s'assemblent ordinairement par troupes.

On trouve aussi un nombre prodigieux de mouettes de plusieurs espèces différentes. Les plus grosses ne passent guère le volume de nos tourterelles. Leur tête est noire, et tout le reste du corps d'une blancheur éclatante, mêlée de quelques raies noirâtres; les diamants n'égalent pas l'éclat de leurs yeux, dont les paupières sont environnées d'un cercle de carmin qui ajoute encore à leur beauté.

Les pingouins de ces contrées ne volent jamais, mais ils courent avec une grande rapidité sur la surface de l'eau, se servant, à cet effet, de leurs ailes comme de rames, et sillonnent la mer derrière eux comme le fait un navire. Il est très difficile de les attraper autrement qu'à terre.

Nous n'avons pas rencontré dans tout le détroit ni un seul animal venimeux ni un insecte incommode; et à cet égard nous sommes parfaitement d'accord avec tous les voyageurs qui ont visité cette partie du globe. Nous avons bien vu quelques moustiques dans les bois, mais ils y sont tout à fait inoffensifs; d'ailleurs ils ne s'éloignent pas des arbres, probablement à cause de la vivacité du grand air. On y trouve aussi quelques papillons, des araignées des champs et un grand nombre de belettes, qui tous diffèrent peu des mêmes espèces qui existent en Espagne.

Nous n'avons que peu de chose à dire au sujet du poisson que, contre notre attente, nous ne trouvâmes qu'en petite quantité dans le détroit, mais qui, par une espèce de compensation, est du goût le plus exquis : on n'en rencontre guère qu'aux embouchures des ri-

vières. Nous n'en avons jamais pu prendre, avec la ligne ou le filet, que de quatre espèces différentes. Le plus gros, appelé mulet, très varié dans sa grosseur, ne pèse que de quatre à six livres; aux îles Falkland on le nomme *bacalao*. Quand il est apprêté, il ne le cède en aucune manière à celui que l'on pêche sur le banc de Terre-Neuve. Vient ensuite l'*espercuro*, qui est un peu moins commun. Le troisième est très petit, rougeâtre, et d'une nature gélatineuse. Nous ignorons à quelle classe ce poisson doit appartenir. Le quatrième, enfin, est le poisson royal (*pexerey*), dont quelques spécimens pèsent une demi-livre, et qui, sous le rapport du goût, sont vraiment délicieux.

Nous avons vu aussi des baleines, des marsouins et des loups ou des lions de mer. Mais il est inutile d'en parler plus longtemps ici, attendu qu'ils sont parfaitement connus et semblables à ceux des côtes de l'Amérique méridionale.

Mais si le poisson est rare sur les côtes du détroit, elles abondent en coquillages excellents. Les moules, les lampits, les spouts, l'escargot et le hérisson marin forment la principale nourriture des naturels, mais non pas des Patagons, qui ne tirent aucune partie de leur subsistance de la mer. Ces différents coquillages furent aussi d'un grand secours à notre équipage pendant notre séjour dans le détroit. Les moules surtout, qui ont souvent cinq à six pouces de longueur, ne le cèdent en rien aux plus belles huîtres pour la délicatesse de leur goût, ce qui est sans doute cause que les naturalistes les ont désignées sous la dénomination particulière de *moules de Magellan*. On y trouve souvent des perles, produites d'après l'opinion de quelques savants

par une maladie qui affecte ce coquillage. Le lampit est d'une grosseur extraordinaire, et l'intérieur de la coquille offre une nacre de la plus belle qualité; mais il n'est ni d'un goût aussi agréable ni d'une digestion aussi facile que la moule. Nous avons souvent amené dans nos filets des homards, ainsi qu'une espèce de crabe d'une assez bonne qualité. Tous ces coquillages se nourrissent en général du suc d'une plante marine nommée *cachisuyo* ou *cachiyullo*. Mais les naturalistes qui acccompagnaient le capitaine Cook dans son voyage l'ont appelée *Fucus giganteus antarcticus,* comme étant particulière à l'hémisphère méridional. La tige de cette plante s'élève jusqu'à la surface de l'eau; sa longueur est ordinairement de quinze à vingt pieds. Cook assure cependant que quelques-unes ont de soixante à soixante-dix pieds; mais nous n'en avons trouvé aucune de cette longueur dans tout le cours de notre voyage. Ses racines s'attachent aux rochers et aux pierres qui sont au fond de la mer; elles sont de la même couleur que la plante elle-même, c'est-à-dire de couleur feuille morte. Pour la tige, elle est de la grosseur du doigt, et distille un suc mucilagineux et collant. De distance en distance on y remarque des vésicules oblongues remplies d'eau, et d'où s'élance la feuille, qui a de vingt à trente pouces de long sur une largeur de quatre à cinq. Celle-ci se termine en pointe, dans la forme d'une amande très aiguë. Elle n'est pas unie à la surface, mais agréablement rayée de lignes longitudinales un peu au-dessus de la racine, de sorte qu'à une certaine distance elle ressemble au rubanier. Cinq ou six tiges s'élèvent de chaque racine, et sont tellement rapprochées les unes des autres qu'elles couvrent souvent un espace consi-

dérable de la mer, et si unies que c'est avec beaucoup de peine qu'un canot peut passer dessus.

La présence de cette plante indique toujours un fond rocailleux; par conséquent, les navigateurs feront bien de l'éviter. On en rencontre d'immenses quantités voguant à la surface de la mer, après avoir été déracinées par la violence des tempêtes.

Telle est en abrégé la description du climat, des productions et des animaux du détroit de Magellan. Nous allons maintenant faire connaître les peuplades qui l'habitent [1].

L'extrême humidité, et par conséquent l'insalubrité du climat, sont cause que cette contrée est si peu peuplée. La population se compose de deux races d'hommes tout à fait distinctes, savoir : celle qui vit dans les montagnes et celle qui habite le plat pays. Ceux-ci ne doivent pas être très nombreux : car depuis le cap Negro jusqu'au cap Forward, nous n'en rencontrâmes qu'une seule tribu, composée de quarante à cinquante individus qui suivirent notre frégate jusqu'au cap Redondo. Il est probable qu'ils ne s'avancent pas à l'occident au delà du cap Forward, et ils paraissent appartenir aux mêmes peuplades que Bougain-

1. Dans cette partie de son travail, l'amiral espagnol révoque plus d'une fois en doute les dires de ses devanciers, notamment en ce qui concerne la taille gigantesque des habitants des terres magellaniques. Il entame même à ce sujet une discussion très longue, et pour ainsi dire très passionnée, que nous nous abstenons de reproduire et qui aboutit toutefois à reconnaître que ces prétendus géants ne sont que des hommes de haute taille, de telle sorte que les premiers voyageurs, vivant d'ailleurs à une époque où de toutes parts étaient signalées des découvertes extraordinaires, seraient en somme convaincus d'avoir cédé aux influences d'exagération ayant cours, et qui s'expliquent de reste chez ces grands aventureux, à l'enthousiasme et aux efforts desquels le monde moderne doit vouer tant d'admiration et de reconnaissance.

ville et d'autres navigateurs rencontrèrent dans les excursions qu'ils faisaient pour approvisionner d'eau et de bois leurs établissements des îles Falkland. Il n'est pas aussi facile de déterminer le nombre des autres, quoique nous n'en ayons vu qu'environ soixante-dix. Le plat pays, vers l'extrémité orientale, est bien mieux peuplé; mais il existe une différence si frappante entre ces deux classes d'indigènes, qu'il est nécessaire de donner une description particulière de chacune d'elles.

Les habitants des plaines orientales et septentrionales du détroit de Magellan sont ces fameux Patagons dont l'existence, constatée par un grand nombre de relations, a fourni une si ample matière aux recherches et aux discussions des savants d'Europe, qui ont longtemps vu en eux une race de géants.

Robertson, dans son *Histoire de l'Amérique*, ne dit rien de positif à cet égard, attendu la grande diversité d'opinions qui régnait alors à ce sujet. Il exprime cependant sa surprise de ce que tous les animaux n'atteignant à une parfaite croissance que dans les climats tempérés, plus abondamment pourvus de ce qui est nécessaire à leur existence et à leur conservation, la nature aurait réservé à une contrée aussi ingrate que le détroit de Magellan le singulier privilège de donner naissance à une race d'hommes distingués de tous les autres par la supériorité de leur taille et leur vigueur extraordinaire.

Nous n'entamerons pas une discussion étrangère à notre sujet sur la stature et la force, longtemps mises en doute, des hommes qui existaient avant le déluge, et nous n'examinerons pas davantage si, par une excep-

tion particulière à ses lois, la nature a placé dans quelque coin particulier du globe une espèce d'hommes extraordinaires; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que, sous aucun rapport, les Patagons ne peuvent être appelés un peuple de géants.

Les observations exactes et multipliées des officiers de notre frégate coïncident parfaitement avec celles de Carteret, d'Ulloa et de Bougainville, et s'accordent en tous points avec ce qu'en disent les deux Nodales, qui ont traversé le détroit de Magellan en 1618, c'est-à-dire que les Patagons sont des hommes grands et forts (*anos hombres membrados y a personados*).

Nous ne pouvons, à ce sujet, passer sous silence le reproche fait aux premiers navigateurs et voyageurs espagnols, d'avoir donné une stature gigantesque aux Patagons, afin de mêler plus de merveilleux aux événements de leurs voyages. Il est certain toutefois qu'ils n'avaient besoin pour cela que de rapporter les choses telles qu'ils les avaient vues.

Rien n'est plus éloigné de notre intention que de vouloir tourner en ridicule des écrivains d'un mérite reconnu. Nous ne rapportons ces exemples que pour montrer avec quelle facilité on s'est prêté à croire tout ce que l'on rapportait d'extraordinaire sur les Patagons. On sait que le seizième siècle ne fut pas celui de la philosophie. A la vérité, l'érudition était très répandue; mais ce ne fut qu'au dix-huitième que la critique vint éclairer la littérature de son flambeau. Toutefois les auteurs doués de pénétration et d'un jugement supérieur n'admettaient point la plupart des opinions hasardées mises en avant de leur temps. De ce nombre est Acosta, qui, tout en répétant ce que l'on disait sur les géants

qu'on prétendait avoir été trouvés en différentes parties de l'Amérique, ne range point les Patagons dans cette catégorie. Et cependant ils entraient dans le cadre de son histoire, car il a consacré un chapitre spécial à la description du détroit de Magellan. Il en est de même de Camoëns, qui aurait pu peindre ce peuple sous les formes grandioses qu'on lui prêtait, mais qui s'est borné à les représenter tout simplement tels qu'ils étaient. Il est assez digne de remarque que parmi le grand nombre d'écrivains qui ont accrédité cette fable, il n'y en a pas un seul qui cite un Espagnol marin ou voyageur comme ayant été témoin oculaire de ce qu'il rapporte à cet égard.

Le voyageur anglais Cavendish est le premier qui, entre autres mensonges, avance que les Patagons ont le pied long de dix-huit pouces, absurdité qui a été ensuite répétée par Hawkins et Knivet. Mais de ceux qui se sont plu à représenter les Patagons comme de véritables géants, ce sont les navigateurs hollandais qui ont été le plus loin. Sebalduswert va même jusqu'à dire que leur haute stature frappait les hommes d'épouvante; qu'ils avaient coutume de déraciner les arbres, etc., etc.

Quelques navigateurs de Saint-Malo parlent aussi de la grandeur démesurée des Patagons. Mais d'autres voyageurs plus dignes de foi, tels que les Anglais Winter et Narborough, l'amiral hollandais S. Ermite et le Français Frogé, ont réfuté cette imposture. On peut également admettre que ceux qui n'ont fait aucune mention de ce peuple sont évidemment opposés à l'opinion commune; car ils n'auraient sans doute pas manqué de rapporter une particularité aussi frappante.

Quoi qu'il en soit, cette question a été longtemps un véritable problème, chaque opinion ayant de nombreux partisans, et quoique ceux qui tenaient pour la stature gigantesque des Patagons fussent loin d'être d'accord entre eux, puisqu'ils variaient, dans leurs données imaginaires, depuis dix jusqu'à treize pieds. Enfin les expéditions récentes et répétées des Français et des Espagnols, sous le commandement d'officiers distingués, judicieux et amis de la vérité, ont pour jamais renversé ces fables, et réduit les Patagons à leur taille.

Dans cet état de choses, nous croyons de notre devoir de donner ici tout ce que nous avons pu recueillir sur les Patagons, en faisant observer toutefois que malgré les communications fréquentes que nous avons eues avec eux dès notre arrivée dans le détroit, nous ne pouvons fournir que des renseignements peu détaillés sur leur gouvernement, leurs mœurs et leurs coutumes.

Les Patagons, ainsi nommés par Magellan et non pas par Cavendish, comme le prétend le premier éditeur du *Voyage de Byron,* sont une horde de sauvages errants, qui occupent toute cette immense étendue de pays qui s'étend depuis la rivière de la Plata, par le 37°, jusqu'au détroit de Magellan, par le 52° 20′ de latitude sud. Ils habitent ordinairement dans l'intérieur des terres; mais dans la saison de la chasse ils se rapprochent du détroit, et c'est là que des navigateurs en ont rencontré.

Leur taille, qui a été l'objet de tant de discussions, surpasse en général celle des Européens. En ayant toisé quelques-uns avec la plus grande exactitude, nous nous

sommes assurés que les plus grands n'avaient pas plus de sept pieds trois lignes, mesure de Burgos (cinq pieds neuf pouces de France), et que leur taille ordinaire est de six pieds six pouces à sept pieds (ou cinq pieds six pouces à cinq pieds huit pouces). Mais leur taille n'est peut-être pas aussi remarquable que leur corpulence : car nous en vîmes dont le corps, à la hauteur de la poitrine, avait quatre pieds quatre pouces de circonférence. Toutefois, leurs pieds et leurs mains ne sont pas proportionnés aux autres parties de leur corps. Tous sont doués d'une très grande force. Ils sont charnus, sans qu'on puisse dire qu'ils sont gras. L'épaisseur et la saillie de leurs muscles annoncent leur vigueur; et quant à leur physionomie, l'ensemble n'en est point désagréable, quoiqu'ils aient la tête grosse, même comparativement au reste du corps. Leur visage est large et un peu aplati, leurs yeux vifs, et leurs dents extrêmement blanches, mais un peu longues. Leur teint, comme celui des autres Américains, est cuivré. Leur chevelure, peu fournie, est noire et plate; ils la rattachent au sommet de la tête avec une lanière de cuir ou un ruban, qu'ils passent autour de leur front; du reste, ils vont tête nue. Nous en avons remarqué quelques-uns qui avaient de la barbe, mais elle n'était ni épaisse ni longue.

Leur costume ajoute beaucoup à l'aspect imposant de leur taille[1]. Il se compose d'une espèce de manteau

1. Un voyageur a remarqué avec raison que l'effet produit par ce costume a pu influer sur l'appréciation réelle de la taille des Patagons. Notons toutefois que le costume des Patagons, comme on va le voir, a été modifié depuis la venue des premiers explorateurs, par les relations que ces sauvages ont eues avec les populations civilisées, desquelles ils reçoivent des tissus et autres objets de vêtement, comme d'ailleurs ils en ont reçu les chevaux, qu'ils ne connaissaient pas au temps de Magellan.

de fourrure de lama ou de zorillo, assez artistement arrangée, et doublée de bandes de différentes couleurs. Ils l'attachent autour de la ceinture, de manière qu'il les enveloppe jusqu'au-dessous du mollet, laissant tomber en arrière la partie destinée à couvrir leurs épaules. Lorsque le froid ou le mauvais temps les oblige à s'en servir, ils prennent la partie supérieure d'une main et s'en couvrent entièrement.

Il y en a qui, outre ce manteau de peau, portent encore des *ponchones* et une espèce de caleçons, de la même forme que ceux des créoles du Chili et de Buénos-Ayres. Le ponchone est une pièce de drap épais, à raies, laquelle a environ trois aunes de long sur deux de large, et une ouverture au milieu pour passer la tête, et qui est extrêmement commode pour monter à cheval, attendu qu'elle couvre et garantit les bras, en même temps qu'elle leur laisse une entière liberté d'agir. Quelques-uns portent des ponchones d'étoffes fabriquées à Buénos-Ayres. Leurs culottes ou caleçons ressemblent beaucoup à ceux qu'on porte en Europe, mais leurs bottes sont très différentes : ce sont tout simplement des peaux de jambes de cheval, qu'ils dépouillent sans les fendre, et qu'ils cousent ensuite à l'une des extrémités. Nous devons cependant dire que nous n'avons vu qu'un petit nombre de Patagons complètement habillés. La plupart étaient presque nus, n'ayant que leur manteau de peau avec une ceinture de cuir. Leur chaussure consistait en un morceau de cuir attaché autour du pied, et deux petits morceaux de bois qu'ils y fixent par derrière, en forme de fourche, leur tiennent lieu d'éperons. Mais ils ne s'affublent de ces sandales et de ces éperons que quand ils montent

à cheval, ce qui leur arrive très rarement. C'est une coutume assez générale chez eux de se peindre la figure avec du blanc, du noir et du rouge, genre d'ornement qui contribue très peu à l'agrément de leur physionomie.

Leur équipage de cheval consiste en une sorte de couverture composée de plusieurs peaux de lamas posées l'une sur l'autre, roulée légèrement par devant et par derrière, et qui au premier coup d'œil ressemble assez à une selle, le tout retenu par de fortes lanières de cuir au lieu de sangles. L'étrier est fait d'un morceau de bois de quatre pouces de long, soutenu de chaque bout par une petite lanière qui s'attache à la sangle du cheval. La bride est la même que celles dont se servent les naturels de Buénos-Ayres, à la seule différence près que le mors est fait avec un morceau de bois très dur et très compact.

Les Patagons, n'ayant ni fer ni cordage, les remplacent par du bois très dur, des courroies et des lanières de peau. Nous en avons connu un qui avait une selle et une bride d'Europe; mais nous n'avons jamais pu savoir comment il se les était procurées.

Quoique nous ayons vu ces peuples par hordes de trois à quatre cents réunis, nous ne pouvons rien dire au sujet de leurs femmes, qui ne se sont jamais approchées assez près de nous pour nous permettre de les examiner. Seulement, un officier qui eut occasion de débarquer dans la baie de San-Gregorio nous assura que leur stature était peu inférieure à celle des hommes et qu'elles s'habillaient aussi à peu près comme eux.

Les enfants, même dès leur enfance, annoncent

qu'ils descendent de parents d'une taille extraordinaire, et la grosseur de leurs traits indique assez ce qu'ils seront lorsqu'ils auront atteint leur entière croissance et que leurs membrès auront acquis tout leur développement.

Comme les Patagons ne tirent rien de la mer pour leur subsistance, ils ont établi leurs demeures soit dans l'intérieur du pays, soit dans le voisinage de quelque montagne, où ils trouvent moyen de se mettre à l'abri de la fureur des vents; ce qui fait qu'il ne nous a pas été possible de connaître leur manière de vivre et de se loger : car ce n'est que d'assez loin et de notre frégate que nous avons eu, de temps en temps, occasion de remarquer leurs demeures. Toutefois, comme nous savons qu'ils mènent une vie vagabonde à la manière des Arabes, abandonnant les lieux qui cessent de leur fournir les moyens d'exister, il y a toute apparence que leurs cabanes sont construites sans art et sans solidité. Une preuve de leur vie errante, c'est que nous avons trouvé la même horde établie dans deux parties différentes du détroit.

Il nous serait difficile de parler en connaissance de cause de leur caractère et de leurs habitudes, vu le peu d'occasions que nous avons eu de communiquer avec eux. Tout ce que nous pouvons dire c'est qu'ils ne sont ni féroces ni cruels, et que c'est par une odieuse injustice que Cavendish et Gennes, dans leurs relations, les accusent d'être anthropophages, et d'avoir massacré et dévoré ensuite les malheureux Espagnols des colonies de Sarmiento, imposture dont il n'est plus facile de découvrir l'origine, attendu que les auteurs espagnols qui ont écrit sur ce sujet n'en font aucune men-

tion. Il ne faut pas cependant imputer leur humeur paisible à un manque de courage; car ils n'enviaient rien que nos armes. En effet, connaissant leur supériorité sur leurs voisins les Indiens, il est naturel de supposer qu'ils ne manquent pas de moyens pour se venger quand il y a lieu. Toutefois, cette conviction n'influe en rien sur leurs dispositions naturellement pacifiques; et pour ce qui nous concerne, nous n'avons jamais remarqué aucune mauvaise intention dans leurs transactions avec nous.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer qu'ils étaient dans l'usage d'abandonner leurs chevaux, leurs armes, etc., à terre lorsqu'ils venaient à bord de notre frégate, ce qui prouve qu'il existe beaucoup de bonne foi entre eux; de même que l'empressement et la sécurité avec lesquels ils se livraient désarmés entre nos mains attestent qu'incapables d'aucune perfidie eux-mêmes, ils ne sont pas portés à en soupçonner chez les autres. Nous les avons vus se confier réciproquement leurs effets les plus précieux, qu'ils déposaient tout simplement sur la plage pour pouvoir s'embarquer, certains de les trouver à leur retour; et tel est leur respect pour les droits de propriété que, les rubans que leur donna l'amiral Byron ne se trouvant pas en assez grande quantité pour être répartis entre tous, ceux qui ne purent participer à ce présent ne manifestèrent aucun mécontentement, et n'ont jamais cherché à troubler la joie de leurs camarades plus heureux.

L'idée du commerce ne leur est pas étrangère, du moins tel qu'il se faisait avant que la multiplicité des denrées ne l'eût compliqué au point de ne plus consister en des échanges. Plusieurs de nos officiers tro-

quèrent des épées et des sabres contre quelques-unes de leurs fourrures; et dans ces petites transactions, les Patagons firent preuve d'autant de droiture que de probité. Ils sont extrêmement sobres et tempérants, comme on a pu le voir par ce que nous avons dit précédemment. Mais quoiqu'ils se refusassent à goûter ni vin ni eau-de-vie, ils n'en mangeaient pas moins avec bon appétit tout ce qu'on leur offrait.

Ils ne sont pas non plus étrangers à la reconnaissance : car chaque fois que nos canots les ramenaient à terre, ils faisaient signe aux matelots d'attendre qu'ils se fussent procuré quelque chose pour leur donner.

Il paraît qu'il existe entre eux une espèce de surbordination : un matelot nommé Hernendez, que Cavendish ramena avec lui, rapporte qu'un Patagon entra dans un violent accès de colère quand on lui fit comprendre que Sarmiento était chef ou capitaine, et assurait, en se donnant plusieurs coups de poing sur la poitrine, que c'était lui qui était le capitaine. On a remarqué aussi que tous les hommes d'une tribu obéissaient à celui d'entre eux qui était le plus remarquable par sa taille, déclarant qu'il était le capitaine, mot dont ils paraissaient très bien entendre la signification. Mais on ignore entièrement jusqu'où s'étend le pouvoir de ce chef, et si les mêmes individus forment toujours les mêmes communautés. On ne sait pas davantage si le nombre de ces tribus est grand ou petit, ni quelles sont les limites de leurs courses; s'ils ont une religion, et quelle elle est. Tout ce qu'on a remarqué à cet égard, c'est qu'avant le coucher du soleil ils quittent constamment le bord de la mer et gagnent leurs habita-

tions dans l'intérieur des terres, montrant ainsi une sorte de vénération pour cet astre bienfaisant.

Il est hors de doute que la plupart des Patagons n'aient de fréquents rapports avec les établissements espagnols de Buénos-Ayres et du Chili, et en particulier avec ceux qui se sont récemment formés sur la côte de Patagonie : car ils paraissent tous connaître très bien l'usage du tabac, qu'ils nous demandaient avec beaucoup d'instance, et se montraient très habiles à fumer. Pour s'en convaincre, il suffit de les entendre prononcer beaucoup de mots espagnols, dont ils ne comprennent pas d'ailleurs le sens, et de remarquer qu'ils possèdent des armes et nombre d'objets de fabrique espagnole.

Les Patagons sont doués, à un degré étonnant, de la facilité de répéter les mots qu'ils entendent, et même de les retenir par cœur. Le matelot que ramena Cavendish dit, dans sa déclaration, qu'il leur entendit souvent prononcer les mots *Jésus, Santa Maria,* en portant leurs regards vers le ciel, et qu'ils firent comprendre aux colons espagnols qu'au delà de leur pays il y avait d'autres hommes barbus, qui portaient des bottes, et d'autres habits semblables à ceux des colons. Cette faculté de retenir des mots et des phrases dans toutes les langues a été constamment remarquée et admirée par tous les voyageurs qui ont fréquenté ces parages. Le capitaine Wallis raconte qu'il apprit à plusieurs d'entre eux à répéter distinctement cette phrase anglaise : *Englishmen, come on shore* (Anglais, venez à terre); que les ayant encore rencontrés quelques jours après, ils la lui répétèrent de nouveau très correctement. Il paraît que cette facilité leur vient de ce qu'ils n'ont rien de dur ni de particulier dans l'ac-

cent, qu'ils ont l'oreille très délicate, et la langue et les autres organes de la parole d'une grande flexibilité. Il n'y a rien de sensiblement dur ni de doux dans leur langage, qui est rempli de voyelles, ni dans leur prononciation, qui est un peu gutturale.

Nous proposâmes à plusieurs d'entre eux de les emmener avec nous en Espagne, en leur promettant de les ramener ensuite dans leur pays. Mais ils répondirent tous qu'ils ne désiraient pas quitter leurs compatriotes. Nous ne jugeâmes pas qu'il fût juste ni raisonnable de profiter de notre supériorité pour les arracher à leur sol natal et à leurs familles, qui paraissent être pour eux des biens si chers et si précieux, d'autant plus que le seul avantage que l'on aurait pu tirer d'un semblable acte de violence n'aurait servi qu'à satisfaire une vaine curiosité.

Si ce n'était l'ignorance où ils sont des choses qu'il importe le plus à l'homme de connaître, ainsi que des douceurs et de la sécurité dont on jouit dans l'état civilisé, et qui paraissent si conformes à la nature humaine, il y a fort peu d'hommes, selon nous, dans une situation plus favorable pour devenir heureux et contents que ces Patagons. Ils jouissent de tous les avantages essentiels de la civilisation, sans être assujettis à une multitude infinie de peines et d'inquiétudes que l'excès du raffinement ne manque jamais de produire. Ils goûtent le bonheur de la santé, suite nécessaire de leur tempérance, et ils ignorent entièrement les effets pernicieux de la débauche. Ils sont en possession d'un champ assez vaste pour satisfaire leurs désirs, qui sont bornés et proportionnés aux limites étroites de leurs idées. La terre qu'ils habitent produisant d'elle-même tout ce

qui est nécessaire à leur subsistance, ils sont affranchis d'une infinité de travaux et de peines; ils passent leur vie au sein de la tranquillité, de l'indolence et du repos, qui paraît être leur passion dominante et le résultat nécessaire de toutes les circonstances qui accompagnent leur genre de vie, mais non celui d'une stupidité naturelle ou de l'inaptitude au travail, comme quelques auteurs l'ont avancé, sans que nous en ayons pu découvrir aucune preuve. Certainement on n'attribuera pas à la stupidité le haut prix qu'ils mettent à un collier de verroteries, ou à d'autres bagatelles du même genre, mais bien plutôt au désir inné dans l'homme d'embellir sa personne, afin de se rendre plus agréable aux yeux de ceux qui l'entourent, goût bien plus excusable chez ces Patagons que ne l'est chez les Européens celui des diamants, des perles et d'autres joyaux qu'on n'obtient souvent qu'au prix des plus grands sacrifices et des plus grands périls.

La situation des Patagons paraîtra incontestablement encore beaucoup plus heureuse, si nous les comparons à ceux de leurs voisins qui habitent les parties montagneuses du détroit, et sur lesquels nous allons maintenant offrir quelques observations.

Ils ne consistent qu'en un très petit nombre d'individus que, d'après tous les rapports, on ne peut guère comparer qu'aux misérables habitants de la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande.

Nonobstant nos rapports suivis avec eux, tant au port Famine qu'au port Galan, nous n'avons rien pu recueillir de certain sur la religion ni sur l'état social de leurs diverses tribus ou familles; car au lieu de prêter quelque attention aux signes que nous leur faisions

pour nous faire comprendre d'eux, pour toute réponse, ils imitaient nos signes et répétaient les mots que nous leur adressions, de manière qu'après une très longue conversation de ce genre nous étions, les uns et les autres, tout aussi peu avancés qu'en commençant. Il est difficile, d'après cela, d'imaginer comment d'autres voyageurs, au bout de quelques jours seulement, sont parvenus à acquérir une connaissance si parfaite de leurs coutumes, de leurs lois, de leur religion et même de leur langage. Leur manière de vivre est si peu au-dessus de celle des brutes, et leurs réunions si peu nombreuses, qu'il nous fut impossible de rien apprendre de plus que ce que nous observâmes par nos propres yeux, c'est-à-dire leur extérieur, leur nourriture, leurs armes, leur navigation et leurs arts, si l'on peut toutefois nommer ainsi la fabrication grossière du petit nombre d'objets qu'ils possèdent.

Avant notre arrivée au port Famine, notre canot, ayant été envoyé à terre, nous amena cinq indigènes qu'on trouva au bord de la mer. Leur nudité, leur stupidité et l'odeur insupportable qu'ils exhalaient nous inspirèrent autant d'horreur que de commisération; ils paraissaient être dans le dernier degré de la misère. Dès que nous les eûmes renvoyés à terre, ils rejoignirent leurs compagnons et suivirent tous ensemble la frégate jusqu'au port. Il est impossible de se figurer à quel point ces hommes sont repoussants et malpropres, tant sur eux-mêmes que dans leurs habitations, dont la toiture est toujours encombrée de débris de coquillages et du rebut de leurs aliments.

Il paraît hors de doute qu'ils ont des rapports, quoique peut-être assez rarement, avec les Patagons;

ce qui est évident, d'après l'identité de leurs chiens et de leurs peaux de lamas, qu'ils se procurent sans doute contre quelques-unes de leurs productions, mais sans que l'on sache précisément lesquelles. Toutefois l'infériorité frappante de leur force corporelle, aussi bien que de leur intelligence, les portera toujours à éviter des relations plus intimes avec les Patagons, dont ils diffèrent totalement, n'ayant de ressemblance qu'avec les habitants de la Terre-de-Feu.

Leur taille est moyenne. Leurs membres sont bien proportionnés, et ils sont d'une agilité remarquable, bien qu'ils ne prennent que peu d'exercice. La couleur de leur peau est jaune pale, tirant sur le cuivré; mais il y en a qui ont le teint plus foncé que les autres. Il n'y a rien de particulièrement agréable ni de repoussant dans leurs traits. Leur chevelure ressemble plutôt aux poils du cheval et des autres animaux qu'à autre chose, ce qui vient peut-être de ce qu'ils sont toujours tête nue; s'ils prenaient soin de leurs cheveux, ils ne différeraient vraisemblablement pas des nôtres; ils les ont presque tous noirs.

Quelques-uns d'entre eux avaient de la barbe, mais elle était peu fournie.

Les femmes sont un peu plus petites que les hommes et n'ont rien de caractérsitique dans la physionomie. Elles voilent avec un soin extrême leur nudité.

Elles ont la voix déliée et en même temps si douce, qu'à cet égard elles diffèrent beaucoup plus des hommes qu'on ne le remarque entre les deux sexes dans aucun autre pays.

Le principal ornement de ces Indiens est un bonnet ou chaperon de plumes que portent seuls les plus

âgés d'entre les hommes. Ils se bariolent le corps de raies blanches, rouges et noires, ce qui ne fait que rendre leur aspect d'autant plus désagréable ; ils prenaient beaucoup de soin de cette partie de leur toilette, surtout lorsqu'ils devaient venir à bord de la frégate. La peau d'un loup de mer ou d'un marsouin, jetée sur l'épaule, tombant jusqu'au milieu de la jambe et attachée autour du corps avec une corde faite de boyaux de poisson, et une espèce de tablier fait de plumes et qui tombe par devant, est tout ce dont ils se servent pour s'habiller et se garantir de l'intempérie du climat ; quelquefois ils s'enveloppent aussi le pied d'un morceau de peau qu'ils serrent autour de la cheville. Les femmes attachent leur manteau de peau non seulement autour du corps, mais elles le font passer en outre sous les bras, et le fixent autour de leur cou, de manière à se couvrir entièrement le sein.

Une parure particulière aux femmes de tous les âges est une espèce de bracelet fait de boyaux de poissons, qu'elles portent tant aux poignets qu'au-dessus de la cheville du pied.

Les hommes et les femmes se ceignent la tête d'une corde qui forme une espèce de petite couronne et qui sert à retenir les cheveux. Nous en vîmes qui portaient autour du cou plusieurs colliers faits d'intestins de poisson ou de petits coquillages assez artistement travaillés.

Ordinairement les enfants des deux sexes vont entièrement nus. Nous n'avons pu nous défendre de quelque étonnement à la vue de leurs énormes ventres, qui cependant finissent par rentrer dans la proportion ordinaire à mesure qu'ils grandissent. Cela vient proba-

blement de ce qu'on ne les enveloppe pas; car aussitôt qu'ils sont nés, on les place à l'air sur des peaux de jeunes marsouins, et assez communément leurs mères les transportent partout avec elles dans une espèce de sac qu'elles placent sous leur manteau. Il n'est pas rare de voir ces femmes, chargées d'un ou deux enfants l'un plus âgé que l'autre, vaquer à leurs occupations, sans s'apercevoir pour ainsi dire de leur fardeau.

Les coquillages forment sans contredit la meilleure nourriture des indigènes; on en trouve en assez grande abondance sur toutes leurs côtes, et la vie errante et vagabonde qu'ils mènent est une suite de la nécessité où ils sont de changer de place lorsque leurs moyens de subsistance se trouvent consommés, et pour laisser à la nature le temps de reproduire ces mêmes coquillages dans les endroits où ils sont devenus trop rares pour suffire amplement à leurs besoins.

Il paraît qu'ils réussissent quelquefois à chasser les daims que l'on rencontre dans cette partie du détroit, comme nous nous en sommes aperçus, non seulement à des peaux qu'ils portaient, mais encore à des morceaux de chair qui provenaient évidemment de ces animaux. Comme ces individus ont un grand nombre de chiens, ils s'en servent probablement pour les poursuivre; mais nous n'en avons vu que très rarement, ce qui ferait croire cependant que leur chasse est assez bornée, et avec d'autant plus de raison qu'ils ne pénètrent jamais avant dans l'épaisseur des forêts. Il y a lieu de supposer qu'ils guettent les daims au bord des rivières où ils ont l'habitude de se rendre, et que là, aidés de leurs chiens, ils réussissent à coups de pierres et de bâton à en tuer quelques-uns, car leurs flèches

et leurs autres armes ne sont nullement propres à ce genre de chasse. Nous n'avons pu nous assurer non plus s'ils mangent cette chair crue comme celle des coquillages, ou bien s'ils la font cuire au feu ; il est plus probable qu'ils ne se donnent pas cette peine, attendu qu'ils n'ont ni instrument ni vase propres à un tel usage.

La grande variété des plumes que nous avons vues entre leurs mains prouvent que les oiseaux n'échappent pas toujours à leurs flèches ; et comme ils se montrent très adroits à manier l'arc et la fronde, il y a apparence qu'ils se servent de l'un et de l'autre pour cette chasse. Il ne paraît pas, toutefois, qu'ils y soient très adonnés, car nous ne les avons jamais vus approvisionnés d'un grand nombre d'oiseaux ; et comme nous n'avons jamais remarqué non plus dans leurs huttes les moindres vestiges de semblables aliments, nous pensons qu'ils ne s'en nourrissent pas.

Mais ce qui leur est bien plus habituel qu'aucun genre de chasse que ce soit, c'est la pêche, dans laquelle ils excellent. Quoique nous ignorions leur manière de pêcher, nous savons qu'ils s'y adonnent beaucoup, et il en vint deux fois à bord de notre frégate avec une quantité énorme de poissons pour nous les vendre.

Ils n'ont ni filets ni hameçons; mais nous avons remarqué que lorsque la mer se retirait, ils fixaient des pieux pointus en certains endroits du rivage, faisant ainsi une espèce de piège ou de nasse. Nous ne pouvons cependant pas assurer que ce soit là leur méthode pour prendre le poisson. Ils se munissent aussi, dans leurs canots, de semblables pieux ou perches dont les bouts sont garnis de cordes où pendent des amorces,

et avec lesquels ils frappent et assomment leur proie. Il nous fut impossible de leur faire comprendre que nous désirions connaître leur manière de pêcher, et nous n'avons jamais eu l'occasion de reconnaître les moyens et les ruses dont ils se servent à cet effet.

Nous pensons que le principal objet de ces Indiens, en passant du continent sur la Terre-de-Feu, est de poursuivre les thons, les marsouins et les baleines, qui ne fréquentent que rarement les côtes septentrionales du détroit. Ils mangent crue la chair indigeste et souvent putride de ces animaux. Ils tirent de leur graisse une espèce d'huile dont ils se frottent très fréquemment; ce qui fait qu'on les sent à une assez grande distance, tant leur odeur est forte et insupportable. Ils mangent aussi des fruits sauvages qu'ils conservent dans des paniers à bord de leurs canots ou dans leurs huttes. Lorsqu'ils virent nos gens faire usage du persil sauvage, ils leur montrèrent plusieurs autres racines et plantes, qu'ils mangent après les avoir fait griller au feu comme des pommes de terre. De tout ce que nous leur offrîmes, ce furent la graisse et le suif qui paraissaient flatter le plus agréablement leur palais; ils repoussaient le pain, l'huile et le vinaigre, et jamais nous n'avons pu parvenir à leur faire boire du vin.

Leurs chiens aussi se nourrissent de coquillages et de poissons ainsi que de végétaux, ce qui prouve que le changement de climat et la nécessité de se nourrir d'une manière quelconque aura entièrement dénaturé le goût de ces utiles animaux. Mais cette déviation de leurs premières habitudes n'a pas altéré leurs excellentes qualités, car ce sont les plus fidèles compagnons de leurs maîtres.

Les habitations des indigènes consistent en quelques misérables huttes circulaires formées de branchages fichés dans la terre par leur base, et réunis à leur sommet par des liens de roseau ou d'herbes. Les plus spacieuses de ces cabanes n'ont pas plus de huit toises de circonférence, ni plus de deux de hauteur. La porte, qui est l'unique ouverture qui s'y trouve, est très basse, et occupe dans sa largeur à peu près un huitième de la superficie entière.

Quand ils se tiennent chez eux, dans la saison rigoureuse, ils couvrent entièrement leurs huttes de peaux de marsouin dans leur état brut, car ils ne connaissent aucun moyen de les apprêter, en ayant toujours soin de ménager une ouverture à la partie supérieure, pour laisser échapper la fumée. Autour d'un feu, qu'ils tiennent constamment allumé au centre, ils placent des bancs couverts de paille ou plutôt d'herbe morte, qui leur servent également de sièges et de lits. Lorsque le feu s'éteint, ils le rallument avec une pierre à fusil et se servent de plumes d'oiseau en guise d'amadou.

Ils ne possèdent autre chose que quelques peaux de marsouin, de daim, de lama et de guanaco, qu'ils obtiennent vraisemblablement des Patagons : car on ne rencontre aucun de ces animaux dans cette partie du détroit; quelques paniers de roseaux, et d'autres d'une espèce de *sparto,* et des vases d'un pied et demi de circonférence faits de la même écorce que leurs canots ou pirogues, dont nous allons parler. Ils les fabriquent avec assez d'art et de propreté, et l'on y peut mettre toute sorte de liquides sans qu'ils filtrent au travers. Ils possèdent, en outre, de petits sachets faits de peaux ou de boyaux de poisson, dans lesquels ils renferment

les diverses poudres dont ils se peignent le visage, des colliers dont nous avons parlé, et qui sont composés de petites coquilles ou de pierres à fusil, et d'autres bagatelles de ce genre. Tels sont les meubles et ustensiles que les indigènes transportent partout avec eux dans leurs transmigrations.

Ils construisent leurs pirogues de l'écorce d'un arbre résineux, et la plus grande épaisseur de cette écorce n'excède pas un pouce. Ces petites embarcations sont composées de trois pièces, deux pour les bordages et une pour le fond. La patience et le soin avec lesquels ils enlèvent cette écorce sont admirables : car ils n'ont pour ce travail qu'une pierre à fusil qu'ils façonnent et affilent exprès. Ils commencent par faire une entaille annulaire à l'une et à l'autre extrémité de l'arbre, puis une autre dans toute sa longueur; après quoi, ils détachent l'écorce entière d'un seul morceau, et d'une longueur suffisante pour faire un canot de trente à trente-deux pieds de long, en comprenant la courbure des deux extrémités. Mais ordinairement ces frêles embarcations n'ont que vingt-quatre à vingt-six pieds de longueur sur quatre de largeur et deux à trois de profondeur.

Pour donner à cette écorce la courbure et la forme voulues, ils l'étendent par terre, le côté intérieur touchant le sol ; puis ils la chargent de pierres et la laissent ainsi pendant deux ou trois jours, temps suffisant pour la faire sécher et la mettre en état d'être façonnée. Ils y ajustent alors les bordages, qu'ils placent presque perpendiculairement à la pièce du fond, en les réunissant par des coutures. Ils se servent, pour celles-ci, de joncs séchés, et calfatent les interstices avec de l'herbe

séchée et de la terre. Pour consolider les bordages, ils placent en travers de la pirogue des morceaux de bois semblables à des douves de tonneau, l'un à côté de l'autre, ce qui donne à l'embarcation une forme semi-elliptique, et ils appuient les plats-bords, aux deux extrémités, sur de forts boulins, auxquels ils fixent les membrures; le tout lié et attaché solidement ensemble avec des roseaux. Quelquefois ils placent en travers des morceaux de bois qui servent comme de bancs pour s'asseoir. Lorsque la pirogue est dans cet état, ils doublent presque tout l'intérieur de morceaux de la même écorce, d'environ un pied de large, qu'ils posent en travers, et dont les bouts sont fixés dans les bordages de chaque côté. Pour donner la forme convenable à ces morceaux d'écorce, ils les chauffent au feu ; et quand ils sont à moitié secs, ils les mettent en œuvre. Ils font en outre une espèce de pont, qui occupe un quart de la longueur du bateau, et qu'ils élèvent à peu près d'un demi-pied, laissant une ouverture au milieu pour pouvoir vider l'eau.

Voilà à quoi se réduisent leurs procédés pour la construction de leurs pirogues, qui, bien que grossièrement façonnées, ne laissent pas que de leur coûter beaucoup de temps et de peines, à cause du manque d'outils et d'instruments convenables à ce genre de travail, le seul dans lequel ils font réellement preuve de quelque adresse. Ils n'ignoraient cependant pas le parti qu'on peut tirer des instruments tranchants, des marteaux et des clous; et ils nous exprimèrent bientôt qu'ils préféraient ces objets à tout ce que nous pouvions leur offrir. Quelques-uns se procurèrent des outils et essayèrent de les imiter en bois.

Plusieurs de ces canots peuvent contenir neuf ou dix personnes. Ils les manœuvrent avec des espèces de pagaies; ce sont leurs femmes qui sont chargées de ce soin. Lorsqu'ils entreprennent un long voyage, ce qu'ils ne font jamais que par un temps calme ou avec un vent favorable, ils dressent une perche sur l'avant du canot, en guise de mât, et ils en placent une autre en croix, à laquelle ils attachent une peau de veau marin qu'ils retiennent avec leurs mains, ce qui leur évite la peine de ramer. Au milieu du canot sont quelques pierres recouvertes de coquilles et de sable sur lesquelles ils font du feu, qu'ils entretiennent avec des branches et des morceaux de bois. Ils se pourvoient aussi de quelques vases de l'espèce de ceux dont nous avons parlé, et dont ils se servent pour vider l'eau qui s'introduit dans leurs canots. Ils sont en outre munis de plusieurs cordes ou câbles de longueur et de grosseur diverses, faits de roseaux et d'*esparto,* et qui ressemblent beaucoup à ceux de la même nature qu'on fabrique en Espagne.

Il paraîtrait impossible que dans d'aussi frêles barques ils pussent entreprendre de naviguer dans le détroit ou de le traverser, attendu surtout l'inconstance du temps, qui est telle que l'on passe souvent d'un calme plat à la plus furieuse tempête. Et cependant il est certain qu'ils le traversent fréquemment, et que même ils y font d'assez longues courses, comme nous en avons eu la preuve par une famille qui nous a suivis depuis le cap Negro jusqu'au cap Redondo, et par la rencontre que nous fîmes, à l'embouchure du canal de Saint-Geronimo, d'un assez grand nombre d'indigènes que nous avions vus précédemment au port Galan.

Lorsqu'ils quittent un endroit de la côte pour aller dans un autre, ils transportent ordinairement avec eux tous leurs effets et leurs ustensiles.

On peut attribuer la hardiesse avec laquelle ils s'exposent à tant de périls à la parfaite connaissance qu'ils ont du détroit, mais qui néanmoins ne les préserve pas toujours des dangers d'une navigation aussi périlleuse.

Ils sont armés d'arcs et de flèches. Leurs arcs, grossièrement faits, se composent d'un morceau de bois avec une corde de boyaux de poisson, et leurs flèches, d'un morceau de bois léger, de deux ou trois pieds de longueur, ayant à l'une de ses extrémités un caillou façonné en forme de cœur, et à l'autre quelques plumes attachées avec une corde très fine. Quelque peu redoutables que paraissent ces armes, ils s'en servent cependant très adroitement, et nous les avons vus décocher des flèches contre des arbres à une assez grande distance. Lorsque la flèche atteint le but, la pierre se détache du bois.

Leur fronde sert à deux fins : l'une pour lancer des pierres et l'autre pour attacher leurs manteaux autour du corps. Pour jeter une pierre ils la placent dans un morceau de peau adapté à la fronde. La corde est, comme d'usage, faite de boyaux de poisson.

Ils portent aussi quelquefois un bâton de deux pieds et demi de long, aussi gros que le doigt, armé d'une pierre ou d'un caillou de la même forme que les flèches, long de deux pouces et d'une grosseur proportionnée; ils s'en servent comme de leurs javelots et le lancent avec la main.

Nous avons remarqué aussi que plusieurs de ces

indigènes portaient des espèces de poignards faits d'os très affilés et de diverses formes. Ils les lient fortement à une perche de six pieds de long, et en font usage, à ce que nous croyons, pour tuer les veaux marins, les baleines, etc. : car ils ont une certaine ressemblance avec nos harpons et ne sont pas moins dangereux.

Parmi les Indiens que nous avons vus au port Galan, il s'en trouvait qui avaient de petits morceaux de fer attachés à des manches de bois, à peu près comme nos haches, nos ciseaux et nos vrilles, dont quelques-uns leur seront sans doute tombés entre les mains aux époques où les voyageurs français et anglais ont visité ces contrées, et qui leur auront servi de modèles. Ils attachaient un grand prix à ces outils, à cause de l'utilité dont ils leur étaient dans leurs travaux.

L'adresse et l'habileté avec lesquelles ils manient leurs différentes armes, et les cicatrices que portent plusieurs d'entre eux, prouvent que dans certaines occasions il s'élève entre eux des querelles suivies de combats. Mais nous pouvons assurer qu'ils ne sont pas continuellement en état d'hostilité avec leurs voisins, et que les naturels de la Terre-de-Feu ne sont nullement ennemis de ceux du continent : car nous les avons vus se rendre réciproquement des visites, et ce ne peut être que dans quelques circonstances fortuites qu'il survient entre eux des différends, toujours promptement terminés.

Il est très difficile de dire de combien d'individus se compose une tribu ou famille, ou de savoir si, quand ils se trouvent réunis au nombre de soixante ou soixante-dix, ils se considèrent comme parents et

comme formant une même société. Nous avons seulement remarqué que huit ou dix demeuraient ensemble dans la même hutte, et que, bien que leurs habitations pussent en contenir davantage, chaque famille cependant n'allait presque jamais au delà de ce nombre, et que chacun avait soin de se pourvoir des vivres et du chauffage qui lui étaient nécessaires, ainsi que de veiller à l'éducation des enfants et d'entretenir l'habitation et le canot.

Ce sont les femmes qui ont soin de ramasser les coquillages, les fruits et les herbes pour la subsistance de la famille, de faire la provision de bois et d'eau pour les besoins journaliers, de tenir le canot toujours propre et sec, ce qui les oblige souvent de se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture, de ramer quand on va en mer, et enfin d'élever leurs enfants. En remplissant ce devoir, elles veillent avec la plus grande sollicitude à les préserver des maladies et des accidents ordinaires à l'enfance, mais qui, chez ces sauvages, sont d'une nature moins rebelle que dans les sociétés civilisées.

Les hommes, au lieu de prendre part aux travaux de leurs femmes, se réservent entièrement pour d'autres occupations, telles que la chasse et la pêche, la construction de leurs canots, de leurs huttes, et la confection de leurs armes. Mais leurs travaux ne sont ni aussi pénibles ni aussi continuels que ceux de leurs malheureuses compagnes ; aussi les voit-on la plupart du temps accroupis autour du feu ou couchés au bord de la mer, tandis que les femmes sont sans relâche occupées des travaux et des soins indispensables à l'entretien de leurs familles.

Nous n'avons pu nous procurer aucune information

sur leurs mariages, ni sur les cérémonies qui les accompagnent, ni à quel degré de consanguinité ils s'interdisent de former des liaisons.

Toutefois nous avons été frappés de l'immense disproportion qui existe dans le nombre respectif des individus des deux sexes; car dans toutes les familles ou tribus que nous avons vues, il paraissait y avoir trois hommes au moins pour une femme. Nos renseignements sur ces peuplades sont trop imparfaits pour pouvoir expliquer cette disproportion, qui est nécessairement une des principales causes du peu d'accroissement de la population parmi elles.

Leur idiome est si difficile que personne de notre équipage ne put parvenir à le comprendre. Il ne paraît pas très riche en expressions, et la prononciation en est presque entièrement gutturale, de manière que le même mot prononcé par deux individus différents n'a aucune ressemblance. C'est pour cette raison que nous n'avons jamais pu comprendre la moindre chose à ce qu'ils nous disaient, ni même reproduire les sons qu'ils faisaient entendre ; tandis qu'au contraire ils répétaient tout ce qu'ils nous entendaient dire avec la plus grande facilité et une étonnante promptitude. Un mot qu'ils prononçaient presque à chaque instant est *pecheri,* que nous traduisîmes par *âme.* Bougainville a donné le nom de *Pecheri* à ces Indiens, à cause de l'usage continuel qu'ils font de ce mot.

Ils nous ont paru d'un caractère tranquille et bienveillant. Ils n'ont jamais cherché à nous dérober la moindre chose, quoique la vue de nos outils et de nos autres instruments dût leur inspirer le plus vif désir de les posséder, même à quelque prix que ce fût. Peut-

être bien que cette modération de leur part provient plutôt du sentiment de leur infériorité que d'aucun principe moral ou de la conscience de ce qu'il peut y avoir d'injuste à s'emparer de la propriété d'autrui.

C'est à leur conduite paisible et aux soins de notre commandant, don A. de Cordova, que nous devons attribuer la parfaite harmonie et la bienveillance réciproque qui n'ont jamais cessé un instant d'exister entre eux et nous pendant tout le temps que nous avons été parmi eux; et nous ajouterons, comme une preuve de leurs dispositions pacifiques, que nous ne les avons jamais vus se quereller, ni même remarqué le moindre mouvement de colère de leur part. Néanmoins ces dispositions pourraient bien être l'effet naturel de l'excessive indolence et de la paresse où ils sont plongés, deux motifs qui expliquent le peu de progrès qu'ils ont fait dans la civilisation.

La curiosité, qui paraît être le trait caractéristique et dominant de l'espèce humaine, n'a guère fait de progrès dans le cœur des habitants du détroit de Magellan. Rien de ce que nous leur offrîmes ne parut exciter en eux ni admiration ni étonnement, ni même le plus faible désir de le mieux connaître. Pour pouvoir admirer les productions de l'art, il est indispensable de posséder au moins les premières idées de ces productions.

Mais ces hommes simples considèrent les ouvrages les plus parfaits et les plus compliqués du même œil qu'ils voient les lois et les phénomènes de la nature, et à leurs yeux il n'y avait pas de différence entre la composition du mât de notre frégate et l'arbre qui s'élève spontanément dans leurs forêts. L'orgueilleux

Européen qui, après s'être exposé à de nombreux dangers pour arriver aux régions qu'ils habitent, pense qu'il s'abaisse beaucoup en consentant seulement à s'entretenir avec eux, ne peut être que très mortifié en voyant la parfaite indifférence avec laquelle ils regardent les productions les plus récentes de notre industrie et de nos arts.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 5

PREMIER VOYAGE AUTOUR DU MONDE
SUR L'ESCADRE DE MAGELLAN

Préface du traducteur 11
Livre premier. — Départ de Séville jusqu'à la sortie du détroit de Magellan 31
Livre II. — Sortie du détroit jusqu'à la mort du capitaine Magellan et notre départ de Zubu 61
Livre III. — Départ de Zubu jusqu'au départ des îles Malucco 115
Livre IV. — Retour des îles Malucco en Espagne 169

DÉCOUVERTE DU DÉTROIT DE LE MAIRE 191

EXPLORATION DU DÉTROIT DE MAGELLAN 237

Société anonyme d'imprimerie de villefranche-de-rouergue
Jules Bardoux, Directeur.

Boston Public Library
Central Library, Copley Square

Division of
Reference and Research Services

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.